This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

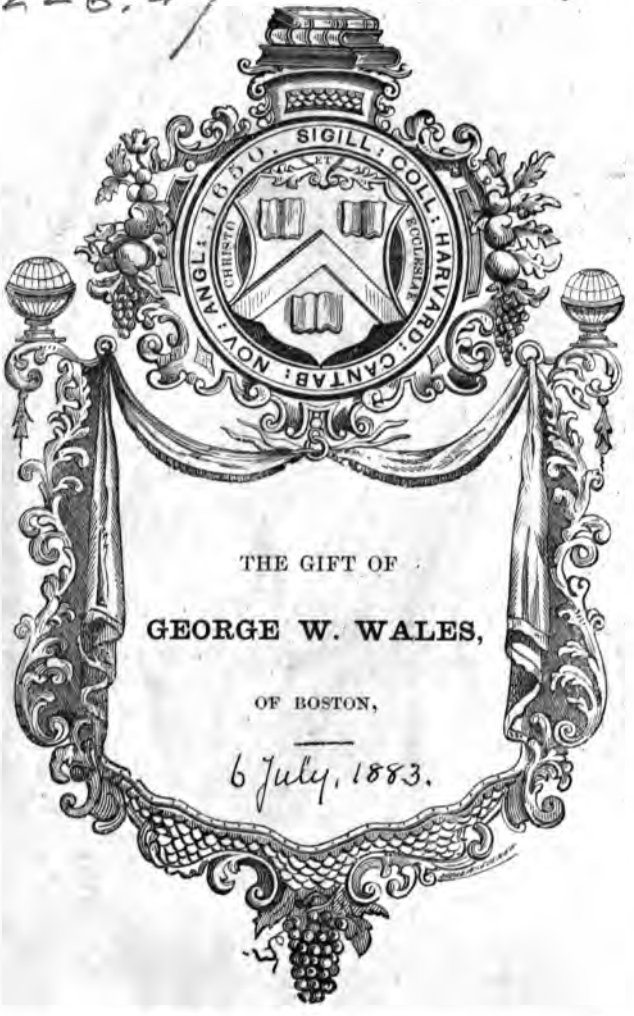
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3226.47



THE GIFT OF

GEORGE W. WALES,

OF BOSTON,

6 July, 1883.

RECHERCHES CRITIQUES

SUR L'ORIGINE

DE

LA CIVILISATION BABYLONIENNE.

RECHERCHES CRITIQUES

SUR L'ORIGINE

DE

LA CIVILISATION BABYLONIENNE,

PAR J. HALÉVY.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE (Années 1874 et 1876).

PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXVI.

3226,47

JUL 6 1883

Hales fund.

A LA MÉMOIRE

DE

JULES MOHL,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR

LES PRÉTENDUS TOURANIENS DE LA BABYLONIE[1].

Depuis plus de vingt ans, les assyriologues admettent unanimement que le sud de la Mésopotamie et surtout la Babylonie auraient été primitivement habités par une population touranienne, parlant une langue qui se rattacherait au groupe ougro-finnois-turc; que ces Touraniens, nommés *Accadiens* par les uns, *Sumériens* par les autres, auraient inventé le système d'écriture cunéiforme et initié les tribus sémitiques, arrivées après eux dans la même région, aux arts les plus indispensables à la vie civilisée, de sorte que la civilisation assyro-babylonienne proviendrait de la fusion de deux races et de deux génies distincts dans une seule nationalité; enfin, que les Accadiens, identiques aux Chaldéens des auteurs, formant la classe sacerdotale auraient employé leur idiome touranien dans les conjurations magiques et dans les rites les plus sacrés de la religion assyro-babylonienne.

Ces affirmations, les assyriologues les déduisent d'un certain nombre de documents découverts dans

[1] Lu à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres dans la séance du 24 juillet 1874.

les grandes ruines de la Mésopotamie, documents rédigés en accadien et pourvus quelquefois d'une traduction interlinéaire en langue assyrienne.

Le témoignage des textes accadiens a paru péremptoire. Dans le groupe nombreux de savants qui cultivent actuellement l'assyriologie, le touranisme primitif de la civilisation babylonienne est regardé comme un fait acquis à la science. Même les savants allemands, qui accusaient au commencement une méfiance exagérée pour les résultats les mieux constatés de l'assyriologie, tiennent aujourd'hui le même langage, et admettent en général les conclusions citées ci-dessus, concernant les Accadiens et l'accadisme.

Un accord aussi parfait entre tant de savants ne manque pas d'être imposant. Il y a donc une certaine témérité à révoquer en doute des opinions qui sont considérées comme des axiomes. Ce n'est pas sans avoir longtemps réfléchi que je me suis décidé à faire connaître mes hésitations. J'ai tâché avant tout de me renseigner en communiquant directement avec les assyriologues que j'ai l'honneur de compter parmi mes amis. En leur exposant franchement les raisons qui m'empêchent d'accepter l'origine touranienne de l'écriture cunéiforme, je n'ai point voulu contester le déchiffrement même des textes dits accadiens; au contraire, je me suis servi des résultats de ces déchiffrements pour démontrer que les textes en question, loin d'être rédigés dans une langue touranienne, sont des textes

assyriens écrits dans un système particulier d'idéographisme qui, à cause de son antiquité, a été censé plus sacré que l'écriture purement phonétique. Voilà pourquoi, à mon avis, les prêtres assyro-babyloniens employaient de préférence le caractère idéographique dans les formules magiques et conjuratoires dont ils croyaient rehausser l'efficacité par la vertu mystique de l'écriture.

Les communications verbales entre mes savants amis et moi relativement à l'origine du système cunéiforme n'ont amené aucun changement dans nos convictions respectives, chacun de nous persistant dans sa première opinion. Mais, en attendant, l'accadisme a fait un pas décisif en avant. Des ouvrages pleins d'érudition et rédigés avec un talent remarquable font du contenu des textes accadiens la base d'une mythologie comparée des peuples touraniens. Ces textes découverts dans les palais des rois d'Assyrie et de Babylonie ne seraient rien moins que le répertoire des notions religieuses propres à la race ouralo-altaïque, le prototype du Kalevala finnois. A coup sûr, une pareille découverte est de nature à étonner les esprits les plus croyants et les plus impassibles.

Quel prodigieux pays que la Babylonie! Les monuments trouvés en Grèce nous donnent seulement les idées conçues par les Grecs; l'Égypte, par la voie de ses monuments, permet d'étudier les Égyptiens seuls; la Phénicie s'obstine à ne nous faire connaître que ce que pensaient les Phéniciens;

la Syrie, dans ses documents, parle des Syriens; l'Arabie des Arabes, etc. etc.; la Babylonie seule nous révèle, à côté de ses propres mystères, ceux des nations de la haute Asie, ancêtres communs des Tartares et des Finnois! Tout cela doit nous paraître fort étrange.

En présence de ce pas décisif fait par les accadistes, il n'est plus possible de différer l'exposition des quelques arguments qui me paraissent détruire la base même de leur système, savoir l'origine touranienne de l'écriture cunéiforme et surtout de ces textes curieux qu'on a nommés *accadiens* ou *sumériens*. Je voudrais ainsi fournir aux assyriologues l'occasion de réfuter les doutes que l'étrangeté apparente de leurs conclusions éveille dans l'esprit des personnes qui, comme moi, sont peu initiées aux délicates questions de l'archéologie; je voudrais provoquer des recherches plus approfondies qui, en diminuant de plus en plus les ténèbres qui enveloppent ce problème de l'histoire de la civilisation humaine, amèneraient infailliblement la lumière sur ce point.

Le sujet que nous nous sommes proposé d'étudier peut se résumer dans les trois questions que voici :

1° La langue accadienne, en supposant qu'elle existe, appartient-elle à la famille des idiomes touraniens?

2° Peut-on admettre l'existence d'un peuple touranien sur le sol de la Babylonie?

3° Les textes nommés accadiens constituent-ils une langue différente de l'assyrien, ou simplement un système idéographique inventé par les Assyriens eux-mêmes, à côté de l'écriture phonétique?

Si j'avais eu la prétention de trancher la question dans le sens favorable à ma propre opinion, j'aurais commencé par établir le caractère purement figuratif des documents prétendus accadiens, et les deux premières questions se seraient trouvées résolues d'elles-mêmes contrairement à l'opinion des assyriologues; mais une pareille prétention n'entre pas dans mon esprit, et je crois que la nature compliquée du débat exige qu'on aborde le problème par le côté matériel et linguistique, et qu'on réserve pour la fin l'examen des textes. Le lecteur sera ainsi graduellement préparé à entrer dans le cœur du problème et à juger lui-même de la valeur des preuves qui appuient l'une ou l'autre des deux opinions en présence.

I.

Les assyriologues [1] qui admettent l'existence réelle

[1] Nous nous sommes imposé le devoir de ne pas citer nominativement les savants dont nous combattons les opinions, mais pour l'érudition desquels nous professons la plus sincère admiration. Nos citations sont empruntées aux meilleurs ouvrages d'assyriologie publiés en France et à l'étranger, ouvrages qui sont bien connus de ceux qui s'occupent de cette branche de l'épigraphie orientale. Le lecteur pourra donc vérifier sans peine l'exactitude de nos données et restituer à chacun des assyriologues l'opinion qui lui est propre et que, dans le but d'observer la plus stricte impersonnalité, nous sommes obligé d'attribuer à la généralité de ces savants.

de la langue accadienne croient y reconnaître un idiome touranien et plus particulièrement ougro-finnois. Ceci convenu, il en résulte pour eux ce fait certain que les conceptions religieuses des Accadiens doivent présenter, dans les traits généraux, une grande ressemblance avec la mythologie de la race ouralo-altaïque, dont l'épopée finnoise, le Kalevala, offre la forme la plus noble et la plus poétique. Il ne s'agit plus que de signaler entre les deux systèmes mythologiques les points sur lesquels l'accord est parfait, et d'expliquer ceux que les deux peuples ont développés d'une manière divergente.

Malheureusement, ces brillantes études sur la mythologie préhistorique de la race touranienne pèchent par la base, car il est facile de prouver, et c'est sur ce point que j'insiste surtout, que la langue accadienne n'a rien de commun avec la famille ouralo-altaïque et que, par conséquent, rien n'autorise à voir dans les conceptions religieuses des documents d'Accad des traits particuliers à l'antique religion touranienne.

Cette conclusion ressort avec évidence des inductions suivantes, fondées sur les particularités les plus caractéristiques des langues qu'il s'agit de comparer.

1. Phonétique.

On sait que les textes nommés accadiens sont rédigés dans le même système d'écriture que les

documents assyro-babyloniens. Or, cette écriture possède des signes spéciaux pour les articulations exclusivement sémitiques ח, ס, (ע), ש, tandis que les articulations les plus communes des idiomes touraniens font entièrement défaut dans le syllabaire accadien. On y cherche en vain toute la série des sons mouillés *tsch*, *tz*, *j*, *dj*, *ly*, *ny*, etc., les voyelles *o*, *u*, *eu*, qui jouent un rôle capital dans les langues touraniennes. On est étonné de plus de n'y trouver aucune trace de la loi d'harmonie entre les voyelles dures et molles qui domine dans une mesure plus ou moins grande dans les idiomes ouralo-altaïques connus. Il est vrai que les assyriologues ont cru découvrir un simulacre de cette loi dans les textes accadiens; mais le lecteur impartial aura peine à y voir autre chose que l'agglutination fortuite de différents idéogrammes. Le caractère fondamental de l'harmonie des voyelles dans les langues ouralo-altaïques consiste en ce que la voyelle du radical détermine celle du suffixe accolé, par exemple en hongrois *szám-nak*, *szám-ból*, *szám-hoz* « du, au nombre », et *szem-nek*, *szem-ből*, *szem-hez* « de, à l'œil ». Rien de semblable en accadien, où les postpositions à voyelle dure restent immuables après des radicaux qui se terminent par la voyelle *é*, la seule de la série des voyelles molles dont dispose la langue accadienne[1].

[1] Il faut encore faire remarquer qu'en hongrois la voyelle *é* n'appartient même pas à la catégorie des voyelles molles, car elle comporte souvent le voisinage des voyelles dures, comme dans les mots *béka*, *méla*, *Béla*, etc.

Encore moins trouve-t-on dans cette langue une différence entre les voyelles longues et brèves que quelques savants ont cru y apercevoir. En général chaque syllabe s'écrit séparément et ne se fond pas avec la syllabe précédente, ce qui rend impossible le renforcement des voyelles, tel qu'on le rencontre dans certaines familles linguistiques. Ainsi donc l'accadien, par sa phonétique seule, ne peut pas appartenir au groupe ougro-finnois, dans lequel les assyriologues veulent le classer.

Si nous passons de la phonétique à la grammaire, nous obtenons le même résultat négatif, impliquant une incompatibilité absolue entre l'idiome accadien et la famille des langues touraniennes.

2. Radicaux.

Les radicaux accadiens sont tous des monosyllabes, se terminant, soit par une voyelle, soit par une consonne simple, jamais par deux consonnes, comme il arrive dans les idiomes ouralo-altaïques, par exemple *most* « à présent », *nyólcz* « huit », *mind* « tout », *hóld* « lune », *szarv* « corne »; encore moins y a-t-il des radicaux polysyllabiques, qui ne manquent pas dans les langues ougro-finnoises. Les radicaux accadiens ne subissent aucune espèce de mutation ni d'usure, et s'emploient indifféremment comme noms et comme verbes; dans les idiomes ougro-finnois, au contraire, la finale du radical se fond souvent avec l'initiale de la syllabe agglutinée, pour former avec elle un son unique, comme par

exemple *vagyok* « je suis », *tessék* « qu'il plaise », pour *vanjok, tetzjék;* d'autres fois, c'est l'élément agglutiné qui est absorbé par la finale du radical, comme dans le magyar *örömmel* « avec joie », pour *örömvel.* Quant à la distinction entre le nom et le verbe, elle est absolue dans ces idiomes, et le passage d'une catégorie à l'autre exige l'intervention de certaines particules. Ainsi, par exemple, *szó* « parole, mot », et *szólni* « parler », *hely* « endroit, place », et *helyezni* « placer ». De même un radical qui est verbal par sa nature ne peut devenir substantif qu'après s'être soudé avec une particule : *olvasás* « lecture », *élet* « vie », de *olvasni* « lire », *élni* « vivre ». On voit par ces faits que le caractère constitutif des radicaux accadiens n'a rien qui rappelle les racines ougro-finnoises soit pour la forme extérieure, soit pour le rôle qu'ils jouent dans l'évolution de la pensée.

Considérons maintenant les mots entiers, et, en examinant les points les plus saillants de chaque partie de discours à part, tâchons d'obtenir une idée générale du singulier idiome d'Accad qu'on nous dit appartenir à la famille touranienne.

3. Flexion du nom.

Les flexions du nom accadien s'effectuent tantôt au moyen de préfixes, tantôt au moyen de suffixes; nous parlerons de ces deux espèces d'agglutinatives dans le paragraphe que nous consacrerons aux prépositions. Ici nous appelons l'attention sur deux faits propres à l'accadien et qui se retrouvent, non dans

les idiomes ougro-finnois, mais dans l'assyrien et les autres langues sémitiques; c'est d'abord le redoublement du radical pour marquer une plus grande intensité de l'idée fondamentale, par exemple : *mi* « noir, être obscur », *mi mi* « obscurité profonde », *bar* « lier, lien » et *bar bar* « faisceau. » Qui ne se rappelle ici la formation semblable de mots sémitiques, tels que גַּל « tourner » et גַּלְגַּל « roue », רַב « grand » et רַבְרַב « très-grand », אָדֹם « rouge », אֲדַמְדָם « très-rouge »? L'autre fait remarquable dans l'accadien, c'est l'existence d'un état emphatique analogue à celui que possèdent l'assyrien et les dialectes araméens. Ainsi l'accadien *ê-a* « la maison », *taq-a* « la pierre » offre un parallèle parfait avec les expressions assyriennes בֵּתָא, אַבְנָא en face de l'état absolu בֵּת, אַבֶן. La formation d'un état emphatique est inconnue à toute la famille des idiomes touraniens. Les langues de cette famille, qui ont développé un article défini, le forment par le pronom démonstratif précédant le nom, comme par exemple en magyar : *az ember* « l'homme », *a tolvaj* « le voleur », tandis que l'élément accadien *a*, qui forme l'état emphatique, est un nom indépendant signifiant « eau, fils, père », etc.

Un autre trait qui caractérise la flexion du nom accadien consiste dans l'emploi de l'état construit conformément au génie des langues sémitiques. On sait que, dans ces langues, les deux noms mis en rapport de dépendance s'accolent étroitement l'un à l'autre, de façon que le nom déterminé précède le déterminant, par exemple : עֶבֶד מֶלֶךְ « serviteur du roi »,

בֶּן־דָּוִד « fils de David ». La même composition se fait remarquer dans l'accadien *é-ungal* « maison du roi », *tur Enukitlal* « fils de Bel », expressions qui répondent respectivement à l'assyrien בִּת־שַׁר, אֲבַל־בֵּל. Les idiomes ougro-finnois possèdent par contre une désinence particulière pour marquer le génitif, désinence qui n'est supprimée que dans les compositions inséparables et seulement après le premier terme du composé. Pour exprimer l'idée de « la maison du roi », le Magyar dira : *a királynak háza* ou *a király háza*, même *háza a királynak;* le Turc : *saltânyń evi*, tout au plus *evi saltânyń;* mais ces deux peuples ne diront jamais tout court : *ház király, ev saltân*, comme il est de règle générale en accadien.

Je passe rapidement sur la désinence du nombre pluriel, qui est en accadien tout autre que la désinence usitée dans les langues ouralo-altaïques, et je m'arrête à la formation des noms abstraits, qui s'effectue en accadien par la préformante *nam*, par exemple : *namtur* « enfance », *namungal* « royauté ». Une pareille formation répugne entièrement au génie des langues touraniennes. Ces langues forment les mots abstraits exclusivement par des suffixes; les expressions précédentes doivent se rendre en magyar par *gyermekség*, *kiralyság;* en turc par چوجقلق, قراللق.

4. Adjectif.

Pour la position de l'adjectif, nous devons faire remarquer que l'accadien, contrairement à la construction régulière des idiomes ouralo-altaïques,

fait précéder le substantif; ainsi *é gal* « maison grande », *an dan-ga-mes* « les dieux puissants ». C'est une nouvelle conformité avec l'ordre observé dans les langues sémitiques; l'assyrien, par exemple, dira de même בֵּתָא רַבָּא et אִלָּא דַנָּא, tandis que le magyar exigera une construction inverse : *a nagy ház*, *a hatalmas isten*, de même en turc او بيوك , قدرتلو ربّ .

5. Noms de nombre.

Parmi les sept noms de nombre accadiens que les assyriologues ont rapprochés des noms analogues dans les langues ougro-finnoises, les deux suivants : *kas* « deux » et *ge* « dix » peuvent se lire avec le même droit : *ras* et *u*, *bur*; trois autres : *essa* « trois », *para* « quatre », *sisna* « sept » ont grandement besoin d'être prouvés, et les assyriologues eux-mêmes ne sont pas d'accord sur leur existence. Parmi les deux qui restent, l'un, *śa* « cinq », n'a pas de ressemblance sensible avec le *viisi* finnois, le *besch* turc et le *öt* hongrois; l'autre, *id*, s'il est vrai qu'il désigne le nom de nombre « un », est une expression purement sémitique, comme on le verra plus loin.

6. Pronoms.

C'est sur les pronoms accadiens que les assyriologues s'appuient avec une assurance qui nous étonne. Ils les trouvent conformes à ceux des idiomes touraniens. Ils semblent oublier un fait établi depuis longtemps par la linguistique, c'est que les familles de langues les plus diverses montrent souvent une

grande similitude dans les pronoms. Il serait facile de retrouver dans les langues africaines, malaises et papoues toute la série des pronoms qu'on signale dans l'accadien. Quelle est la valeur de pareilles comparaisons? Elle est absolument nulle, et s'évanouit au moindre examen. Pour la comparaison entre les pronoms accadiens et ouralo-altaïques, l'illusion n'est guère possible. Ces derniers pronoms, ainsi que ceux de presque toutes les langues connues, représentent une catégorie de racines à part qu'on est convenu d'appeler des *racines pronominales;* les pronoms accadiens sont, au contraire, des mots entiers usités également comme noms et comme verbes, ce qui est inouï même dans les langues dépourvues de flexion, comme le chinois et le tibétain. Pour que l'affinité indiquée soit sérieuse, les assyriologues feront bien de nous signaler un idiome touranien dans lequel les pronoms personnels, fonctionnant en toute liberté pour les autres parties du discours, aient la même signification qu'en accadien. Ils nous diront par exemple dans quelle langue ouralo-altaïque le pronom de la première personne du singulier, prononcé suivant les dialectes *men*, *ben*, *mi*, *bi*, *én*, signifie en même temps « nom et nommer » comme l'accadien *mu;* le pronom de la seconde personne, variant entre *sen*, *si*, *te*, *ton*, etc. a le sens de « tableau, joindre, connaître », qui est propre à l'accadien *zu*. Ils feront la même recherche à propos des autres pronoms accadiens, dans le but de découvrir un phénomène

semblable dans un idiome de la haute Asie. Jusque-là les rapprochements tentés entre les pronoms accadiens et ceux des langues ougro-finnoises ne peuvent pas avoir un caractère vraiment scientifique.

7. Verbe.

Le verbe accadien a déjà dérouté les assyriologues eux-mêmes. Un savant très-compétent dans ces matières a reconnu depuis longtemps qu'il n'y avait aucune ressemblance entre le mécanisme du verbe accadien et celui qui est propre au verbe des langues ouralo-altaïques. D'autres assyriologues font des efforts désespérés pour découvrir ici un lien commun. Il suffira pourtant d'indiquer la disposition générale des formatives dans le verbe accadien pour démontrer son incompatibilité absolue avec le verbe touranien.

Dans les idiomes ougro-finnois, le verbe est ainsi construit : radical — désinence du temps — suffixe personnel; par exemple, en magyar, *ir-t-am* « j'ai écrit », *néz-t-em* « j'ai regardé »; le même ordre est observé dans les verbes turcs يازدم , باقدم , qui rendent les mêmes idées. Le verbe accadien s'agence, au contraire, de la manière que voici : préfixe personnel — radical, la désinence de temps fait entièrement défaut, absolument comme dans le verbe sémitique, que l'accadien imite de toutes pièces. Ainsi, par exemple, l'aoriste accadien *in-lal* « il pesa » et au pluriel *in-lal-es* est formé comme les formes assyriennes יִשְׁקָל et יִשְׁקָלוּ = יִשְׁקָל־וּ, qui ont le même sens.

Malgré cette divergence fondamentale, quelques

assyriologues ont essayé d'assimiler certaines particules formatives des voix verbales en accadien à des particules qui modifient l'idée verbale dans les langues touraniennes. Il nous est impossible d'y trouver une affinité quelconque. Pour ne citer qu'un seul exemple, la particule *da* ou *ta*, qui marque le causatif, quoique identique en accadien et dans les langues touraniennes, est loin d'avoir la même origine: le radical cunéiforme signifie « intérieur » ou « pouvoir », tandis que le *da*, *ta* ouralo-altaïque offre la consonne du verbe qui signifie « faire », magyar *tenni*, turc ايتمك.

8. Préposition.

Aucune tentative n'a été faite jusqu'à présent pour comparer les adverbes ou les conjonctions de l'accadien avec ceux des langues de la haute Asie, leur dissemblance étant évidente sur tous les points. Le cas est différent pour les prépositions. Comme l'accadien emploie un certain nombre de postpositions, les assyriologues n'ont pas manqué d'y voir un touranisme manifeste. Cette remarque a eu certainement sa valeur au début de la science, bien que les postpositions ne soient pas une particularité des langues touraniennes seules; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il est permis de trouver étrange qu'on insiste tant là-dessus, après que les textes accadiens nous ont fait connaître un chiffre incomparablement plus grand de prépositions. Où est maintenant le touranisme de l'accadien?

9. Vocabulaire.

Touchons enfin le dernier point de comparaison, les ressemblances lexicographiques. Tout le système du touranisme des textes accadiens repose sur de prétendues similitudes de vocabulaire. Eh bien, après vingt ans de recherches assidues, les assyriologues ont signalé dans les documents d'Accad seize mots hongrois, neuf mots finnois, ostiaques, zirénien, votiaques, vogouls et mordvines, six mots turcs et deux mots mongols, résultat vraiment extraordinaire pour une langue qu'on annonçait comme destinée à « devenir le sanscrit des langues touraniennes! » Malheureusement, la plupart des mots supposés accadiens peuvent dès aujourd'hui être reconnus comme des expressions purement assyriennes, comme je le démontrerai dans la troisième partie de ce travail; d'autres mots n'ont aucune ressemblance appréciable avec ceux des idiomes qu'il s'agit de leur comparer, comme par exemple les mots accadiens *pe*, *si*, *dim*, *śi*, *sa*, *usar*, *id*, et leurs correspondants prétendus touraniens : *fül*, *szem*, *tó*, *szarv*, *sia*, *syriä*, *inty*; d'autres mots encore n'ont pas, dans l'une ou dans l'autre des langues comparées, la signification qu'on leur prête pour le besoin de la cause : ainsi, par exemple, les mots accadiens *aï* et *din-gir-a* ne signifient pas « lune » ni « dieu » en général, comme nous l'assurent les assyriologues, qui les comparent avec les termes turcs آی et تنگری; le premier indique le mois

d'*Ab*[1], et le second, le dieu *Il* (אֵל l'Ilos des Phéniciens) particulièrement. Ajoutons que la leçon *din-gir-a* du groupe qui compose le nom de Babylone est reconnue depuis quelque temps comme erronée ; ce mot doit donc être rayé de la liste. Enfin ces rapprochements ont le défaut capital de s'opérer sur les formes les plus modernes et les plus usées des vocables touraniens : ainsi, par exemple, le magyar *szem* « œil » est contracté de *silmā* conservé en finnois ; de même, la forme pleine du magyar *orr* « nez », qu'on a comparé à l'accadien *ar*, est très-probablement raccourcie de *khabar*, forme usitée en mongol. Il y a plus, une partie considérable des mots hongrois qui ont servi à la comparaison sont des termes empruntés à des langues étrangères et n'appartiennent pas au fond des idiomes touraniens; ainsi le mot *ország* « pays » est d'origine slave ; *pallos* « épée » appartient à l'allemand ; *hus* « viande » et *gerezd* « fendre » sont tirés du persan گوشت et du zend *geredha* « fente, grotte[2] ». Le lecteur sérieux se deman-

[1] Il paraît même que le mot אַבָּא qui traduit l'accadien *aï* signifie simplement « père » et ne comporte pas du tout l'idée de « lune » ou de « mois ».

[2] Les mots empruntés aux dialectes perses sont beaucoup plus nombreux en hongrois qu'on ne le croit communément. Ils me semblent prouver que les Magyars, avant leur immigration en Europe, ont été, pendant longtemps, les voisins immédiats des Perses, probablement dans le Turquestan actuel, dont la population primitive et aryenne n'a cédé que très-tard à l'invasion de l'élément tartare. M. le professeur Charles d'Ujfalvy a publié, dans son récent ouvrage, une petite liste des mots zendo-perses que je lui ai signalés dans le lexique hongrois (*Mélanges altaïques*, p. 6, note).

dera avec raison, si, après l'opération de défalcation que doit subir le chiffre exigu des termes mis en avant par les assyriologues, il en restera encore assez pour justifier la parenté supposée entre l'accadien et les idiomes de la haute Asie.

Les observations qui précèdent me paraissent prouver qu'il n'existe aucune espèce d'affinité entre l'idiome qui ressort de la lecture des textes cunéiformes, en supposant qu'il y ait là un idiome, et la grande famille des langues touraniennes ou ouralo-altaïques. Rien, sous le triple rapport de la phonétique, de la grammaire et du vocabulaire, ne montre une origine commune entre ces individualités linguistiques; mais, au contraire, une foule de traits propres à ces idiomes marquent chacun d'eux d'un cachet particulier et inconciliable. Si l'on admet ces prémisses, les conclusions à en tirer ne peuvent être que celles-ci : 1° les textes dits accadiens n'ont pas pour auteurs des individus de race touranienne; par conséquent l'invention de l'écriture cunéiforme ne peut pas leur être attribuée sans avoir d'autres preuves à l'appui; 2° on n'est pas autorisé à regarder les notions religieuses qu'on trouve dans les textes accadiens comme le type des croyances communes à la race ouralo-altaïque.

II.

L'existence d'un peuple civilisé, que les vicissitudes de l'histoire ont fait disparaître du sol natal, se révèle à la postérité par quatre voies différentes :

1° Par les monuments qu'il a laissés;

2° Par les noms géographiques dérivés de l'idiome qu'il parlait;

3° et 4° Par le témoignage des auteurs ou par la tradition locale.

Nous allons maintenant examiner si l'existence d'un peuple touranien sur le sol de la Mésopotamie, et particulièrement au sud de la Babylonie, peut être établie par l'une ou l'autre de ces preuves.

1. Monuments du premier empire babylonien.

Suivant les assyriologues, les Touraniens de la Babylonie avaient atteint un haut degré de civilisation avant l'invasion des Sémites. Ils ne sont pas seulement les premiers cultivateurs du pays et les inventeurs de l'écriture cunéiforme, mais ils sont, en outre, les créateurs d'une mythologie originale qui, dans les grands traits, ressemble aux conceptions religieuses du peuple finnois, conceptions que le Kalevala nous a conservées dans leur naïveté primitive. Le culte des esprits élémentaires, qui fait le fond de la mythologie finnoise et touranienne, a dominé dans la contrée d'Accad depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin de l'ancien empire babylonien. Sargon Ier, le fondateur du second empire, environ 1900 ans avant J. C., introduisit pour la première fois la religion sémitique, qui supplanta graduellement la croyance touranienne, à l'exception de quelques rites très-vénérés qui se

greffèrent sur la religion envahissante, de manière à la modifier dans une certaine mesure.

Voilà des données très-intéressantes et très-formelles. Malheureusement, nous n'avons pas réussi à en découvrir la source ni les garanties. Nous ne savons même pas comment les concilier avec les conclusions que l'examen des œuvres d'art du premier empire babylonien permet de tirer.

En effet, les musées d'Europe possèdent un bon nombre d'intailles et de statuettes babyloniennes, dont la fabrication, ainsi que l'attestent les inscriptions qu'elles portent, remonte aux plus anciens règnes du premier empire, et cependant ces monuments, à part l'air antique du travail, ne diffèrent en rien de ceux dont la provenance sémitique est hors de doute. Est-il possible que deux races aussi différentes l'une de l'autre que le sont les Sémites et les Touraniens aient développé séparément un art religieux identique dans la conception et dans l'exécution matérielle? Non, l'art babylonien, qui porte le cachet d'une puissante originalité, ne peut pas avoir pour auteurs deux races divergentes; il procède nécessairement du génie d'une seule race, et cette race ne peut être autre que la race sémitique, où les idées religieuses dont cet art s'est inspiré ont formé de tout temps le patrimoine

[1] Bien entendu, il s'agit de la Babylonie seule. Quant à l'Assyrie, l'art qui s'y est développé sur des modèles babyloniens a acquis avec le temps, et grâce à l'antagonisme politique entre les deux peuples frères, une physionomie à lui propre qui ne permet pas de le confondre avec l'art babylonien.

le plus sacré et le plus national. Les découvertes récentes opérées dans l'Asie antérieure ont suffisamment établi l'existence de l'art sémitique. L'art touranien, où est-il? A-t-on jamais démontré l'existence d'un art touranien?

2. Noms géographiques en Mésopotamie.

Ainsi donc, l'art du premier empire babylonien porte un caractère parfaitement sémitique; il donne un démenti formel à l'hypothèse des assyriologues, suivant laquelle cet empire aurait été composé d'éléments touraniens. Mais, sans insister plus longtemps sur ce résultat, tâchons d'aborder la question des noms géographiques qui ont survécu en Babylonie aux anciens habitants. A ce sujet, il nous sera permis de formuler une réflexion qui est sans doute venue à l'esprit de toutes les personnes qui se sont occupées du problème que nous étudions, quoique nous ne la trouvions exprimée nulle part. Un peuple qui a vécu pendant des milliers d'années dans un pays ne disparaît pas sans laisser de nombreuses traces de son existence, même à défaut de monuments et d'œuvres d'art. Il y a environ deux mille ans que la nationalité juive a disparu de la Palestine, et pourtant le voyageur y entend à chaque pas des réminiscences hébraïques. Je ne parle que des noms géographiques qui s'y sont perpétués, quoique sous une forme altérée. Et la France ne porte-t-elle pas, dans sa nomenclature géographique, l'empreinte des courants ethnogra-

phiques qui ont envahi son sol? Comment donc croire que le souvenir du peuple le plus civilisé et le plus original de la Babylonie se soit effacé jusque dans les noms des lieux qu'il habitait et des villes qu'il avait fondées, tandis que les noms propres d'origine sémitique se sont conservés jusqu'à nos jours? Que les assyriologues nous citent un seul nom de montagne, de vallée, de fleuve ou de ville qui soit emprunté à ce qu'ils appellent la langue touranienne!

3. Témoignages des auteurs.

J'abandonne à mes lecteurs le soin de tirer les conséquences de la totale absence de noms géographiques accadiens sur toute l'étendue de la Mésopotamie. J'ai hâte d'examiner les témoignages tant des auteurs étrangers que de la tradition locale relatifs aux antiques habitants de la Babylonie. Sur ce point, les assyriologues ont rappelé que la population de Babylone porte chez les auteurs grecs les noms de Chaldéens (Χαλδαίοι) et de Céphènes (Κηφῆνες)[1]; ils ont donc pensé qu'il s'agissait de deux races différentes, et comme, selon l'avis général des historiens, les Chaldéens étaient « les plus anciens des Babyloniens, » ils se sont hâtés d'en faire des Touraniens et d'entendre sous la dénomination de

[1] Étienne de Byzance, au nom d'Hellanicus; voir s. v. Χαλδαίοι. Le nom de Κηφῆνες rappelle involontairement le mot *kefa*, par lequel les Égyptiens désignaient les populations sémitiques riveraines de la Méditerranée. Hérodote appelle les Perses Céphènes (VII, 61).

Céphènes les envahisseurs sémitiques qui firent leur apparition plusieurs siècles plus tard.

Je crois que, si l'on veut attribuer au rapport d'Hellanicus la valeur d'une tradition authentique, rien ne s'oppose à ce que, sous la dénomination de Céphènes, on entende les Éthiopiens, c'est-à-dire les habitants de l'Arabie, nommés Kouschites dans la Bible; la tradition de l'auteur grec serait ainsi parallèle à la légende consignée dans la Genèse, où le Kouschite Nimrod est censé avoir régné en Babylonie. Mais l'identification des Chaldéens avec les Touraniens me paraît contraire aux résultats les mieux constatés de l'histoire, et je n'hésite pas à la repousser de toutes mes forces, car l'origine sémitique des Chaldéens n'est pas susceptible du moindre doute.

En effet, les Chaldéens, sous la forme de *Chasdéens* (כַּשְׂדִּים), sont souvent mentionnés dans les écrits bibliques; ils y sont toujours considérés comme les fondateurs de la ville de Babylone, qui est qualifiée de « fille des Chaldéens » (בַּת כַּשְׂדִּים) et la « superbe couronne de leur empire » (תִּפְאָרַת גְּאוֹן כַּשְׂדִּים). Quant à la langue que parlaient les Chaldéens, elle est formellement appelée אֲרַמִּית « araméenne » dans Daniel, II, 4. L'auteur de ce livre, ayant vécu au temps d'Antiochus Épiphane, ne devait pas ignorer l'état des choses en Babylonie, pays sur lequel il pouvait se renseigner aisément auprès des nombreux pèlerins que le sanctuaire national attirait tous les ans à Jérusalem. En remontant vers

les âges les plus reculés du peuple juif, on voit les patriarches de la migration térachite, originaires de la Chaldée, porter des noms sémitiques : אַבְרָם, שָׂרַי, לוט, הָרָן, etc. et adorer un dieu יהוה dont l'origine araméenne est hors de doute. En Chaldée même, les noms des villes les plus antiques sont sémitiques, comme אור, אֶרֶךְ, Sippar (=ספר), appelée aussi *Pantabiblia*, et le nom de *Babylone*, dont les textes cunéiformes ont révélé la vraie étymologie בַּב־אִלָא « porte du Dieu Il »; l'élément בב est de plus particulièrement araméen; en hébreu et en phénicien, il est remplacé par le mot שער. Le récit de Bérose s'accorde en tout point avec les données bibliques. Suivant lui, Babylone a été peuplée par un grand nombre de tribus diverses, originaires de la Chaldée, et plongées dans la plus profonde barbarie. *Ἐν δὲ τῇ Βαβυλῶνι πολὺ πλῆθος ἀνθρώπων γενέσθαι ἀλλοεθνῶν κατοικησάντων τὴν Χαλδαίαν. Ζῆν δὲ αὐτοὺς ἀτάκτως ὥσπερ τὰ θηρία.* Aussi voit-on que les noms des divinités qui se rattachent aux légendes cosmogoniques des Babyloniens portent tous une physionomie araméenne, comme, par exemple, *Ὠάννης*, *Θαυάτθ*, Βῆλ, qui répondent à עַנוּ, תַּהֲוֹת et בֵל, abrégé de בְּעַל. Dans les noms des dix rois chaldéens antérieurs au déluge transmis par Bérose, les assyriologues, auxquels la question touranienne ne suggérait pas les mêmes préoccupations qu'aujourd'hui, ont reconnu eux-mêmes que les noms des deux premiers rois de Chaldée, Alorus et Alaparus, représentaient les composés sémitiques איל־אור « bélier

de lumière » et אַלְף־אוּר « taureau de lumière », et que ces deux noms à eux seuls étaient « décisifs pour le caractère de la liste[1]. » Comme on voit, les meilleures autorités de l'antiquité sont unanimes pour constater l'origine sémitique des fondateurs du premier empire de Babylonie et de toute la civilisation qui y prit naissance. Il n'y a pas dans leurs écrits un seul mot qui fasse allusion à la participation d'une race non sémitique à la constitution de l'empire chaldéo-babylonien.

Et cependant les assyriologues formulent ainsi leur opinion : « Ni les Livres saints, ni aucune tradition antique ne parlent d'un établissement des Sémites à Babylone et dans les provinces voisines. Ce sont des Éthiopiens, des Céphènes ou des enfants de Kousch... qu'on y signale à côté des Chaldéens (= Touraniens) proprement dits; ces Kouschites, la première grande puissance politique, l'empire de Nemrod, il n'est pas question d'une invasion sémitique qui les ait supplantés. » N'est-ce pas là se refuser à l'évidence de la vérité et fausser l'histoire? N'est-ce pas là se mettre en contradiction avec ce qu'on a constaté et affirmé soi-même comme un résultat positif? Certes, les

[1] Disons toutefois que ces étymologies elles-mêmes sont un peu forcées et n'ont été produites que pour appuyer un système de chronologie mythique d'une solidité très-douteuse. Pour les noms de ces anciens rois chaldéens, une chose est sûre, c'est qu'un mot *alluru*, qui ressemble à l'*Alorus* de Bérose, se trouve dans un document assyrien; mais nous en ignorons encore la signification.

anciens ne parlent jamais d'une invasion sémitique en Babylonie, mais c'est précisément parce que les Sémites y étaient de tout temps et que les Kouschites y formaient l'élément envahissant et usurpateur. Dans la Genèse (x, 2), on lit qu'Assour, fils de Sem, le patriarche qui personnifie les plaines de la Mésopotamie et l'empire assyrien, habita primitivement la Babylonie et ne la quitta pour l'Assyrie que longtemps après l'établissement des Kouschites dans les grands centres du pays. Cela ressort clairement des mots מִן הָאָרֶץ הַהִוא יָצָא אַשּׁוּר וַיִּבֶן אֶת־נִינְוֵה וְאֶת־רְחֹבֹת עִיר וְאֶת־כָּלַח « De ce pays (de la Babylonie occupée par Nemrod) sortit Assour, et il construisit Ninive, Reḥobot ʿIr et Kalaḥ. » Les mots יצא אשור ne peuvent pas signifier « il (Nemrod) sortit... vers l'Assyrie »; il faudrait pour cela וַיֵּצֵא ··· אַשּׁוּרָה; puis, si Nemrod était le fondateur de l'empire assyrien, il l'aurait certainement désigné (je parle dans le sens de la tradition) d'après le nom d'un de ses fils, non d'après un personnage qui lui était étranger. Enfin la même tradition place la demeure primitive des Kouschites dans la partie méridionale de la péninsule arabe (Saba, Ḥavila, Regma); ils ne pouvaient donc arriver en Babylonie qu'en qualité d'envahisseurs et longtemps après que les indigènes sémitiques eurent fondé les villes principales. Aussi trouvons-nous que les quatre villes suivantes בָּבֶל, אֶרֶךְ, אַכַּד et כַּלְנֵה tombèrent les premières sous le joug des Kouschites et formèrent le noyau de leur empire (רֵאשִׁית מַמְלַכְתּוֹ), qui s'étendit plus tard sur toute la contrée.

Complétons les renseignements des auteurs sur le sémitisme des Assyro-Babyloniens et Chaldéens par une liste de mots tirés de ces dialectes qui se trouvent chez Hésychius. Nous y sommes invité par les explications qu'ont fournies récemment des assyriologues en quête d'étymologies touraniennes.

Ces savants, après de laborieuses recherches, ont réussi à mettre la main sur trois vocables dont l'origine accadienne leur paraît assurée, ce sont les mots suivants : Δαύκη, nom d'une divinité babylonienne citée par Damascius (*De Princip.* 125), qui répondrait à l'accadien *dav-ki* « maître de la terre »; Δελέφατ, nom donné par les Chaldéens à l'étoile de Vénus, écrit *dil-bat* dans les textes accadiens; Σεχές, nom de Mercure chez les Babyloniens, qui serait identique à l'accadien *sak-ve-sá*. Les sémitistes n'hésiteront pas, je pense, à s'inscrire en faux contre ces conclusions, tout en acceptant une partie des valeurs assignées. Δαύκη, comme le cunéiforme *dav-ki*, diffère fort peu de l'araméen דו־נא « maître de la plaine »; les deux termes de ce composé se rencontrent dans les inscriptions de Palmyre et de la Nabatène. Dans Δελέφατ, on reconnaît la forme araméenne דו־להבת « doué de flamme », désignation convenable de l'étoile du matin, tandis que l'expression dite accadienne *dil-bat* signifie « annonçant la mort »! Σεχές, enfin, rend assez exactement le nom nabatéen de Mercure qui s'écrit סכוא *Sakhwa* dans le Talmud. Nous faisons suivre ci-après quelques

autres mots d'une physionomie indubitablement araméenne.

Βαιάγις, fête chez les Assyriens; בי חגא.
Ἀδά, divinité babylonienne; עתא (Palm.).
Βελέϐατος « étoile du feu »; בעל להבת « maître de flamme ».
Μίνδα (λόεσσας) « nombre »; מִנְדָּה « mesure ».
Σαλαμϐώ, divinité, Aphrodité; סלמבו (Palm. 1)[1].
Σαύη « monde »; צו, שו (Palm.)?
Σαώς « soleil »; שא[2].
Αἰδῶ « lune » chez les Chaldéens; עידא? (arabe عيد).
Γαμάλ « chameau »; גמל.
Δαϐόυλ, constellation de l'Ourse; דב־בול.
Διάλ « cerf »; דאַיָל.
Μολοϐόϐαρ, étoile de Jupiter; מלך כבר?
Σιόαν, nom de mois; סיון.

4. Traditions locales.

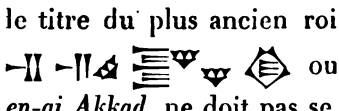
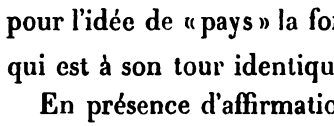
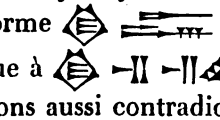
Les faits qui viennent d'être exposés me paraissent établir d'une façon définitive qu'il n'y a chez les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Babylone aucun indice de nature à faire supposer l'existence en Chaldée d'une population étrangère aux Sémites. Voyons maintenant si les Assyro-Babyloniens eux-mêmes font mention d'une race non sémitique qui aurait peuplé le pays euphratique et inventé l'écriture cunéiforme. Les nombreux textes, soit historiques, soit mythologiques, publiés et traduits à présent, et parmi lesquels figurent plusieurs listes de villes et

[1] Voir mes *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, p. 103.
[2] *Ibid.* p. 103, 104.

des contrées connues des Assyriens, permettent d'affirmer que, sous le rapport linguistique, il n'y avait aucune diversité notable entre la généralité des Babyloniens et celle des Assyriens. Il est vrai que les assyriologues prennent l'expression « Sumer et Accad », qui forme souvent le titre des rois de Babylone, comme une désignation du dualisme ethnique qui aurait formé le fond de la population. Ils sont en désaccord seulement sur la correspondance de ces noms. La majorité des assyriologues voit dans *Accad* l'élément touranien et dans *Sumer* la partie sémitique; l'opinion contraire est soutenue par une autorité considérable dans cette matière. La discussion engagée entre les partisans de ces deux opinions différentes est intéressante à suivre; mais, au fond, elle me paraît oiseuse, car les termes *Sumer* et *Accad* désignent des divisions politiques et n'ont aucune portée ethnographique ou linguistique. Jamais, dans les souscriptions des tablettes conservées dans la bibliothèque d'Assourbanipal, il n'est question de traductions faites d'une langue à une autre, il y est fait allusion à la difficulté de la matière traitée ou bien à celle de l'*écriture*. Les tablettes grammaticales qui ont pour but de transcrire les expressions idéographiques dans le système phonétique, celles que les assyriologues nomment *bilingues*, portent souvent la souscription suivante : « Les tableaux élémentaires, par lesquels aucun d'entre les rois mes prédécesseurs n'avait expliqué cette écriture, les mystères du dieu Nébo..., je les ai inscrits sur des

tablettes que j'ai signées, disposées pour l'étude de mes serviteurs et placées dans mon palais. » (דף שַׁרְתִּ שַׁ אֲנָא שַׁרַנִי אַלַך מַחְרַי נַן שִׁפְרָא שָׁאַתָ לַא יִחְזוּ נִמְקִי נַבוּ··· אֲנָא דִפִי אַשְׁטָר אַזְנַק אַבְרַיָא וּאַנָא תַמַרְתִּ שִׁתַשַי קִרַב הֲכַלַי אָכַן.) On voit que le roi revendique seulement l'honneur d'avoir facilité à ses serviteurs l'intelligence de l'écriture idéographique à l'aide des transcriptions en écriture usuelle. S'il s'était agi de traduire des documents rédigés dans un idiome étranger et disparu depuis longtemps, il n'aurait pas manqué d'indiquer les noms et les qualités des savants babyloniens ou chaldéens qu'il aurait fait venir à Ninive, les moyens qu'il aurait employés pour contrôler l'exactitude de leurs traductions et de plus le motif qui l'aurait engagé à conserver le texte original accadien à côté de la version assyrienne. Il ne dit pas un mot de tout cela; il n'a fait que multiplier les copies des anciens textes de n'importe quel système graphique, tels qu'il les avait trouvés dans les bibliothèques d'Assyrie ou de Babylonie. C'est ce qu'indiquent les formules suivantes de souscription qui s'ajoutent indifféremment soit aux textes unilingues, soit aux textes dits *bilingues :* « Conformément aux tablettes et aux documents antiques des héros (?) des pays d'Assour et d'Accad » (כִפִי דִפִי וּתַלְמִדִי לַבְרִי נַבְרִי אַשָׁר וּאַכַד), ou bien « conformément aux tablettes et aux documents des anciens héros (?) d'Assour, de Sumer et d'Accad » (כִפִי דִפִי ו····· לַבְרִי נַבְרִי אַשָׁר שָׁמֵר וּאַכַד). Comme cette dernière clause se trouve au bas d'un document astrologique rédigé en assyrien seul, il devient clair

que l'appellation *Sumer* et *Accad* indique des divisions territoriales en Babylonie et n'implique nullement une diversité de race ou de langue.

Parmi les arguments que les partisans de la dénomination de *langue sumérienne* ont produits pour soutenir leur thèse, je trouve un point qui est bon à noter, puisqu'il renverse à lui seul toute la théorie du touranisme. Il a été remarqué que, dans les textes touraniens les plus anciens, comme dans les textes postérieurs, « le mot *Sumer* précède celui d'*Accad* et qu'il s'y écrit par les trois lettres KI-EN-GI. » A ceci les accadistes opposent une dénégation formelle; ils prétendent « qu'il n'est jamais question des Soumirs dans les inscriptions des antiques rois d'Our, rédigées dans cette langue et émanées de princes portant des noms qui appartiennent au même idiome, que le nom du peuple Soumir y est absolument inconnu. » Par conséquent, le titre du plus ancien roi connu d'Our  ou *ungal ki-en-gi Akkad*, ne doit pas se traduire « roi de Soumir et d'Accad », mais simplement « roi de la contrée d'Accad »; ils citent, à l'appui de cette traduction, une tablette d'Assourbanipal (*W. A. I.* II, 39, 1, l. 9) qui enregistre dans les synonymes accadiens pour l'idée de « pays » la forme  , qui est à son tour identique à  .

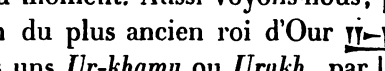
En présence d'affirmations aussi contradictoires, quel parti prendre? Le nom de *Soumir* figure-t-il

oui ou non dans les antiques documents supposés touraniens? Je me suis longtemps posé cette question, et, pour me rendre compte de l'état des choses, j'ai voulu recourir aux documents mêmes, et, par une étude attentive, j'ai acquis la certitude qu'on a oublié de prendre en considération une variante décisive; au lieu de KI-EN-GI, plusieurs textes portent KI-EN-ZI. [1]. Il n'est pas facile de croire que les éditeurs de ces textes aient confondu deux lettres, qui, à la vérité, se ressemblent beaucoup dans l'écriture assyrienne moderne, mais qui sont tout à fait différentes dans le caractère babylonien et archaïque, dans lequel ces inscriptions sont rédigées. Ainsi GI s'écrit en babylonien moderne , arch. , tandis que ZI a la forme , arch. . Il est donc constaté que le nom de Soumir figure à côté d'Accad et occupe le premier rang dans les textes dits *touraniens* de l'époque la plus reculée. Mais doit-on pour cela appeler cette

[1] Voir, particulièrement, l'inscription de Gamil-adar, roi de Karrak (vers 2800 av. J. C.). L'équivalence de KI-EN-ZI et de Soumir est garantie par les syllabaires. Quant à la distinction ethnographique que quelques assyriologues établissent entre Karrak et Our, elle est de pure fantaisie, comme il sera démontré tout à l'heure. Au reste, la condition posée par les défenseurs du nom *accadien*, qui consiste en ce que l'expression idéographique de Soumir se trouve justement « dans un document qui émane d'un roi d'Our, écrivant en accadien et portant un nom dérivé de cet idiome, » nous paraît révéler l'embarras de ces savants. Que diraient les égyptologues si l'on refusait d'accepter les termes géographiques qui figurent dans les documents de Sesonchis ou des Ptolémées, sous le prétexte que ces monarques n'ont pas résidé à Thèbes et qu'ils sont issus d'une race étrangère?

langue *sumérienne?* L'argument avancé par les suméristes eux-mêmes, et qui nous paraît d'une logique rigoureuse, nous défend d'aller si loin, car, si les Soumirs étaient des Touraniens et les Accads des Sémites, les rois d'origine sémitique de Karrak, comme *Ismi-Dagan*, *Ris-Bin*, etc. et les rois assyriens, en général, auraient certainement changé l'ordre en mettant les Accads au premier rang. Du reste, il est superflu de chercher des arguments au dehors lorsque les Babyloniens eux-mêmes se sont chargés de faire disparaître toute équivoque au sujet des noms *Soumir* et *Accad* en plaçant devant chacun d'eux le déterminatif de « pays » ; ces mots n'ont donc eu de toute antiquité qu'un sens géographique.

Nulle part, d'ailleurs, l'esprit de système n'est plus frappant que dans la division ethnographique établie par les assyriologues entre les anciens rois de la Chaldée. Les villes d'Our, de Zirgulla, de Larsa et d'Ourouk (l'*Orchoe* des auteurs) sont considérées comme les capitales des rois touraniens, tandis que les villes de Karrak, d'Agané et de Babylone seraient les résidences de dynasties sémitiques. Quelles sont les preuves d'une division aussi tranchée? Le lecteur pensera probablement que le meilleur criterium de leur origine doit résider dans l'idiome des documents propres à chacune de ces villes et de ces dynasties, car il est naturel de supposer que les rois ont rédigé les textes dans la langue du pays qu'ils habitaient. Eh bien! qu'il se détrompe: les rois touraniens, et même les plus anciens d'entre

eux, comme Dungi et autres, écrivent sur leurs monuments un assyrien du meilleur goût, tandis que les rois sémitiques ne repoussent pas l'idiome touranien dans leurs documents publics. On comprend que, par suite de ce continuel échange d'idiomes constaté chez les deux races, le criterium de l'origine des rois de Chaldée doit se trouver ailleurs que dans la langue des documents. Il réside, suivant les assyriologues, dans le nom du monarque. S'il est Touranien, il portera un nom touranien; si, au contraire, il est Sémite, son nom sera sémitique. Ceux qui connaissent la composition intime des noms propres écrits en caractères cunéiformes comprendront facilement à quelles chances d'erreur la lecture de ces noms peut donner lieu. Comme presque tous les signes du syllabaire assyrien peuvent se lire de plusieurs manières différentes, il dépendra désormais du bon plaisir de l'assyriologue d'attribuer à tel signe la valeur qu'il voudra pour obtenir un nom touranien ou sémitique, suivant le besoin du moment. Aussi voyons-nous, par exemple, le nom du plus ancien roi d'Our  lu par les uns *Ur-khamu* ou *Urukh*, par les autres *Likbagas*[1], et cependant c'est cette lecture tout arbitraire qui décidera de l'origine sémitique ou touranienne du monarque et de toute sa dynastie! De

[1] Ce nom se trouve écrit phonétiquement *ur-ba-bi*, אֻר־בַּבִּא « lumière de . . . », composé purement assyrien, bien que le sens du mot בבא soit encore obscur. Il n'y a donc aucune raison pour lire *bugas* et pour faire de ce roi un Élamite.

même le roi de Zirgulla [illegible] sera Sémite ou Touranien, suivant qu'on lira son nom *Bel-same* ou *Mul-anna*. Quelquefois la hardiesse des touranistes va jusqu'à transformer des noms sémitiques écrits phonétiquement en expressions accadiennes qui n'existent que dans leur imagination. Deux exemples suffiront pour montrer ce procédé commode : un roi d'Our porte un nom écrit en toutes lettres [illegible] *Gu-un-gu-nu-uv,* avec la terminaison *u* propre à l'assyrien; ce roi a en outre un père dont le nom *Ismi-Dagan* « Dagon exauce » le caractérise comme Sémite; mais alors, dira-t on, il y avait donc des rois sémitiques à Our? Non, répondent les assyriologues; il est vrai qu'Ismi-Dagan, roi de Karrak, est Sémite, mais « quand il fait asseoir un de ses fils sur le trône de la ville d'Our, ce prince reçoit un nom qui n'est plus sémitique! » Un autre roi d'Our a son nom écrit phonétiquement et en pur assyrien [illegible] *Ibil-Sin* « Sin gouverne », eh bien, on en fait un Touranien en transcrivant *Ine-Akû*. Certes, avec une méthode pareille, on peut démontrer au besoin que Nabuchodonosor et Nabuṇit, les derniers rois de Babylone, sans compter les rois assyriens en général, étaient aussi des Touraniens, puisque les idéogrammes de leurs noms se lisent distinctement *An-pa-sa-du-sis* et *An-pa-il* Les philologues reculeront, je pense, devant de pareilles assertions, et, en refusant aux monogrammes des noms propres la valeur d'un criterium de l'origine des individus qui les portent, ils arriveront

à cette conclusion que le touranisme de quelques-unes des antiques dynasties de Babylonie est de pure imagination, et que, par conséquent, tous les monuments qui nous restent de l'ancien empire émanent uniquement de la population sémitique.

III.

Il nous reste à examiner le dernier point du problème, à savoir si les textes dits accadiens sont rédigés dans un idiome non sémitique parlé dans une partie de la Babylonie, ou bien si ces textes représentent seulement un système graphique différent du système ordinaire et destiné à rendre, par des monogrammes artificiellement combinés, la même série d'idées que l'écriture phonétique avait pour but d'exprimer au moyen des articulations de la langue nationale assyro-babylonienne.

A. ORIGINE ASSYRO-BABYLONIENNE DE L'ÉCRITURE CUNÉIFORME.

Pour élucider convenablement cette question épineuse, il me paraît nécessaire d'examiner préalablement le point qui concerne l'origine de l'écriture cunéiforme en général, car si les inventeurs de ce système sont des Touraniens comme les assyriologues nous l'assurent, il n'y aura plus aucune raison plausible pour refuser à ces mêmes Touraniens la rédaction des documents qui paraissent rédigés dans une langue différente de l'assyrien. Que si au contraire nous réussissons à démontrer l'origine sémitique de l'écriture cunéiforme, les chances de pro-

babilité augmenteront en faveur de l'origine sémitique de ces textes mêmes, surtout lorsqu'on aura présents à la mémoire les arguments divers que nous avons exposés dans les paragraphes précédents contre l'existence d'une race étrangère, et surtout touranienne, sur le sol de la Babylonie.

Dans cette recherche préliminaire, nous aurons à prendre en considération, en premier lieu, la tradition babylonienne rapportée par Bérose; en second lieu, la tradition assyrienne contenue dans les souscriptions des tablettes d'Assourbanipal; et, en troisième lieu, nous tâcherons de tirer des conséquences du caractère intrinsèque du syllabaire même.

1. Tradition des Babyloniens sur l'origine des lettres.

La tradition babylonienne que les fragments du premier livre de Bérose nous ont conservée sur l'origine de la civilisation chaldéenne, attribue l'invention des lettres au premier Oannès, être fabuleux, en partie homme, en partie poisson, qui, dans les premiers âges du monde, sortait à plusieurs reprises de la mer Érythrée, pour enseigner aux hommes les principes de toutes les sciences et de tous les arts, de sorte que depuis lors personne n'a plus rien inventé de nouveau. *Ἐν δὲ τῷ πρώτῳ ἐνιαυτῷ φανῆναι ἐκ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης κατὰ τὸν ὁμοροῦντα τόπον τῇ Βαβυλωνίᾳ ζῶον ἔμφρενον ὀνόματι Ὠάννην ...τὸ μὲν ὅλον σῶμα ἰχθύος, ὑπὸ δὲ τὴν κεφαλὴν παραπεφυκυῖαν ἄλλην κεφαλὴν ὑποκάτω τῆς τοῦ ἰχθύος κεφαλῆς, καὶ πόδας*

ὁμοίως ἀνθρώπου. . . Τοῦτο δὲ, φησὶ, τὸ ζῶον, τὴν μὲν ἡμέραν διατρίβειν μετὰ τῶν ἀνθρώπων, οὐδεμίαν τροφὴν προσφερόμενον, παραδιδόναι τε τοῖς ἀνθρώποις γραμμάτων καὶ μαθημάτων καὶ τεχνῶν παντοδαπῶν ἐμπειρίαν... Ἀπὸ δὲ τοῦ χρόνου ἐκείνου οὐδὲν ἄλλο περισσὸν εὑρεθῆναι. Ici l'invention de l'écriture forme une partie intégrante des arts les plus indispensables à la création d'une vie policée, elle remonte jusqu'aux temps préhistoriques et est censée provenir d'une divinité du nom d'Oannès qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, représente précisément une expression assyrienne ענ signifiant en même temps « divin, céleste » et « enseigner ». Il est donc évident que les Babyloniens considéraient l'écriture cunéiforme comme ayant été inventée et propagée parmi eux par une ou plusieurs de leurs divinités nationales, et, partant, comme n'ayant pas été importée par une race étrangère. La circonstance que le dieu Oannès émerge de la mer Érythrée, quoique déterminée par la nature du mythe, est néanmoins très-remarquable en tant qu'elle s'oppose à l'hypothèse des accadistes, suivant laquelle l'écriture cunéiforme aurait été introduite en Babylonie par des tribus touraniennes venues du nord ou du nord-est.

2. Tradition assyrienne.

Le récit de Bérose nous a fait connaître les légendes répandues chez les Babyloniens sur l'origine de l'écriture, branche importante des arts primordiaux. Il sera maintenant utile de savoir quelle idée

le peuple frère des Babyloniens, les Assyriens, s'est faite de l'origine de cette écriture qui a probablement déjà existé en Babylonie longtemps avant la constitution définitive de l'empire assyrien. Les Assyriens, séparés de bonne heure de Babylone par des barrières politiques, ont suivi dans leur développement une marche différente sous plusieurs points de vue. Nous tirons le renseignement que nous cherchons de la souscription d'une tablette lexicographique citée plus haut, et où l'écriture du document est qualifiée de « mystères du dieu Nébo » (שִׁפְרָא שָׁאתָ נִמְקָ נַבּוּ). Le dieu Nébo est notoirement une divinité sémitique dont le culte se rencontre jusqu'en Palestine, témoin le nom de ville *Nebo* נְבוֹ dans la Moabitide. On ne saurait dire au juste si la tradition assyrienne s'accorde ou non avec la légende babylonienne sur le personnage divin dont émane l'écriture, car Bérose rapporte formellement qu'il y avait plusieurs Oannès apparus à des époques différentes; il se peut donc que les plus importantes branches des connaissances humaines aient eu chacune leur Oannès à part, de sorte que l'invention de l'écriture ait pu échoir particulièrement au dieu Nébo, même dans l'opinion des Babyloniens. Mais, en tout cas, la tradition assyrienne constate, elle aussi, et c'est un point capital, que l'écriture cunéiforme est un produit national et éminemment sémitique.

A notre avis, cet accord des deux traditions des Ninivites et des Babyloniens à considérer l'écriture

cunéiforme comme l'œuvre d'une divinité nationale n'est pas d'une médiocre importance pour fixer l'origine de ce système graphique. On n'a aucun exemple qu'un peuple ait attribué à un dieu national l'invention d'une écriture empruntée à une source étrangère. Malgré leur vanité proverbiale, les Grecs n'ont jamais pensé à attribuer à un de leurs dieux l'invention de l'alphabet; Cadmus reste phénicien en dépit des liens fictifs avec lesquels les mythes postérieurs cherchent à le rattacher aux héros helléniques. Palamèdes, dont le nom est mis en rapport avec le perfectionnement de l'alphabet, se reconnaît de même comme étranger. Les Phéniciens, de leur côté, loin de se considérer comme inventeurs de l'écriture alphabétique, en ont rapporté l'invention au dieu égyptien Thot, le dieu de qui les Égyptiens eux-mêmes croyaient tenir leur écriture. Un phénomène analogue a lieu dans l'Inde. La mythologie si riche des Hindous n'a pas de dieu particulier qui préside à l'écriture, bien que cette écriture soit qualifiée de « sacrée » ou « divine » (*dévanagari*). C'est que les peuples, instinctivement honnêtes à l'époque mythologique, n'osent jamais s'approprier une invention qu'ils savent être venue de dehors. Or, il me semble que les Assyro-Babyloniens, s'ils avaient reçu l'écriture d'un autre peuple, auraient, eux aussi, agi de la sorte : ou bien ils auraient nommé le héros étranger, comme l'ont fait les Grecs, ou bien ils l'auraient passé sous silence, à l'exemple des Hindous. L'attribution qu'ils

font de leur écriture au dieu national et sémitique, Anou ou Nébo, a assurément un fond aussi exact que l'origine égytienne attribuée à l'alphabet par les Phéniciens, origine que les recherches classiques de M. Emmanuel de Rougé ont établie d'une manière définitive[1].

3. Caractère exclusivement sémitique du syllabaire assyro-babylonien.

Les signes fondamentaux du syllabaire assyro-babylonien, semblables aux clefs de l'écriture chinoise, représentaient primitivement les images grossières d'un certain nombre d'objets empruntés à la nature ou bien à l'industrie du temps. Dans le cours des siècles, les images primitives se sont de plus en plus effacées, raccourcies, et ont été remplacées par des lignes ou des clous posés en sens divers, de façon à les rendre entièrement méconnaissables. Mais, malgré les changements successifs subis par la forme, la valeur originale du signe (valeur qui donnait le nom ou le commencement du nom de l'objet dans la langue vivante) y est restée immuablement attachée, de sorte que la syllabe produite par chaque signe doit rappeler le mot qui désigne l'idée que ce signe est destiné à faire comprendre aux yeux. Dans les hiéroglyphes de l'Égypte, le signe, qui représente l'image de la bouche a la valeur d'un *r*, parce que la bouche se dit en égyptien *ro;* l'image de la feuille se lit *a*, parce que

[1] Voir, sur cette question, mes *Mélanges d'épigraphie*, etc. p. 168.

l'*a* rappelle le mot égyptien *aχi*, qui veut dire « feuille, jonc ». On est en droit de supposer que les sons propres aux signes du syllabaire assyro-babylonien doivent de même correspondre aux mots de la langue qui désignent les objets matériels dont ils représentent le dessin.

Cependant, dès le début de l'assyriologie, un savant éminent, celui qui a contribué le plus à la fondation de cette épigraphie en France, s'est aperçu que les valeurs des signes syllabiques ne répondaient pas aux mots assyriens connus alors de lui. Il a trouvé que, par exemple, le signe ▷𒀀, qui signifie « père », se lit *ad* et non pas *ab*, comme paraît le réclamer le mot assyrien *abu* אַבָא ; le signe 𒄩𒁹, qui veut dire « poisson », en assyrien *nunu* נֻנָא, a la valeur syllabique *ḥa*. Frappé de cette discordance entre la valeur des signes et les expressions assyriennes, il en a conclu que les inventeurs du syllabaire devaient parler une langue différente de l'assyrien, et en cherchant parmi les idiomes connus, il n'a pas tardé à découvrir qu'en langue hongroise « père » se dit *atya* et « poisson » *hal ;* il déclara donc que les auteurs de l'écriture cunéiforme appartenaient à la famille ougro-finnoise, et le touranisme des anciens habitants de la Babylonie fut créé. La découverte des textes dits accadiens a paru confirmer l'hypothèse du savant assyriologue, et dès lors l'accadisme est entré dans la voie qu'il poursuit actuellement avec un zèle qui me paraît dépasser les bornes d'une méthode rigoureuse. Disons pourtant à la louange

du fondateur du touranisme qu'il n'est jamais allé aussi loin que ses collaborateurs, et qu'il s'est toujours gardé de tirer de son hypothèse des conséquences ethnographiques et mythico-religieuses sur l'état préhistorique des nations de la haute Asie, comme le font les accadistes de nos jours.

Mais l'origine étrangère du syllabaire, qui a paru possible au début de l'assyriologie, n'est plus admissible aujourd'hui, depuis que les tablettes philologiques d'Assourbanipal nous ont révélé une foule de choses qu'on ignorait alors; et il y a lieu de s'étonner qu'on n'ait pas pensé plus tôt à examiner de nouveau une hypothèse faite à un moment où la connaissance du lexique assyrien et de l'exacte signification des signes était à peine ébauchée. Puisque la chose en est restée là, nous chercherons à faire le premier pas dans cette voie, tout en regrettant qu'une pareille tâche n'ait pas été entreprise par un assyriologue.

J'ai déjà indiqué plus haut que le syllabaire assyrien faisait emploi de signes particuliers pour représenter les articulations sémitiques ח, ט, ע, צ, ק. Je suis loin de prétendre que ces articulations aient été de tout temps le trait caractéristique des idiomes des Sémites, il est même très-probable que l'introduction de ces sons a été lente et graduelle. La comparaison des langues sœurs prouve qu'une articulation primitive donne naissance à un son rapproché, inconnu auparavant. On sait que le ח primitif s'est bifurqué dans les idiomes méridionaux en *ḥ* et *kh*

(ar. ح, خ, éth. ሐ, ኀ, sab. 𐩨, 𐩪); les sons ע et צ se sont dédoublés en arabe, en éthiopien et en sabéen (ع, غ, ٥, ص, ض, ጸ, ፀ, 𐩣, 𐩤); les lettres ט et ת sont de même prononcées de deux manières différentes en arabe et en sabéen (ط, ظ, 𐩢, 𐩥, ت, ث, X, 𐩦[1]), tandis que l'éthiopien n'en connaît que les articulations simples. Dans la prononciation phénicienne, le ע se rapprochait de la voyelle *o* et les lettres ה et ח faisaient à peine sentir le son guttural qui leur est propre. En assyrien, א, ה, ח et ע se distinguaient à peine dans la prononciation, et l'on ne se souciait guère de les représenter par des signes séparés; cependant, dans les verbes פ״ע, le signe 𒂊 *e* indiquait très-souvent la présence de la lettre ע. Il est donc possible que les articulations ח, ט, צ, ק qui existent aujourd'hui dans les langues sémitiques proviennent du développement de sons non aspirés א, ה, ת, ס, כ. Mais ce qu'on peut affirmer sans hésitation, c'est qu'une écriture qui prend soin de noter une série d'articulations commune aux langues sémitiques a été inventée par des Sémites et pour des Sémites exclusivement. Peu nous importe que la notation de ces sons soit conséquente ou non dans les détails, il n'est d'aucun intérêt pour nous de constater que dans certains cas l'articulation aspirée se confond avec l'articulation simple; une telle confusion peut indiquer un état de langage où ces articulations secondaires n'étaient pas encore entièrement développées, ou bien elle indique sim-

[1] Le sabéen possède un troisième ת ainsi formé X.

plement un manque de rigueur de la part des inventeurs. La confusion systématique des articulations semblables dans les finales des syllabes fermées (les sons *ab* et *ap* sont indiqués par le signe [illegible], de même le caractère [illegible] se lit *iz*, *iś* et *iṣ*, etc.) fait penser que les scribes assyriens confiaient au lecteur la tâche de corriger de vive voix les inexactitudes de l'écriture.

Si le caractère phonétique du syllabaire assyrien force déjà à reconnaître qu'il a eu pour auteurs des hommes parlant une langue sémitique, il devient évident que cette langue n'est autre que celle des Assyro-Babyloniens qui peuplaient depuis un temps immémorial le pays situé entre le Tigre et l'Euphrate, et auxquels appartiennent aussi tous les monuments de cette contrée qui sont arrivés jusqu'à nous. Il reste maintenant à nous rendre compte de la correspondance entre les articulations des signes et leur signification idéographique, correspondance dont la négation a été le point de départ de l'accadisme. Là-dessus, heureusement, les syllabaires assyriens d'Assourbanipal nous fournissent des renseignements très-précis. Bien que ces syllabaires n'aient nullement pour but d'expliquer l'origine des syllabes, ils nous mettent à même de distinguer, parmi les expressions assyriennes qui représentent la valeur du signe comme idéogramme, un ou plusieurs mots qui ont donné naissance à l'articulation ou aux articulations que ce même signe indique en sa qualité de caractère syllabique. Les extraits suivants des syllabaires feront

mieux voir que tout autre argument l'origine entièrement assyrienne d'un grand nombre de signes[1].

I. SYLLABES SIMPLES.

1. (318) , *a* « fils, père », אַבְלָא « fils », אַבָא « père ».
2. (246) , *u* « auteur, maître », אָמָן « artisan ».
3. (75) , *ba* « faire, construire », בַּנָא « constructeur ».
4. (6) , *be, bat* « mal », בִּישָא « mauvais », פַּרָא « malheur ».
5. (45) , *li*, לִלְשָא.
6. (59) , *gi*, גִּמַר.
7. (60) , *ri, tal, gar*, רִחַת, תַּלָא, גַּרָרָא.
8. (77) , *ṣu* « ventre », זְמָר « ventre ».
9. (100) , *ni*, נִז.
10. (163) , *ga*, כַּמַרָא.
11. (210) , *ra*, רַחַצָא « action de couler ».
12. (216) , *ma* « campagne, pays », מַתָא « pays ».
13. (238) , *se, sem*, שֵׁמָא.
14. (244) , *te* « fondation », *diḥ*, מֵמַנָא « fondation », דַחָא .....
15. (254) , *di* « loi, jugement », דִינָא « loi, jugement ».
16. (*M.* II, p. 303) , *gu*, גָא.
17. (*Ibid.* p. 304) , *ka* « bouche, mâchoire », כַּנָא « mâchoire »; ar. ككا.
18. (*Ibid.* p. 306) , *la*, לַלָרָא.

[1] Les chiffres mis entre parenthèses se rapportent aux numéros d'ordre dans les *Phonetic values* de M. G. Smith. — M. désigne Ménant, *Le Syllabaire assyrien*. Schr. = Schrader, *Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften*, dans le *Zeitschr. d. d. m. Gesellschaft*, 1872.

II. SYLLABES COMPOSÉES.

19. (1) —, *as, dil,* אַשֶׁר, דִלָא.
20. (3) , *an, ṣa* « dieu, hauteur », עַנוּ (dieu Oannès), שַׁקוּ « sommet », שַׁמֵי « ciel ».
21. (4) , *sil,* שַׁלַת.
22. (5) , *pal,* פַּלָא.
23. (9) , *pap,* פַּפָא.
24. (15) , *sum* « nom », שֻׁמָא.
25. (17) , *zir* « semence, postérité », זֶרֶא; ar. זרעא.
26. (47) , *maḥ,* מַחָא.
27. (48) , *bar, mas,* בַּארָא, מַשָא.
28. (49) , *rat,* רַאטָא.
29. (50) , **nun,* נֻנָא [1].
30. (55) , *iq,* אִקָא.
31. (56) , *ẓim,* שִׁמְתָא.
32. (66) , *ti, tim,* תִּמָא.
33. (69) , *en,* עֵינָא.
34. (71) , *sur,* זַרָר.
35. (355) , *lu,* לֻוָא.
36. (87) , *dar,* תַּרָא.
37. (94) , *sak* « sommet », *ris* « tête »; שַׁקָא, רִישָא.
38. (98) , *tab,* תַּבָא.
39. (99) , **kal,* כַּל.
40. (102) , *mal, ma,* מַרוּא, מַלָא.
41. (119) , *ab,* אַבְתָא.

[1] Les syllabes surmontées d'un astérisque représentent des valeurs secondaires.

42. (120) , *nab* « clarté, lumière », נַבָּמָא.

43. (124) , *az* « lumière naissante », אַצָא « lever du soleil ».

44. (125) , *uk*, אָכָא.

45. (126) , *um* « mère », אָמָא.

46. (146) , *is*, אִשִׁי.

47. (16) , *mar*, מַרָא.

48. (161) , *ge*, *kit* « vallée, pays », גַא, כִיתָא.

49. (165) , *al*, אַלָא.

50. (166) , **rit*, רִתָא.

51. (171) , *sib*, סִב.

52. (172) , *sab*, שַבָא.

53. (176) , *dan* « force », דַנָא.

54. (178) , *sir*, שִירָא.

55. (188) , *zir*, זִירָא.

56. (190) , *sam*, שִימָא.

57. (191) , *zik*, זִקָא.

58. (196) , ou , *ram*, רַאמָא.

59. (115) , *zik*, זַאקָא.

60. (218) , *gal* « grand, illustre », גַלָא; comp. جلّ.

61. (220) , *bar*, פַרכָא.

62. (227) , *lil*, לִלָא.

63. (235) , **qat* « main », קַתָא; ar. قتا « manche ».

64. (238) , *se*, שֵמָא.

65. (242) , *uz*, אָסָא.

66. (248) , *ḫul* « malfaisant, mauvais », חֻלָא, קָלָלָא.

67. (264) , **pur*, פּוּרָא.

68. (268) , *lam*, לַמָא.

69. (272) , *kim*, כִּמָּא.

70. (282) , *ṣar*, סָרָא.

71. (283) , *ṣin*, סִנָּא « dieu Lunus ».

72. (284) ou , **mul*, מָלָא.

73. (289) , *mat*, *kur* « pays », מָאתָא, כּוּרָא « pays ».

74. (294) , *zab* « armée, multitude », צַבָּא.

75. (345) , **pur*, פּוּרָא.

76. (367) , *el*, אֵלָא.

77. (372) , *sik*, שִׁכְתָא.

78. (*Schr.* 31) , *muk*, מֻכָּא.

79. (*Ibid.* 37) , *sab*, שַׁפָּא.

80. (*M.* II, p. 30) , *bab* « porte », בָּאבָא; ar. בּבא.

81. (*Ibid.* p. 35) , *bur*, בּוּרָא.

82. (*Ibid.* p. 55) , *gar*, גַּרָא.

83. (*Ibid.* p. 57) , *gur*, גֻּרָא.

84. (*Ibid.* p. 62) , *duḥ*, דֻּחְדָא.

85. (*Ibid.* p. 84) , *zib*, זִבָּא.

86. (*Ibid.* p. 121) , *kar*, כַּרָא.

87. (*Ibid.* p. 124) , *kir*, כִּירָא.

88. (*Ibid.* p. 163) , *mum*, מֻמָּא.

89. (*Ibid.* p. 166) , *mar*, מַרָא.

90. (*Ibid.* p. 185) , *nar*, [נַ]רָא.

91. (*Ibid.* p. 193) , *suk*, שֻׁכַּלָא.

92. (*Ibid.* p. 208) , **pus*, פֻּסָּא.

93. (*Ibid.* p. 219) , *ṣil*, צִלָּא.

94. (*Ibid.* p. 219) , *rap*, רַפָּא.

95. (*Ibid.* p. 246) , *rus*, רֻשׁוּא.

96. (*M.* II, p. 269) 𒊩𒌆𒀭, *sar*, שַׁאַרָא.

97. 𒄑, *iṣ* « arbre, bois », עֵץ.

98. 𒀭𒀭𒌆, *ur* « lumière », אֹר.

99. 𒊩𒄿𒁹, *id*, יְדָא « main »; ar. יָדָא.

100. 𒌆𒈬, *me* « cent », מֵא; ar. مِئَة.

101. 𒊩𒀭𒀭, *e* « maison, temple », אֵיכַלָא; ar. הֵיכָלָא.

102. 𒊩𒀭𒀀𒀭, *up* « nez, région », אֲפָא; ar. אַפָּא.

103. 𒁹𒌆𒊩𒌆, *ua* « et, aussi », וַ, particule propre à toutes les langues sémitiques.

104. 𒄿, *ḫi* « bon », חִירָא?; ar. خير, חִירָא.

105. 𒁹𒌆, *ud* « clarté, lumière », אֲדָמָא synonyme de אֹר.

106. 𒊩𒊩𒌆, *ad* « maître, puissant, vainqueur, père ». Cf. les racines sémitiques עדד, אדד, הדד, عدّ, ادّ.

La liste qui précède renferme plus de la moitié des signes fondamentaux du syllabaire cunéiforme, encore en ai-je exclu un grand nombre de groupes polysyllabiques dont les tablettes philologiques garantissent la provenance assyrienne. La signification de la majorité des signes syllabiques, ainsi que celle de leurs correspondants, nous est encore inconnue; mais nous sommes du moins assuré que le terme rappelé plus ou moins distinctement par le signe idéophonétique appartient en propre à la langue assyrienne et représente toujours un nom propre ou appellatif, mis à l'état emphatique. Nous pouvons donc espérer en pleine confiance que la découverte de nouveaux documents nous livrera l'explication des signes dont le rapport avec les mots assyriens qui leur ont servi de base nous est encore inconnu.

B. CARACTÈRE IDÉOGRAPHIQUE DES TEXTES RÉPUTÉS ACCADIENS.

Nous croyons avoir établi d'une façon positive l'origine purement assyro-babylonienne du syllabaire cunéiforme. Il nous reste à porter toute notre attention sur ces textes singuliers, qui ont donné lieu aux hypothèses que nous venons de réfuter. Si ces documents avaient été trouvés en dehors de la Babylonie, on aurait été pleinement fondé à y reconnaître une langue parlée par le peuple de la contrée où on les aurait découverts; ainsi personne ne conteste le caractère de documents linguistiques aux textes recueillis en Médie, à Suse et en Arménie. Mais comme les textes réputés accadiens se trouvent sur toute l'étendue de la Mésopotamie et surtout en Babylonie, pays dans lesquels nos recherches précédentes ont démontré l'existence de populations exclusivement sémitiques, et que, en outre, un grand nombre de groupes qui composent ces textes reviennent très-souvent dans les documents rédigés en pur assyrien, où ils remplacent, en qualité d'idéogrammes, les expressions usuelles écrites phonétiquement, il faut nécessairement admettre que les textes accadiens, au lieu de représenter une langue quelconque, constituent une série de documents rédigés en un caractère idéographique et ayant pour auteurs les Assyro-Babyloniens eux-mêmes.

Cependant, afin de mettre plus de rigueur dans

nos inductions, si légitimes qu'elles soient, nous aimons mieux faire abstraction, en ce moment, de tous les arguments exposés plus haut, et soumettre à une analyse minutieuse la composition des groupes et leur disposition dans la phrase. Cette étude nous conduira à relever un certain nombre d'indices en faveur du caractère purement idéographique de la totalité de ces documents.

1. Manque de fusion entre les syllabes.

Les syllabes composées, à consonne initiale et finale, telles que *bar*, *kan*, *mir*, etc. sont exprimées dans les documents assyro-babyloniens soit par un signe unique, soit par deux signes, marquant, le premier, une syllabe simple qui coïncide avec la consonne initiale et la voyelle moyenne, le second, une syllabe simple qui comprend la même voyelle et la consonne finale. Ainsi les syllabes susindiquées s'écrivent aussi *ba-ar*, *ku-un*, *mi-ir*. Grâce à cette décomposition des syllabes, on est parvenu à établir la valeur de signes inconnus, au moyen de la comparaison des variantes entre elles. Ce procédé, qui consiste à décomposer le son complexe dans ses éléments simples et à fondre deux sons simples en un signe complexe, est tout à fait inusité dans les textes accadiens. Le signe, quelle que soit la nature de l'articulation qu'il indique, reste toujours immuable et se fait connaître à première vue au milieu des signes qui l'entourent. D'où vient cette ténacité à conserver intacte la forme primitive du caractère?

Évidemment de ce que l'idée qu'il présente est intimement attachée à sa forme extérieure, destinée à la vue seule, et que les sons identiques perceptibles à l'oreille sont incapables de le remplacer. Bref, les signes dont se composent les textes accadiens sont des idéogrammes et non pas des lettres phonétiques.

2. Groupement des syllabes.

Le phénomène de composition et de décomposition des syllabes, dont nous venons de signaler l'absence dans les textes accadiens, est une opération qui dépend, en fin de compte, du bon plaisir du scribe; et l'idée peut venir à quelqu'un que la stabilité des syllabes accadiennes est un produit du pur caprice des écrivains, bien qu'il nous semble impossible de croire qu'un tel parti pris ait pu durer des milliers d'années et s'introduire dans tous les centres de civilisation de la Mésopotamie. Le fait que nous voulons relever ici se rapporte à la règle ayant pour but de disposer les syllabes qui entrent dans la composition du mot, de façon à éviter l'hiatus quand il est possible de le faire. Ainsi par exemple le mot « camarade » sera épelé *ca-ma-ra-de*, non pas *cam-ar-ad-e;* aucune écriture connue ne s'est soustraite à cette règle toute naturelle, les documents assyriens l'observent également d'une manière générale; l'accadien seul fait exception, les mots tels que *ḫulik* « funeste », *namad* « paternité », *lalé* « le poids », *ankaka* « il construit », etc. sont

épelés : *ḫul-ik*, *nam-ad*, *lal-ê*, *an-kak-a*. Une pareille façon de grouper les syllabes constitutives des mots ne peut s'expliquer qu'en admettant le rôle idéographique des signes, qui, étant destinés à parler aux yeux seuls, n'avaient pas besoin de se conformer aux lois d'harmonie dont les langues vivantes ne peuvent pas se passer.

3. Composition des signes.

Quand on examine avec quelque attention le système graphique employé régulièrement dans les textes réputés accadiens, on ne manque pas d'être frappé de la manière étrange dont les idées sont rendues dans l'écriture. Les langues humaines, même les plus pauvres, possèdent toujours un certain nombre d'expressions simples pour désigner les objets familiers, ou les conceptions les plus élémentaires; tels sont, par exemple, les mots : père, mère, roi, troupeau, langue, pluie, rivière, bon, mauvais, manger, boire, etc. Pour les idées d'un ordre plus élevé, et faute de mots simples pour les exprimer, les langues font usage de mots composés ou de locutions paraphrastiques; mais il est peu naturel de supposer qu'une langue qui rend avec facilité des conceptions qui indiquent un état de société très-avancé, se trouve en défaut d'expressions simples pour désigner les objets de première nécessité. Or l'accadien, idiome qui, suivant l'opinion admise jusqu'à présent, a été le dépositaire de toutes les sciences cultivées alors par les Touraniens,

se trouve exactement dans cet état impossible à concevoir : il lui manque des mots simples pour exprimer les idées les plus élémentaires, de sorte qu'il est obligé de recourir à des compositions tout artificielles et quelquefois très-bizarres. Ainsi mère s'écrit en accadien *mal-an* « habitation élevée, divine »; langue, *ka-me* « parole-beaucoup »; roi se dit *un-gal* « homme-grand »; rivière, *a-da* « eau-dedans »; manger, *ka-sa* « bouche-aliment »; urine, *us-a* « phallus-eau »; troupeau, « parc-bœuf-bœuf », etc. Un procédé qui représente les idées au moyen de signes combinés de cette façon ne s'annonce-t-il pas comme un système purement idéographique? A quoi servirait tout ce mécanisme compliqué et artificiel, si le mot était intelligible par le son qui lui est propre dans la langue vivante? La combinaison de plusieurs signes pour représenter une idée unique convient tout au plus à une langue sans flexion comme le chinois, où une même syllabe acquiert des significations très-diverses, suivant les intonations avec lesquelles elle est prononcée. Une confusion pareille n'est pas possible en accadien, idiome dans lequel chaque mot a sa signification propre et précise. Donc, la composition des signes, si développée dans les documents en question, ne peut provenir que du caractère idéographique dans lequel ces documents sont rédigés.

4. Emploi de groupes accadiens dans les textes assyriens.

Les assyriologues nomment *allophones* les signes simples ou composés qui remplacent souvent, dans les textes assyriens, l'expression phonétique et usuelle. Selon eux, les allophones seraient des mots entiers, empruntés par les Assyriens aux inventeurs touraniens de l'écriture, et employés en qualité de purs idéogrammes. Nous avouons ne pas reconnaître la nécessité de séparer ces sortes d'idéogrammes de ceux qui entrent dans la composition des noms propres assyriens et d'une foule d'autres mots, d'après le principe que chaque signe du syllabaire a la faculté de s'employer tantôt comme un caractère phonétique, tantôt comme un pur idéogramme. Mais nous croyons avoir des preuves plus directes pour démontrer que ces groupes allophones n'ont jamais fait partie d'un idiome réel. En effet, l'introduction de mots ou de phrases entières d'une langue étrangère s'effectue ordinairement de manière que la forme propre à cette langue reste tout à fait intacte; c'est ainsi, par exemple, que les expressions grecques et latines se rencontrent dans les ouvrages écrits dans les langues modernes, et que les phrases arabes ou persanes sont insérées dans les documents turcs. Pourquoi en serait-il autrement pour les expressions allophones qui figurent dans les textes assyriens? Comment se fait-il que le signe [illegible] remplace à lui seul l'expression assyrienne אֲשָׂרָף «j'ai brûlé», c'est-à-dire le verbe

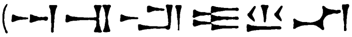
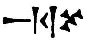
« brûler » joint au suffixe de la première personne du singulier? Comment, à moins d'être un idéogramme pur et simple, le groupe [illegible] *sa-un* « action-homme » peut-il signifier dans le même texte « il a fait » et « j'ai fait »? Il faut donc reconnaître que, dans l'esprit des scribes assyriens, ces signes n'avaient d'autre but que de rappeler l'idée principale, et les lecteurs, avertis par la présence des idéogrammes, avaient à rétablir eux-mêmes la forme verbale exigée par le contexte. Ce n'est pas tout, il arrive souvent qu'un mot assyrien affecte une terminaison qui appartient à l'idiome dont nous discutons l'existence. Ainsi par exemple le terme [illegible] *ḥi-bil-ta-su-un* (חִבֹּלְתֵּשֻׁן « leur injure ») se trouve aussi écrit [illegible] *ḥi-bil-ta-nu-a-ni*, d'où l'on voit que le complexe [illegible] remplace le suffixe assyrien de la troisième personne -שֻׁן. Or il est impossible de penser qu'une langue fléchisse ses propres mots au moyen de terminaisons empruntées à une langue étrangère; jamais un Turc, quelque avide qu'il soit de formes arabes, n'essayera de dire ou d'écrire باباهُ, اناهُم pour باباسى « son père », انالرى « leur mère ». Des formes hybrides de cette nature sont inconcevables, même dans les idiomes les plus modernes et les plus altérés, et l'on veut que, déjà dans la plus haute antiquité, les Assyriens soient allés jusqu'à substituer aux terminaisons de leur propre langue des désinences touraniennes! Par conséquent, à moins de se refuser à accepter une vérité évidente, on est

forcé de reconnaître que les groupes allophones qui figurent dans les textes assyriens, et partant aussi la totalité des signes qui composent les documents dits accadiens, n'ont jamais fait partie d'une langue quelconque, mais qu'ils y fonctionnent seulement en qualité d'idéogrammes purs et simples.

5. Emploi de mots assyriens dans les textes réputés accadiens.

Les textes qui font l'objet de la présente étude offrent un phénomène analogue à celui que nous venons d'observer dans les textes rédigés en pur assyrien. Des mots appartenant à ce dernier idiome se trouvent très-souvent dans les documents qu'on nous dit provenir d'un peuple touranien. Que les Touraniens aient emprunté à leurs voisins sémitiques un certain nombre d'expressions, rien de plus naturel, les langues les plus riches n'ont pas pu résister à la tentation d'introduire des éléments étrangers dans leurs vocabulaires[1]; ce que nous voulons relever dans ces emprunts, c'est leur caractère insolite et les circonstances dans lesquelles ils ont été faits. Choisissons parmi les documents des anciens rois d'Our une inscription de Sin-idinnav (vers 2500 avant J. C.), qui était en même temps roi de Larsa, inscription trouvée sur les ruines d'Our même, aujourd'hui Mugheir. Ces circonstances doivent être présentes à l'esprit pour se convaincre que nous avons

[1] Comparez la liste des mots assyriens qui ont été signalés dans les textes proto-médiques et susiens.

affaire à un document vraiment touranien, et rédigé pour l'usage des Touraniens seuls, si les assyriologues ont raison d'admettre que les villes d'Our et de Larsa étaient les capitales de l'empire anté-sémitique et touranien de la Chaldée. Extrayons maintenant le passage suivant, et ayons soin de mettre en caractères cunéiformes les expressions sémitiques qui s'y rencontrent: « Sin-idinnav ( ou  , שִׁין־יִדִּנּוּ « le dieu Sin a donné », comparez l'hébreu יְהוֹנָתָן et le phénicien בַּעַל־יָתֹן), « homme puissant, possesseur » (? Smith, « nourisher »), de (v.) Our, roi de (v.) Larsa ..... pour ouvrir le canal Naram (ou Aka), le canal au lieu où il existait dans la plaine de son pays, il creuse le cours d'eau de la ville ..... construisant à son embouchure la forteresse *Kar-Ramani* (, כַּר־רַמָּנִי « quai de gloire »). » Voilà donc un roi d'Our et de Larsa, noyaux principaux de la nationalité touranienne, qui porte un nom incontestablement assyrien, et qui donne un nom assyrien à une forteresse fondée par lui au cœur du territoire touranien, et pour l'usage exclusif de ses sujets touraniens. Il suffit d'énoncer une pareille idée pour en montrer le peu de vraisemblance. N'est-ce pas méconnaître les notions les plus élémentaires de l'histoire que de supposer que, vingt-cinq siècles avant notre ère, et au moment même où, selon l'avis des assyriologues, l'empire touranien de Chaldée a été sérieusement entamé par l'invasion sémitico-kouschite qui en amena la dissolution totale quelques siècles

plus tard, à ce moment de convulsions et de luttes acharnées entre les deux races, un roi touranien ait poussé l'amour de l'étranger jusqu'à prendre publiquement et faire insérer dans les documents officiels un nom sémitique qui devait le faire confondre avec ses ennemis mortels? On cherchera en vain dans toute l'antiquité un fait de cette nature. Aux âges primitifs de l'humanité, le nom porté par le chef de la nation était presque un drapeau, un symbole sacré, surtout quand il se composait d'un nom de divinité, comme c'est le cas dans le nom *Sin-idinnav*. Ce n'est pas tout; ce roi, qui devait être considéré par ses sujets touraniens comme un traître et un apostat, n'a pas craint de donner aux constructions qu'il venait d'élever à quelques pas de la capitale un nom étranger, inintelligible pour la masse de son peuple. Tout cet embarras cesse d'exister dès que l'on reconnaît avec nous que les textes de Sin-idinnav ne sont pas moins d'origine sémitique que la nationalité de leur auteur, bien qu'ils soient rédigés dans un système graphique différent de celui qui est employé dans les textes ordinaires.

6. Observations grammaticales et syntactiques.

Nous sortirions du cadre restreint de ce mémoire si nous voulions faire une étude tant soit peu approfondie de la grammaire du prétendu idiome d'Accad, grammaire qui, malgré les travaux récents des plus célèbres assyriologues, reste encore pleine

d'énigmes et d'incertitudes. Mais nous croyons qu'il est indispensable d'éclaircir le problème qui nous occupe par quelques observations grammaticales qui nous paraissent démontrer le caractère purement figuratif des textes accadiens.

A. *Répétition exagérée des signes.* — Il a été déjà remarqué plus haut que le principe de l'accadien qui consiste à renforcer l'action par la répétition du radical est conforme au génie des langues sémitiques. Ici nous avons à signaler un procédé qui exagère ce principe et qui est, par conséquent, impraticable dans une langue vivante. On trouve dans les textes accadiens le signe *ka*, qui signifie « mâchoire, bouche, parole »; redoublé, *ka ka* « confirmer la parole, commander »; triplé, *ka ka ka* « confirmation vigoureuse, amen », et même quadruplé, *ka ka ka ka* « confirmation instante de l'ordre ». La répétition si exagérée d'un même signe avait évidemment pour but de frapper la vue, et ne devait pas se traduire de vive voix.

B. *Permutation entre les caractères synonymes.* — En accadien il n'est pas rare de voir un signe remplacé par un autre signe ayant une valeur idéographique analogue, mais différant de ce signe quant à l'articulation phonétique. En voici un exemple très-frappant. La désinence accadienne de l'état emphatique a trois formes bien distinctes : *a*, *é*, *mal*, et ces terminaisons s'emploient indiffé-

remment dans le même mot, de sorte que « la place » ou « la terre » s'écrit en accadien tantôt *ki-a*, tantôt *ki-ê*, tantôt encore *ki-mal*. D'où provient ce luxe peu naturel de désinences pour indiquer l'état emphatique? Il provient de ce que les trois caractères ont en commun la signification de « habitation, demeure », car a, entre autres valeurs, celle de *dur*, qui rappelle le radical דור « demeurer, habiter »; est expliqué dans les syllabaires par קָבָא = hébreu קֻבָּה « tente »; enfin s'emploie pareillement dans le sens de « demeure, habitation ». Nous avons donc dans ces signes de purs idéogrammes et nullement des mots phonétiques.

C. *Désinences du pluriel dans les noms.* — Le fait de permutation entre caractères synonymes, mais allophones, que nous avons signalé dans la terminaison de l'état emphatique, se répète à propos de la désinence du nombre pluriel dans les noms. Le nombre pluriel est indiqué à volonté par les trois signes suivants : *mes*, *zun*, *ênê*. Voilà encore une profusion inutile de terminaisons qu'on ne saurait considérer comme phonétiques, car les syllabaires d'Assourbanipal expliquent les deux premiers signes par מַאְרָא « abondant », ou מַאְרוּתָא « abondance », tandis que le troisième complexe signifie notoirement « collection, réunion », et s'emploie même comme préfixe (par ex. *ê-nê-gar* « réunion d'approvisionnements »), ce qui est sans parallèle dans les idiomes connus du con-

tinent asiatique. Ajoutons que la désinence *é-né* se place d'ordinaire après les postpositions, même quand celles-ci sont précédées par des suffixes possessifs; par exemple l'idée de « parmi mes hommes » se rend, en accadien, par les signes [illegible] *un-mâl-ê-né*, pour *un-mu-la-éné*, mot à mot « homme-mon-parmi + pl. »[1]. Or une formation pareille va trop contre le bon sens naturel (le signe du pluriel devrait suivre le suffixe possessif) pour qu'on hésite à la déclarer impossible dans une langue quelconque. L'étrangeté disparaît dès qu'on voit dans ce groupe un complexe de signes idéographiques, qu'on peut rendre sensible par la formule suivante $(A + b + c)\, d$, où A représente le radical, b le suffixe, c la postposition, d enfin l'idée du pluriel, qui détermine à la fois les trois membres du complexe, considérés comme faisant une seule unité indivisible.

D. *Noms de nombre.* — La méthode que les accadistes mettent en œuvre pour obtenir la prononciation accadienne des chiffres cunéiformes n'est pas de nature à inspirer une grande confiance. La seule articulation qui soit hors de doute appartient au numéral [illegible] *me* « cent », qui est le sémitique מֵאָא, מֵאָה, ماتة. Il faut rapporter à la même source le

[1] La syntaxe accadienne montre des constructions beaucoup plus enchevêtrées que celle de cet exemple. Les accadistes les nomment « emboîtement », ou « encapsulation », et pour les expliquer ils ont recours au basque et même aux langues américaines.

signe *id* = יד « main, part », qui, suivant quelques assyriologues, désigne l'unité. Le nom de nombre « quatre » s'écrit *er-ba*, et répond au אַרְבַּע sémitique.

E. *Pronoms*. — Le caractère figuratif des documents accadiens saute aux yeux, quand on prête quelque attention à la manière dont les pronoms sont formés. Nous allons en signaler les faits les plus saillants.

1. Le pronom démonstratif accadien est *bi*, il ne change pas au pluriel. Pourquoi? Évidemment parce que le monogramme indique l'idée collective de « double »; il est donc presque un pluriel par sa nature.

2. Les pronoms personnels ont chacun plusieurs types différents. Quand on les regarde de près, on s'aperçoit qu'ils présentent des épithètes élogieuses ou humiliantes qui, attribuées aux personnes, remplacent les vrais pronoms de la langue vivante.

1° *Première personne*. *mu* « nom, renommée »; *mal-ê* « demeure, stabilité, perfection »; *da-ab* « intérieur humble ».

2° *Seconde personne*. *zu* « tableau, image », *za-ê* « modèle, image »; *mu-an* « renommée du peuple, du pays »; *me-en* « prodigieuse domination ». Pluriel : *ni-e-me-en* « adjonction, voisinage de prodigieuse domination ».

3° *Troisième personne*. *an* « élevé »; *na*

« marque, souvenir »; *nam* « sort »; *ab-ba* « humilité de l'œuvre »; *ba-ab* « œuvre humble »; *e-ne-bi* « collection de choses doubles »; à cause de cette signification collective, ce pronom sert en même temps pour le singulier et pour le pluriel.

3. Le pronom réfléchi est *im* « gloire »; il est calqué sur l'assyrien רַמָּן, qui a la même signification[1], mais l'écriture idéographique, ayant des allures plus libres que la langue parlée, pouvait renforcer cette idée en ajoutant le signe *te* « base », et même la conjonctive *ua* (= וַ), dont l'origine assyrienne n'est pas douteuse. Ainsi, pour indiquer l'idée « lui-même », on pouvait écrire , mot à mot : « gloire-fondamentale-réunie », plus la marque de l'état emphatique, plus *sa*.

4. Le pronom relatif pour les choses, « que », s'écrit en accadien *sa*, comme en assyrien. Les assyriologues le prononcent *gar*, afin d'en effacer l'affinité avec l'idiome sémitique; ceci n'est cependant pas possible, puisqu'on trouve aussi écrit , caractère qui représente ordinairement la syllabe *sa*. Comme il est impossible de croire qu'un pronom relatif puisse être emprunté à une langue étrangère, il faudra bien reconnaître que ces signes ne fonc-

[1] Le mot רַמָּן est ordinairement identifié avec l'hébreu רֶחֶם « viscères »; l'inexactitude de cette étymologie est prouvée par le nom כַּר רַמָּנִי, cité plus haut, et qui signifie, selon l'avis de tous les interprètes, « quai de gloire ».

tionnent dans les documents accadiens qu'à titre d'idéogrammes.

F. *Verbe.* — Le mécanisme du verbe accadien n'est pas suffisamment éclairci pour que l'on ait une idée nette de l'ensemble de ses rapports avec le verbe assyrien, qui, disons-le en passant, a lui-même grandement besoin d'être étudié avec plus de soin qu'il ne l'a été jusqu'à présent. Ce que nous pouvons entrevoir déjà à l'heure qu'il est, c'est que le verbe accadien suit strictement les modifications du verbe assyrien, qu'il a le même nombre de temps et de voix; notons-le bien, l'accadien possède de vraies voix verbales, pareilles à celles qui sont propres aux langues sémitiques. Il y a plus encore, l'imitation des formes va si loin, que les ambiguïtés de l'assyrien sont servilement reproduites par les expressions correspondantes en accadien. Voici quelques détails sur les faits que nous venons de signaler :

1° La langue assyrienne, ainsi que toutes les langues sémitiques en général, distingue le verbe du nom par la préfixation des pronoms personnels : אֶשְׁקֹל « je pesai », תִּשְׁקֹל « tu pesas », יִשְׁקֹל « il pesa »; de même en accadien : *im-lal*, *iz-lal*, *in-lal*, etc. tandis que la désinence du pluriel se met à la fin : יִשְׁקְלוּ, *in-lal-es*.

2° Mais ce qui marque le verbe assyrien d'un cachet particulier, c'est, d'une part, le manque du parfait commun aux idiomes sémitiques, d'autre part, le développement du présent formé par une modification intérieure : יִשְׁקֹל « il pèse ». Là-dessus encore

l'accadien se conforme à l'assyrien et écrit *in-lal-e*, forme qui, à part le préfixe *in*, ressemble tout à fait au nom, et imite très-ingénieusement le יִשְׁקֹל assyrien, lequel, si l'on enlève le préfixe יִ, laisse voir la forme nominale שֶׁקֶל, à laquelle répondent les segolata de la langue hébraïque.

3° Le פָּעֵל sémitique, qui indique l'intensité de l'action par le redoublement de la racine ou d'une lettre radicale, se retrouve en accadien; ainsi les formes accadiennes *in-mal-mal*, *ib-tuq-tuq*, sont parallèles au sémitique קִלְקֵל, יִשְׁנַשֵּׁנ, יְוַשֵּׁוַס, יִקַּרֵב, יִפַּקֵּד.

4° Les voix verbales qui, dans les langues sémitiques, se forment par l'adjonction d'une consonne, telles que les voix *hifil*, *nifal*, *shafel*, etc. montrent en accadien également un préfixe consonnantique : *ra*, *da*, *su*, *im*, etc.; car, vu l'immutabilité du radical accadien, l'insertion intérieure de la consonne (*ifteel*, *iftaal*) est impraticable. Quelques-uns de ces préfixes se combinent entre eux pour former des voix nouvelles, par exemple *ra-da*, *imma-ra*, etc., absolument comme les formes sémitiques *hitpael*, *istafal*, etc.

5° L'assyrien forme un mode précatif au moyen d'un ל préfixé : לִיצֵא « qu'il sorte », לֶאֱשְׁכֹּן « que je fasse »; l'accadien fait emploi d'un procédé analogue, en préfixant au radical les signes *ga*, *gan*, *ḫa*, etc.

6° L'assyrien, comme les autres langues sémitiques, incorpore au verbe les suffixes régimes directs et même les régimes indirects, par ex. יִבְנָאֲנִי,

« il m'a créé », יִקְרְבָךָ « ils s'approchent de toi »; le même fait a lieu en accadien : *an-dab-di-e* « il a achevé pour moi », *ba-mun-da-uddu* « il vous a fait sortir », formé comme l'hébreu יִ־ח־וֹצִיאֲ־כֶם.

7° Le passif des langues sémitiques a cela de particulier qu'il se forme régulièrement par une modification intérieure des voyelles, et n'ajoute pas d'autre formante au verbe actif; on dit ainsi דָּךְ « tue », דֻּךְ « sois tué », הֵבִיא « il apporta », הוּבָא « il fut apporté ». L'accadien n'emploie pas non plus de formante particulière pour indiquer la voix passive, mais, ne pouvant pas modifier les voyelles du radical, il change la position des pronoms et des lettres formatives; ainsi par ex. actif : *ninda-gurru* « il le fait rétablir », passif : *gurru-ninda* « il est rétabli par quelqu'un, on le fait rétablir ». Remarquons encore que le passif est d'un emploi très-rare, aussi bien en accadien qu'en assyrien.

Il est impossible pour le moment de pousser plus loin le parallèle entre les formes verbales assyriennes et celles qu'on nomme accadiennes, on ne peut que s'égarer dans l'état de tâtonnement où se trouve actuellement l'interprétation des documents d'Accad. Mais il me semble que les points énumérés ci-dessus montrent suffisamment que, pour les traits généraux, le verbe assyrien a servi de modèle à la construction du verbe accadien, en lui léguant le nombre des temps, des voix et des modes qu'il possède, et le procédé de leur formation. Le fait que, dans quelques particularités, le verbe accadien s'est

tracé une voie différente, n'étonnera point quand on pensera aux difficultés que fit naître l'incorporation des suffixes-régimes usitée dans la langue vivante, et que les scribes ne pouvaient pas négliger dans l'écriture figurative. Cette écriture, du reste, ayant revêtu de bonne heure un caractère sacré, n'a pas pu manquer d'être cultivée avec soin et indépendamment de la langue parlée. Le sacerdoce babylonien a dû même considérer les articulations du système figuratif comme la langue des dieux et des esprits. C'est de cette façon que s'explique sans effort la loi d'euphonie observée dans le groupement des signes pour les pronoms et certaines prépositions, loi qui a égard à la terminaison du mot précédent. Le radical même ne se prête à aucune modification, car la forme *da-dua*, pour *da-dua*, qu'on rencontre dans un document, est trop isolée pour qu'on puisse en tirer la moindre conséquence.

G. *Prépositions.* — L'accadien fait usage d'un grand nombre de prépositions, qui sont visiblement calquées sur l'assyrien. Voici quelques exemples très-frappants de ce que nous avançons.

1° La préposition « au milieu, à l'intérieur de » est rendue en accadien par le signe 𒄭 *lib*, qui est l'assyrien לִב (au propre « cœur » = לֵב). Les composés assyriens אֵנָא לִב, אֵנָא לִב, etc. ont leurs représentants en accadien : 𒄭 𒁹, 𒄭 𒁹, etc.

2° La préposition assyrienne אֵנָא comporte à la fois la notion « en dedans » et « de dedans, hors de »; le même fait se reproduit dans son correspondant

usuel en accadien, 𒌋𒁹 *ta*, qui a précisément ces deux significations opposées.

3° Le nom סִירָא, ou זִירָא « queue », s'emploie en assyrien comme préposition avec le sens de « derrière »; en accadien cette préposition est désignée par le signe 𒍣𒁹 *zêr, sêr*, qui est le mot assyrien privé de la désinence de l'état emphatique.

4° En assyrien la préposition 𒀀𒊭𒌋, אַר (= עַר), a deux significations bien divergentes : « jusque » et « contre, en échange »; l'accadien 𒀀𒌋𒁹 *en-e* renferme également ce double sens. Mais, outre cette coïncidence d'emploi, le choix même de ce complexe qui, comme nom, signifie « puissant, maître, seigneur », a été visiblement déterminé par le sens du radical assyro-sémitique ער, אר « être puissant, dominer ».

Les prépositions précédentes font partie des idiotismes de la langue assyrienne, et, à l'exception de אַר, sont inusitées dans les autres langues sémitiques; encore moins peut-on admettre qu'un idiome non sémitique ait possédé, en commun avec l'assyrien, toute une série de nuances si délicates et si caractéristiques.

H. *Particules.* — Nous avons déjà indiqué plus haut que l'accadien emploie la copulative assyrienne *ua* = וַ, et qu'un pareil emprunt est sans analogie dans les langues connues. Ici nous voulons appeler l'attention sur la formation de l'adverbe en accadien, formation qui se révèle comme une imitation servile

du procédé propre à l'assyrien. On sait que ce dernier idiome forme les adverbes, soit au moyen de la préposition אִנָּא « dans », soit par l'adjonction du suffixe de la troisième personne ש, abrégé de שוּ « lui, son ». L'accadien se sert également du monogramme —, qui est l'équivalent de אִנָּא, seulement il le place après le nom. Le suffixe assyrien שוּ, de son côté, est rendu par ⊏ *bi*, suffixe qui désigne notoirement la même chose en accadien. Ainsi l'accadien ⊏ ||| — *dan-as*, ou ⊏ ||| ⊏ *dan-bi*, présente un calque fidèle de l'assyrien — ⊏ |||, אִנָּא דִן, ou ⊏ ||| ⟨⟨, דִנְשׁ (pour דִנְשׁוּ) « puissamment », au propre : « en puissance » et « sa puissance ».

I. *Vocabulaire.* — Nous croyons avoir démontré plus haut que les articulations propres aux signes qui composent le syllabaire cunéiforme correspondent aux noms que les objets qu'ils représentaient primitivement avaient dans la langue assyrienne. Il en résulte naturellement que les mots accadiens, qui ne sont que des combinaisons variées de ces mêmes signes, constituent des expressions idéographiques, et nullement une langue. Ce résultat nous dispense d'entrer dans d'autres détails sur la formation du vocabulaire accadien. Mais nous ne devons pas supprimer ici une considération qui suffit, à elle seule, pour ébranler l'hypothèse des assyriologues. Cette considération, la voici : Quand on examine les textes nommés accadiens, on voit que chaque expression assyrienne a un ou plusieurs équi-

valents dans l'idiome que nous discutons, non-seulement pour les conceptions d'une nature générale, mais même pour les noms propres de dieux, d'hommes, de pays, de villes, de montagnes et de rivières. Nous avons cité plus haut plusieurs noms de rois écrits en signes idéographiques; pour les noms mythologiques quelques exemples suffiront. Le dieu Ilu (=אֵל) s'écrit en accadien *An-ra*, *Din-gur;* Assur, *An-ḥi;* Bel, *An-en;* Marduk (=מְרֹאדַךְ), *Amar-ud*, *An-su;* Sin, *En-zu;* Nébo, *An-ak*, *An-pa;* Istar (עַשְׁתֹּרֶת Astarté), *An-ni*, *An-na*, etc. Parmi les noms géographiques, la ville d'Our est écrite *Ur-lab-ki*[1]; Nipour, *Mul-lil-ki;* Larsa, *Ud-lab-ki;* Sippara, *Ud-kip-nun-ki;* Elymaïs, *Num-ki;* Soumir, *Ka-me-ki;* Accad (= אַכַּד[2]), *Bur-bur;* Babylone, *Ka-an-ra-ki*, *Din-tir-ki*, etc. Assurément, une nomenclature si différente et si complète, qui s'étend jusqu'aux divinités et aux villes sémitiques et même aux pays en dehors de la Mésopotamie, est au plus haut degré improbable. Les peuples les plus fiers de leur nationalité n'ont pas cru nécessaire de créer des termes indigènes pour tous les noms propres ou géographiques

[1] Le lecteur remarquera sans doute que le nom accadien a pour premier élément le mot assyrien Ur, אוּר «lumière».

[2] Les noms *Soumir* et *Accad* sont certainement sémitiques, dérivant des racines שמר et נכד, Mentionnons à titre de curiosité une opinion émise tout récemment, suivant laquelle Soumir serait identique à *Suomi*, le nom national des Finnois, et Accad répondrait à *Akkarak*, nom des anciens Finnois dans les monts Sayans. Par malheur le mot *Akkarak* est d'origine turque; il signifie probablement «tribu blanche».

qui sont venus à leur connaissance. Une pareille tâche n'a réussi ni aux Égyptiens, ni aux Chinois, ni même aux patriotiques et puristes Magyars de nos jours. Tous ont été forcés d'accepter un grand nombre de noms étrangers, qu'ils prononcent plus ou moins exactement, selon la nature de leurs langues. Si donc les documents prétendus accadiens fournissent une désignation particulière pour chaque nom propre étranger, n'est-ce pas une preuve évidente que ces documents constituent une série de textes idéographiques, s'adressant seulement aux yeux et n'ayant jamais formé une langue parlée?

CONCLUSION.

Nous voilà arrivé au terme de notre recherche sur les prétendus Touraniens de la Babylonie. Nous avons envisagé la question sous trois points de vue différents. En premier lieu nous avons examiné les ressemblances linguistiques que les assyriologues ont cru découvrir entre ce qu'ils appellent la langue *accadienne* ou *sumérienne*, et la famille des langues ouralo-altaïques, et spécialement ougro-finnoises.

Il nous semble avoir été constaté :

1° Que la phonétique accadienne diffère absolument de celle qui distingue les idiomes ouralo-altaïques;

2° Que les idiomes de la race touranienne d'une part, et l'idiome d'Accad de l'autre, ont chacun une grammaire diamétralement opposée;

3° Qu'il n'existe aucune similitude sensible entre

le vocabulaire accadien et celui qui est propre aux langues ougro-finnoises.

En second lieu, en traitant des arguments qu'on a avancés pour démontrer l'existence en Mésopotamie, et surtout en Babylonie, d'une race non sémitique comme ayant constitué le premier empire de la Chaldée, nous croyons avoir établi :

1° Que les plus antiques œuvres d'art découvertes sur le sol de la Chaldée portent une physionomie exclusivement sémitique;

2° Que les noms géographiques du sud de la Mésopotamie qui nous restent ne montrent aucune trace d'un peuple non sémitique;

3° Que les traditions rapportées par les écrivains sacrés et profanes, ainsi que les témoignages qui ressortent des documents originaux, s'opposent à la pensée que le premier empire de Babylonie ait été fondé par une race autre que les Assyro-Babyloniens proprement dits.

En troisième lieu, notre recherche se portait sur l'origine du syllabaire, et sur le caractère des textes attribués par les assyriologues à un peuple non sémitique; nous avons trouvé :

1° Que la tradition des Babyloniens et des Assyriens considère l'invention des lettres comme une œuvre éminemment nationale et sémitique;

2° Que le syllabaire assyro-babylonien, par son caractère intrinsèque, ne convient qu'à un idiome sémitique;

3° Que les syllabes produites par les signes cu-

néiformes correspondent aux mots assyriens, qui expriment des idées que ces signes représentent en qualité de monogrammes;

4° Que la composition et l'agencement des signes cunéiformes dans les documents nommés accadiens révèlent tous les caractères d'un système artificiel, et destiné à être compris par la vue.

L'ensemble de ces résultats nous autorise donc à conclure que la théorie qui attribue aux Touraniens l'invention de l'écriture cunéiforme et l'origine de la civilisation assyro-babylonienne est une hypothèse gratuite qui n'est pas sans danger pour le progrès des études historiques sur l'Asie antérieure.

Un passage qui nous tombe sous les yeux au moment de donner le bon à tirer de ces pages fera voir la manière dont les accadistes expliquent l'histoire. Ce passage se trouve dans l'ouvrage récent de M. Eberhard Schrader intitulé : *La descente d'Istar aux enfers* (*Die Höllenfahrt der Istar*), p. 58, 59. L'auteur constate tout d'abord l'existence, chez les Assyro-Babyloniens, d'un vaste cycle de poëmes épiques comparables à ceux des peuples aryens. Puis, il se demande comment il se fait que ni les Araméens, ni les Hébreux, ni surtout les Arabes ne soient parvenus à se créer une littérature épique (Aber eine andere Frage ist die, wie es denn gekommen dass lediglich die babylonischen Semiten und nicht zugleich die Aramäer, Hebräer, und insbesondere nicht die Araber es zu wirklichen epischen Darstellungen gebracht haben). Il ne paraît pas bien difficile de répondre; car si M. Schrader entend parler d'Araméens, d'Hébreux et d'Arabes à l'époque du paganisme, l'absence de l'épopée s'explique par la perte totale de leurs anciennes littératures. Entend-il parler, au contraire, de ces peuples devenus monothéistes? Alors la réponse est encore plus simple, car, sans un fond mythologique, l'épopée n'est pas possible. La solution proposée par M. Schrader est différente de la nôtre. Il croit que les Sémites de la Babylonie ont acquis la faculté de composer des poésies épiques grâce au voisinage des nations de race touranienne, auxquelles ils auraient emprunté leur écriture et leur my-

thologie (Hier scheint es uns kaum möglich sich dem Schlusse zu entziehen, dass die factische Ausbildung jener Fähigkeit bei den babylonischen Semiten ihren Grund hat in dem Zusammentreffen der babylonischen Semiten mit jenen vor ihnen in Babylonien ansässig gewesenen Bewohnern turanischer Abkunft, denen sie insbesondere die Schrift und die Mythologie entlehnten). Nous laissons à nos lecteurs le soin de demander à M. Schrader par quelle méthode il fera dériver la mythologie sémitique de celle des peuples touraniens. Quant à nous, qu'il nous soit permis de faire une observation à propos de la *faculté épique* dont on gratifie si largement la race touranienne. N'est-on pas en droit de se demander comment il se fait que, à l'exception des Finnois, ni les Hongrois, ni les Tartares, ni les Mongols, ni les Toungouses et, ajoutons tout de suite, ni les Protomèdes, ni les Susiens n'aient pu parvenir à se créer une littérature épique, bien qu'ils fussent si admirablement doués pour ce genre de poésie, selon M. Schrader ? De plus, si, en suivant strictement la logique de M. Schrader, quelqu'un s'avisait d'en tirer cette conséquence que les Finnois doivent leur *faculté épique* à leur long contact avec les peuples aryens, les Slaves, les Germains et les Scandinaves, que trouverait à y redire M. Schrader ? Finalement, n'oublions pas un point capital. Les poëmes épiques de l'antique Babylonie connus jusqu'à ce moment sont *tous* rédigés en pur assyrien; il n'y en a pas un seul qui soit en accadien. Sur quoi le savant assyriologue se fonde-t-il donc pour faire passer les Touraniens de la Chaldée comme ayant tellement possédé l'art de la poésie héroïque qu'ils auraient pu devenir les maîtres des Assyro-Babyloniens ?

Lang. - Assyr.

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS

SUR

LE SYLLABAIRE CUNÉIFORME.

Dans le travail qui précède, nous avons signalé un certain nombre d'indices en faveur de l'origine sémitique de l'écriture assyro-babylonienne. Nos considérations, bien que suffisantes pour repousser la théorie du touranisme, n'ont fait qu'ébaucher l'étude de la construction organique du système cunéiforme, et cependant cette étude est de nature à éveiller l'attention des archéologues, car c'est de la connaissance approfondie de ce système graphique que dépend en très-grande partie, sinon complétement, la solution du problème relatif à l'origine de la civilisation mésopotamienne en général. Cette grande civilisation, dont les restes imposants remplissent les contrées baignées par le Tigre et l'Euphrate, d'où vient-elle? A quelle race faut-il en attri-

buer la création, l'initiative? Il est vrai que les œuvres grandioses qui font notre admiration ont pour auteurs immédiats les Assyro-Babyloniens, peuple qui a parlé une langue appartenant au groupe des dialectes sémitiques; mais est-il bien sûr qu'au point de vue ethnographique les Assyro-Babyloniens étaient aussi des Sémites? Il y a des exemples que des nations nombreuses ont échangé leur idiome contre celui de leurs conquérants; qui nous garantit donc qu'un cas pareil ne s'est pas présenté en Mésopotamie? Le silence des historiens et même des traditions locales prouverait seulement que la conquête sémitique s'est effectuée en Mésopotamie à des époques tellement reculées que les générations postérieures n'en ont pas conservé la mémoire [1]. Les Sémites, en s'établissant au milieu du peuple vaincu, auraient accepté la civilisation qu'ils y ont trouvée, sauf à y apporter quelques modifications secondaires exigées par leur esprit national [2].

[1] Le lecteur remarquera sans doute qu'en ce moment je concède aux assyriologues plus que ce qui est dans les limites du vraisemblable, car un peuple qui a possédé un vaste cycle de légendes sur la création du monde, les exploits des dieux et des héros, le déluge, etc., ne devait pas manquer de légendes en ce qui concerne son arrivée dans les plaines de la Babylonie.

[2] Naturellement, cette proposition est insoutenable en face de l'uniformité de l'art babylonien. En effet, cet art, qu'on peut poursuivre depuis ses premières ébauches jusqu'à son perfectionnement définitif, montre une suite naturelle et régulière. Pas de trace d'une interruption temporaire comme dans l'art égyptien; pas davantage de trace d'une renaissance semblable à celle qu'on observe dans les monuments égyptiens postérieurs à la dynastie des pasteurs.

La population antésémitique de ces contrées, sans être touranienne, pouvait bien appartenir à une race méridionale inconnue, parente, du moins au point de vue géographique, des Égyptiens et des Sabéens, peuples essentiellement constructeurs et doués de grandes facultés d'organisation politique. Voilà les réflexions qui doivent se présenter à l'esprit de plus d'un archéologue et surtout à cette catégorie de savants qui ont de la peine à accorder aux Sémites certaines aptitudes qui se révèlent avec éclat dans la civilisation de la Mésopotamie. De telles hésitations ne disparaîtront entièrement que le jour où l'origine sémitique de l'écriture cunéiforme sera devenue une certitude. En effet, l'invention d'un système graphique forme à la fois la base et le prélude de la culture intellectuelle des nations. Les peuples qui ont su se créer une écriture nationale, comme les Chinois et les Égyptiens, ont aussi développé une civilisation propre. La civilisation mésopotamienne appartiendra de même au peuple qui pourra revendiquer pour lui l'invention de l'écriture cunéiforme.

A priori, l'idée de chercher l'origine du système cunéiforme en dehors de la race sémitique est en elle-même très-légitime. Sans s'abandonner à des spéculations plus ou moins fondées sur le génie des Sémites, on est en droit d'invoquer l'exemple de l'écriture phénicienne. L'alphabet de vingt-deux lettres tenu pendant longtemps pour une invention phénicienne est maintenant reconnu comme

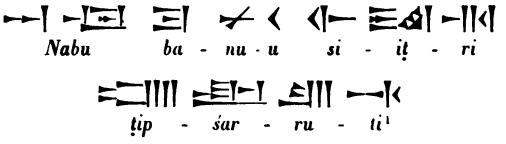
émané de la vieille écriture de l'Égypte. Les fils de Chanaan ont seulement le mérite d'avoir réduit au dernier degré de simplicité un système graphique très-compliqué, usité depuis de longs siècles dans la vallée du Nil. Il est permis de penser qu'un fait analogue s'est peut-être produit dans la partie orientale du monde sémitique. Les Assyriens auraient emprunté le système graphique d'une population antérieure. A cet égard, les Assyriens seraient même bien inférieurs aux Phéniciens, puisqu'ils auraient adopté dans son intégrité l'écriture antésémitique sans l'améliorer en quoi que ce soit[1].

Nous avons exposé la considération qui semble favoriser l'idée d'une origine non sémitique, on nous permettra maintenant de dire pourquoi elle ne nous a pas paru concluante. C'est que l'analogie invoquée, quand on la regarde de près, prouve précisément le contraire de ce qu'on veut en tirer. L'écriture alphabétique a été considérée comme une invention phénicienne, rien de plus vrai; mais par qui? Par les auteurs grecs et latins, c'est-à-dire par des étrangers ignorant les langues orientales et recueillant leurs renseignements d'après les ouï-dire. Les Phéniciens eux-mêmes ont toujours attribué cet honneur au dieu égyptien Thot, en parfait accord avec les traditions authentiques de l'Égypte[2]. Les décou-

[1] D'après l'opinion courante, le syllabaire cunéiforme aurait même été détérioré par les Assyriens, qui, en y introduisant un grand nombre de nouvelles valeurs, en ont presque détruit la simplicité primitive.

[2] Voir mes *Mélanges d'épigraphie*, etc., p. 174, note 1.

vertes modernes ont donné raison à la tradition phénicienne contre les allégations des écrivains mal renseignés. Pourquoi en serait-il autrement de la tradition assyro-babylonienne au sujet de l'écriture cunéiforme ? On a vu plus haut que les souscriptions des tablettes réunies dans la bibliothèque d'Assourbanipal, à Ninive, font supposer que l'invention de l'écriture cunéiforme était attribuée par les Assyro-Babyloniens au dieu sémitique Nébo. Cette supposition est confirmée par un texte formel qui m'était inconnu alors. Dans une tablette qui spécifie les titres et attributs de Nébo, on lit en toutes lettres :



נַבוּא בַּנוּא שִׁיטְרִי טִפְסַרְתִּא

c'est-à-dire *Nébo, créateur des caractères de l'écriture*[2].

Ainsi donc, les Assyriens, à l'opposé des Phéni-

[1] *W. A. I.* II, 60, l. 34.

[2] C'est au même ordre d'idées que se rattache un autre surnom de Nébo : TIM-ŚAR = תִּם-סַרְתִּא (r. תאם ou תמם et שור=סר, سار) « celui qui lie (les traits de) l'écriture. » (Voir, plus loin, Hal. *Syll.* n° 214.) Dans un fragment d'hymne qu'on lit *W. A. I.* IV, 14, l. 3, ce dieu est appelé *ṭipśar nin sumsu* « scribe de tout ce qui existe » et on lui attribue la science profonde (*nemiqi*) dont il est question dans les souscriptions d'Assourbanipal que j'ai citées dans mon premier travail. En présence de ces témoignages explicites, l'hésitation des assyriologues n'est d'aucun poids. La tradition incommode pour l'accadisme a réellement existé parmi les Assyriens et a même influé sur la composition du syllabaire cunéiforme.

ciens, réclamèrent l'honneur de l'invention des lettres en faveur d'un de leurs dieux. Ont-ils eu tort de le faire? Le droit de propriété s'affirme le mieux par l'exhibition d'un plus ancien acte de possession. Or, cette pièce précieuse est heureusement parvenue jusqu'à nous. Parmi les syllabaires d'Assourbanipal, on a trouvé une tablette qui explique les signes hiéroglyphiques et primitifs par des équivalents de l'écriture cunéiforme moderne[1]. Mais comment les Assyriens ont-ils pu connaître, et surtout quel intérêt ont-ils eu à transmettre de père en fils la forme primitive de l'écriture d'un peuple étranger et disparu depuis longtemps? Les Phéniciens se sont-ils jamais fait un devoir d'expliquer aux commençants les hiéroglyphes de l'Égypte qui forment la base de leur écriture? Je ne pense pas non plus qu'il fût jamais venu à l'esprit des pédagogues grecs d'introduire, dans le programme de l'instruction publique, la connaissance exacte des caractères phéniciens. Si donc les Assyriens ont pris tant de soin pour perpétuer l'usage des hiéroglyphes primitifs, ce n'est certainement pas par un amour excessif pour l'archéologie, mais par un respect religieux pour l'œuvre de leur dieu national. Le caractère sacré et divin attribué à l'écriture a été la cause principale pour laquelle les formes hiéroglyphiques ont été conservées aussi bien en Égypte qu'en Assyrie. Par con-

[1] Voir les échantillons de ces intéressantes identifications dans le grand ouvrage de M. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, II, p. 62-66.

séquent, la conservation du plus ancien caractère dans les monuments assyriens est une preuve évidente que la tradition qui faisait de Nébo l'inventeur des lettres remonte aux époques mythologiques et était acceptée comme un dogme religieux inattaquable.

On ne peut échapper à la logique de cet argument qu'en recourant à l'hypothèse suivante. La mythologie assyrienne elle-même serait empruntée au peuple antésémitique qui a inventé l'écriture cunéiforme. En adoptant la religion de la population primitive de la Mésopotamie, les Assyriens auraient remplacé les noms des divinités non sémitiques par des mots tirés de leur idiome. Suivant cette conjecture, la tradition relative à l'origine des lettres serait exacte, seulement sous le nom de Nébo on devrait entendre le dieu proto-chaldéen qui aurait servi de modèle à la divinité assyro-babylonienne.

Cette hypothèse est, en effet, le dernier résultat auquel sont arrivés les partisans de l'accadisme en Allemagne. Tandis que les assyriologues français et anglais limitent l'influence antésémitique à l'invention de l'écriture et à certaines pratiques superstitieuses, M. Eberhard Schrader n'hésite pas à déclarer que la mythologie assyro-babylonienne a été purement et simplement empruntée à cette population antésémitique, d'après lui, de race touranienne[1]. Qui dit

[1] *Die Höllenfahrt der Istar*, p. 59. Je laisse de côté, pour le moment, la valeur intrinsèque de cette hypothèse plus qu'étrange de la transformation d'une mythologie touranienne en mythologie sé-

mythologie, dit arts, sciences et organisation sociale, car chez les peuples orientaux la religion est toujours intervenue dans le développement de l'État policé. M. Schrader semble avoir senti comme nous l'impossibilité d'imaginer qu'un peuple qui a montré ses aptitudes par l'invention d'une écriture nationale n'ait pas possédé en même temps une civilisation avancée, et comme il n'est pas possible de reconnaître dans la civilisation des riverains du Tigre et de l'Euphrate la fusion de deux génies aussi disparates que ceux des Sémites et des Touraniens [1], M. Schrader a naturellement été amené à refuser absolument aux Assyro-Babyloniens une part active dans la création de cette civilisation; tout ce qu'il peut leur accorder, c'est d'avoir été bons élèves et d'avoir su s'assimiler des éléments de culture intellectuelle avec lesquels le hasard de la conquête les avait mis en contact.

Sachons gré à M. Schrader d'avoir posé nettement le problème. La civilisation de la Mésopotamie ne peut être que l'œuvre du peuple qui pourra prouver son droit de propriété sur l'invention des cunéiformes. Il s'agit seulement de savoir si ces propriétaires légitimes sont réellement d'une race étrangère aux Sémites, ou bien s'ils sont les Assyro-Babyloniens eux-mêmes.

mitique. M. Schrader nous dira peut-être un jour par quelle voie s'est opérée cette transformation transcendante, qui peut être appelée, à bon droit, le miracle des miracles.

[1] Voir ci-dessus, p. 202, note 2.

Le plan de cette recherche est tracé d'avance par la nature du problème que nous nous proposons d'étudier. En donnant le pas au syllabaire cunéiforme, nous aurons à le considérer sous le double point de vue du phonétisme et de l'idéographisme. En ce qui touche le premier point, nous essayerons de démontrer que les particularités les plus intimes du système graphique sont les conséquences forcées des lois phonétiques qui prédominent dans l'idiome des fils d'Assour. Quant au second point, nous nous appliquerons à compléter et à vérifier soigneusement les exemples cités plus haut dans le but de prouver la correspondance entre les articulations des signes et leur signification idéographique. Quant à la question qui concerne l'origine et le caractère de ces documents curieux, unilingues et bilingues; qui paraissent à plusieurs être rédigés dans un idiome différent de l'assyrien, elle sera traitée à part et indépendamment du syllabaire cunéiforme. Les lecteurs non assyriologues pourront ainsi suivre plus facilement nos argumentations et se former une idée exacte des diverses faces du problème assez compliqué que nous tentons de débrouiller pour la première fois.

I.

PHONÉTIQUE DU SYLLABAIRE CUNÉIFORME.

L'écriture cunéiforme est syllabique; elle exprime parfaitement les voyelles isolées, mais elle n'est pas constituée de manière à exprimer les consonnes in-

dépendamment des voyelles. Les syllabes sont *ouvertes* quand elles se terminent par des voyelles, comme *ba, bi, bu;* elles sont *fermées* quand la consonne se trouve à la fin, comme *ab, ib, ub.* On appelle syllabes *composées* celles qui commencent et finissent par des consonnes, comme par exemple *bab, rik, gar, sul, nim, gut.*

I. Les voyelles.

A. *Voyelles simples.* Les langues sémitiques n'ont primitivement connu que trois voyelles *a, i, u* (*ou*). L'arabe a maintenu jusqu'aujourd'hui cet état primitif de vocalisation[1]. Les autres langues sœurs ont développé une gamme plus variée de voyelles. L'hébreu n'a pas moins de douze modulations qui sont marquées par des traits et des points placés tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la lettre. L'éthiopien possède sept voyelles, *â, a, e, ĕ, î, ô, û*, lesquelles sont marquées, en partie par de petits appendices joints à la lettre, en partie par une modification de la lettre elle-même. Le syriaque, enfin, fait usage de quatre (cinq) voyelles *a*, (*â*), *e*, *i*, *u*, qu'il indique, soit par des minuscules grecques (ponctuation occidentale), soit par des traits et des

[1] Nous ne voulons aucunement affirmer par là que cette notation ait donné toujours la représentation exacte de la prononciation; mais on peut soutenir qu'en arabe jamais une différence de signification ne résulte des sons intermédiaires possibles entre ces trois voyelles principales.

points (ponctuation orientale). Mais, dans tous ces idiomes, le caractère fondamental des trois voyelles *a*, *i*, *u* est reconnu de tous les grammairiens.

Dans une langue aussi ancienne que celle qui a été parlée à Ninive et à Babylone, et qui n'a pas subi l'élaboration d'écoles massorétiques agissant sous la pression de causes externes, on s'attend d'avance à trouver une vocalisation très-rapprochée de l'état primitif. En effet, le syllabaire cunéiforme se borne à représenter quatre voyelles seulement : *a* (), *e* (), *i* (), *u* (, ,). Encore faut-il remarquer que la voyelle *e*, qui n'est que l'élargissement d'*i*, montre une tendance très-accusée à se confondre avec la voyelle génératrice. On voit ainsi שַׁרְתַּ et שַׁרְתִּ « royauté », אָמֵי et אָמִי « jours »; *enu* « œil » (hébr. עַיִן) s'écrit aussi *inu*[1]. Dans les dialectes araméens, la fluctuation de la voyelle *e* est de même fort accusée; les formes syriaques לֵשָׁנָא, צֵמְחָא, s'écrivent en chaldéen לִישָׁנָא, צִמְחָא[2]. Sur ce point,

[1] Notons, en outre, que l'existence de la voyelle *e* dans le syllabaire cunéiforme n'est pas très-certaine. M. Schrader a probablement raison, quand il considère les signes tels que , , , , , , etc., comme de simples homophones, exprimant les syllabes *mi*, *ni*, *ti*, etc. Cette opinion est confirmée par la présence de nombreux homophones pour les autres articulations du syllabaire, dans lesquelles il est impossible de découvrir la trace de l'homéophonie supposée par M. Oppert. Toutefois, afin de nous conformer aux transcriptions usitées chez les assyriologues anglais et français, nous conserverons, jusqu'à plus ample informé, le son *e* parmi les sons fondamentaux de l'idiome assyro-babylonien.

[2] D'après la Massore du Targum, dans un certain nombre de mots, *é* devient en pause *i* (par exemple סִיב, תִּאזִיל, טַלִּיל, en

comme sur celui qui concerne le manque de la voyelle *ŏ*, l'assyrien est donc en parfait accord avec la vocalisation de l'araméen oriental. Comme on le voit, le syllabaire cunéiforme ignore la voyelle *o* et les sons mixtes *eu* et *ü* (*u* français). Ce fait se rencontre dans beaucoup de langues et n'a rien de particulièrement sémitique. Mais il n'existe pas, que je sache, de langue monosyllabique qui soit privée de la voyelle *o*; la plupart des langues de cette espèce possèdent notoirement un grand nombre de voyelles. La raison en est simple : le chiffre des syllabes résultant des diverses combinaisons de consonnes et de voyelles, surtout si l'on fait abstraction des réunions incompatibles, ne suffit pas pour exprimer les idées les plus élémentaires; ce n'est qu'en augmentant le nombre des voyelles que ces langues obtiennent un plus grand nombre de racines. Les langues polysyllabiques, au contraire, ayant à leur disposition un nombre presque illimité de combinaisons pour en former des racines, peuvent se contenter d'un nombre restreint de voyelles. Les inventeurs du syllabaire cunéiforme, qui n'ont pas connu plus de quatre voyelles, devaient donc avoir parlé un idiome polysyllabique et non pas celui que, à première vue, on croit trouver dans les documents dits accadiens ou proto-chaldéens, lequel idiome ne consiste

pause : סִיב, תַּאזִיל, מַלִיל). Voyez S. D. Luzzatto, *Oṣar Neḥĕmâd*, vol. IV, p. 162; Geiger, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XVIII, p. 656. (Communication bienveillante de M. J. Derenbourg.)

qu'en monosyllabes[1]. Une fois qu'on admet cette nécessité, il devient clair, d'une part, que cet idiome polysyllabique, qui montre une vocalisation toute araméenne, n'est autre que l'assyrien; d'autre part, que les documents en question, lors même que leur caractère linguistique serait démontré, ne peuvent pas représenter la langue des inventeurs de l'écriture cunéiforme.

B. *Diphthongues.* Les lettres י et ו sont prononcées d'une manière très-liquide en assyrien, de sorte que cette langue ne connaît pas les consonnes *y* et *w*. Les conséquences qui en découlent sont d'une grande importance pour expliquer certaines particularités du syllabaire cunéiforme.

1. *ו et י à la fin des syllabes.* Le caractère de voyelles inhérent à ces lettres dans la langue assyrienne rend impossible la formation des diphthongues *au* (*aou*), *ay* (אַו, אַי, أُو, أَى). Comme en français, ces voyelles assyriennes se prononcent séparément *a-ou*, *a-ï*, et ne se fondent pas en une seule

[1] *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1875, p. 15. M. Schrader affirme avec raison que les assyriologues admettent d'un commun accord le caractère monosyllabique des radicaux accadiens (dass die Assyriologen *einstimmig* die in Rede stehende Sprache für eine *monosyllabische* erklären d. h. für eine solche Sprache, deren Wurzelelement ein einsylbiges ist, etc.). Il apprendra cependant par *la Langue primitive* de M. Lenormant (p. 114, 115) que ce savant, serré par ma critique sur cette particularité antitouranienne de l'idiome d'Accad, a tâché de découvrir des racines polysyllabiques dans cet idiome, tâche dont l'insuccès a été démontré dans ma réplique. (Voir mon opuscule intitulé : *La prétendue langue d'Accad est-elle touranienne ?* p. 13, 14.)

syllabe. Les deux 𐤀 au commencement des mots tels que 𐤀𐤀𐤌 « ennemi », 𐤀𐤀𐤋 « bélier », forment seulement un *a* long, אָאב, אָאל, et ne doivent pas se transcrire אַיִב, אַיִל. Le phénicien n'emploie pas non plus les diphthongues dans ce cas; il écrit אל, ען, שמם, מת, pour l'arabe أَيْل, عَيْن, مَوْت. L'hébreu a aussi une répulsion marquée pour les diphthongues, qu'il cherche à prononcer séparément, comme dans אַיִל, עַיִן, מָוֶת, ou bien à changer en voyelles simples אֵילַי, עֵינָךְ, מוֹתוֹ. Ainsi, l'antipathie pour les diphthongues n'est pas particulière à l'assyrien, elle est partagée par le phénicien dans une mesure presque égale.

Quel est maintenant l'état du système cunéiforme à l'égard des diphthongues? La réponse ne saurait être douteuse; ces sortes d'articulations n'y figurent pas du tout. Il y manque, par conséquent, toute la série de syllabes formées par les diphthongues, comme *baou*, *gaou*, *daou*, etc.; *biou*, *giou*, *diou*, etc.; *baï*, *daï*, *gaï*, etc.; *boui*, *goui*, *doui*, etc.; il n'y en a de trace dans aucun des textes accadiens. Mais un accord phonétique aussi important entre des idiomes disparates est-il imaginable? Il est permis d'en douter. Une langue monosyllabique peut difficilement se passer des combinaisons de voyelles qui lui fournissent un riche contingent de racines. Aussi voyons-nous le chinois et les langues transgangétiques faire emploi d'une grande variété de diphthongues et même de triphthongues comme *ieou*, *iao*, *oei*, etc. Nous ne pensons pas que l'accadien ait pu

échapper à l'emploi de voyelles combinées sans les quelles son capital lexicographique serait considérablement réduit. Donc, si le syllabaire cunéiforme n'offre pas de compositions de voyelles, ce ne peut être que parce qu'il a été inventé pour un idiome polysyllabique dans lequel de semblables compositions n'existent pas, et cet idiome serait-il autre que l'assyrien? C'est peu vraisemblable.

2. י *et* ו *au commencement des mots.* La manière dont les lettres י et ו sont traitées en assyrien dans la conjugaison des verbes פ״י et פ״ו mérite d'être relevée, à cause du nouveau jour qui en ressort relativement à l'action exercée par la langue assyrienne sur la composition du syllabaire cunéiforme.

A. י *initial.* L'euphonie de la langue assyrienne ne souffre après *i* que la seule voyelle *a*, de manière à former la syllabe *ia* (non *ya*), et cette syllabe même n'a été constatée jusqu'à présent comme initiale que dans très-peu de mots indigènes. Dans l'immense majorité des cas, le י des autres langues sémitiques se rend par ⊨⊨, *i*, ou disparaît entièrement. On a ainsi 𒀀𒄭𒌝 𒁹, אִמָּא, ou ⊨𒁍𒌝 𒁹, אֻמָּא « jour »; 𒌝 ⊨𒁍𒌝 𒁹, אִתַּמָּא « orphelin », en face de l'hébreu יום, יָתֹם. L'incompatibilité des voyelles *i* et *a* (*ou*) est tellement de rigueur dans la phonétique assyrienne que la disparition du י devant *u* a lieu même dans les préfixes verbaux, malgré la confusion qu'elle fait naître. On écrit ainsi ⊨𒌝𒌝⊨ 𒁺 ⊨𒌝𒌝𒌝, אֻצַּבַּת (racine צבת « prendre »), au lieu de ⊨⊨ ⊨𒌝𒌝⊨ 𒁺 ⊨𒌝𒌝𒌝, יִצַּבַּת, bien qu'il soit alors impossible de

distinguer s'il s'agit de la première ou de la troisième personne. L'*i* de *ia* est aussi régulièrement élidé après un *u* (*ou*) et souvent même après un *a* long. On lit par exemple : קָתָא « ma main »; כַּנָּא « qui m'a engendré »; בִּרְכָּא « mes genoux »; שֶׁפָּא « mes pieds »; פַּרְסָא (=chald. פַּרְסָאָה) « perse » pour קָתַי, כַּנַּי, בִּרְכַּי, שֶׁפַּי, פַּרְסַי [1].

Chose étonnante, cette sensibilité phonétique par rapport à la voyelle *i* se rencontre en pleine vigueur dans la composition du syllabaire qu'on nous dit provenir d'une race étrangère et antésémitique. Les inventeurs proto-chaldéens du système cunéiforme auraient deviné d'avance le rôle secondaire dévolu au י vocalisé dans la langue de leurs successeurs sémitiques. Conformément à la phonétique assyrienne, au lieu de créer un signe particulier pour exprimer la combinaison *ia*, ils se sont contentés de juxtaposer les signes , *i*, et dans un seul groupe , comme pour montrer que la réunion de ces deux voyelles est purement extérieure. Quant à la tâche de représen-

[1] En principe, toute transcription qui s'écarte de l'orthographe assyrienne doit être considérée comme inexacte. Nous rejetons par conséquent les formes telles que *ailu* (*aalu*) « bélier », *parśai* (*parśaa*) « Perse », *yummu* (*ummu*) « jour », *yuṣabbit* (*uṣabbit*) « il a pris », *hablu* (*ablu*) « fils », etc. La forme imaginaire *hablu* a même donné lieu à une bizarre étymologie du nom d'Abel, en hébreu הֶבֶל « vapeur, néant », que MM. Oppert et Schrader ont rapproché à tort du mot assyrien signifiant « fils » et dont la racine est אבל=יבל « pousser, produire ».

ter la syllabe *iu* (*iou*), soit par un signe particulier, soit seulement par l'adjonction des deux signes 𒄿, *i*, et 𒌋 *u* (*ou*), ils en étaient débarrassés d'avance par le manque complet d'une semblable articulation dans l'idiome qu'ils avaient en vue. On comprend facilement que, sous l'empire d'exigences euphoniques que nous venons d'exposer, les auteurs en question ne pouvaient pas penser non plus à créer des caractères pour les syllabes commençant par *ia* et *iu* (*iou*), telles que *iab*, *iag*, *iad*, etc.; *iub*, *iug*, *iud*; aussi ces deux séries de syllabes manquent-elles entièrement dans l'écriture cunéiforme.

B. ו *initial*. La répulsion de l'assyrien pour le ו vocalisé est encore plus inexorable que celle qui est relative à la vocalisation du י. Il n'existe pas un seul mot assyrien commençant par un ו suivi d'une voyelle. La conjonction 𒁹 𒌋 𒀀 « et » doit se prononcer *u* (*ou*) = ו, non pas *ua*, comme nous l'avons transcrite précédemment, en suivant l'usage adopté par quelques assyriologues. Cette valeur nous est formellement indiquée par un syllabaire qui assimile notre signe au caractère 𒌋, représentant usuel de la voyelle *u* (*ou*). Aussi trouve-t-on souvent, au lieu de 𒁹 𒌋 𒀀, le signe simple 𒁹, qui a pareillement la valeur d'un *u* (*ou*). D'après une règle qui ne souffre pas d'exception, le ו, premier radical, se perd entièrement devant la voyelle qui devrait le mouvoir. En face des formes sémitiques ולד « enfanter », ورش « désirer », ܝܨܐ « sortir », l'assyrien montre constamment אלד, ארש, אצא, et à cet égard l'assyrien fait

valoir une loi phonétique qui est aussi en pleine vigueur dans la langue hébraïque ; on sait que cette dernière langue, à l'exception du seul mot וָו[1] « crochet », ne comporte point de *waw* comme premier radical.

Une loi aussi particulière que celle que nous venons d'exposer ne pouvait pas manquer d'imprimer son cachet sur la composition du système graphique. Le syllabaire cunéiforme ne possède aucun signe pour représenter les syllabes commençant par un ו vocalisé, telles que *wab*, *wag*, *wad; wib*, *wig*, *wid*, etc. L'absence de tant de syllabes, inexplicable dans l'hypothèse d'une origine non sémitique pour le syllabaire cunéiforme, apparaît comme une nécessité inéluctable dès que l'on y reconnaît le travail d'hommes parlant l'assyrien. Il y a plus : par suite de cette loi qui veut que le ו vocalisé n'ait d'emploi que dans le corps des mots, les inventeurs du système cunéiforme se sont vus dans l'impossibilité d'introduire l'articulation *w* dans le syllabaire, et pour exprimer les sons *wa*, *wi*, *aw*, *iw*, etc., il ne leur restait d'autre moyen que de recourir aux syllabes rapprochées *ma*, *mi; am*, *im*, etc. Ce fait a été constaté dès le début dans les inscriptions achéménides, où les noms propres Cyaxarès (*Ouvakhšatra*), Vivanès (*Vivana*), Hydarnès (*Vidarna*), Vomisès, Ionie (*Yavana*), Arachosie (*Araiva*), sont rendus en assyrien par *Umakîstar*, *Umimana*, *Umidârna*, *Umîssi*,

[1] Les mots וָלֶד et וָהֵב ne sont pas suffisamment garantis.

lamanu, Ariemu. Un échange aussi constant de *m* et *w* (*v*) dans l'écriture suppose, pour l'idiome des inventeurs, l'habitude de permuter souvent ces deux labiales dans la prononciation. Or, pendant que ces articulations sont rigoureusement séparées dans les langues orientales, à ma connaissance, elles se confondent fréquemment dans la langue assyro-babylonienne. On a ainsi le nom de la déesse *Dam* (=*tam*, rac. טעם) — *kin* (rac. כון) signifiant « maîtresse de la vérité (fermeté) », transcrit en grec Δαύκη, et répondant à une forme araméenne, דו-כינא. Parmi les noms de mois, on remarque l'assyrien *simanu*, prononcé *siwan*, סִיוָן, Σιοάν, et cependant ce *simanu* est bien le סִיָּן hébreu et araméen, signifiant « signe, marque ». Encore plus frappante est la forme hébraïque שְׁוָן dans חֶשְׁוָן (מַרְחֶשְׁוָן), nom du huitième mois, contracté de l'appellation assyrienne אַרַח שַׁמְנָא « mois huitième ». Le neuvième mois, écrit en cunéiforme *kiśilimu*, est aussi transcrit en hébreu כִּסְלֵו. Dans *tamouz*, תַּמּוּז, on voit la racine תם=טעם réduite à *du* dans la forme assyrienne *du-uzi*, דו אֻזָא (=עֻזָא-דו) « maître de force », surnom d'un dieu. Le nom de la pourpre, également emprunté aux Assyriens, est exprimé tantôt par אַרְגָּמָן (hébreu), tantôt par אַרְגְּוָנָא (chaldéen). De même, les racines assyriennes אטר « luire », נטר « briller », אלם (=עלם, d'où עֵילֵם) « être haut, élevé », כטה « brûler », etc., sont certainement identiques à אור, נור, עלו (d'où l'araméen עִלַּוִי), כוה, etc. Chez les Sémites du nord, on observe la même tendance,

quoique en des proportions moins considérables, par exemple : en hébreu, כמה et כוה « brûler, ardeur », סמן et צון (d'où צִיון) « signaler, indiquer », en araméen, תמה et תוה « s'étonner ». Tout observateur impartial reconnaîtra avec nous que la représentation des sons מ et ו par un signe unique n'était pas seulement le résultat forcé de la loi phonétique qui repoussait, en même temps, et le ו vocalisé au commencement des mots, et la combinaison vocale *aou*, mais que cette représentation graphique était aussi légitimée par l'habitude des Assyro-Babyloniens de confondre ces labiales dans beaucoup de mots. N'est-ce pas là une preuve évidente que le syllabaire cunéiforme est l'expression fidèle de la phonétique assyrienne ?

2. Les consonnes.

En cherchant à pénétrer la nature des consonnes propres à la phonologie assyrienne, nous ferons toucher du doigt, pour ainsi dire, l'intime rapport qui existe entre le langage sémitique et l'arrangement du syllabaire cunéiforme. On aura plus d'une fois l'occasion de se convaincre que les singularités les plus bizarres du système graphique ne sont que les conséquences forcées d'un ensemble phonétique qui assure à l'idiome assyro-babylonien une place à part dans la famille des langues de Sem. On verra, j'ose le croire, que partout où, dans l'hypothèse d'origines proto-chaldéennes, on n'aperçoit que désordre et ténèbres, la meilleure harmonie se fait

jour dès que l'on veut se reporter aux traits distinctifs de la phonétique sémitico-assyrienne.

1. Manque d'un grand nombre de syllabes complexes.

Les syllabes complexes sont représentées dans l'écriture cunéiforme, soit par des signes particuliers, au nombre de cent quarante environ, soit par les signes des syllabes simples qui prennent occasionnellement des valeurs complexes. Mais il est évident que, malgré ce supplément important, la série des syllabes composées demeure très-incomplétement représentée. Parmi ces groupes de consonnes, les mieux partagés sont ceux qui ont un *a* pour voyelle motrice; ceux qui sont mus par la voyelle *i* montrent déjà de nombreuses lacunes, tandis que les groupes qui renferment un *u* médial comptent, en général, beaucoup moins de représentants. Ainsi, par exemple, des neuf syllabes composées commençant par *pa : pap*, *pak* (*pag*, *paq*), *pat* (*pad*, *paṭ*), *paḫ*, *pal*, *pam*, *pan* (*ban*), *par* (*bar*), huit sont représentées par des signes spéciaux; une seule, la syllabe *pas* (*paz*, *paṣ*), n'a pas de représentant, tandis que dans la série des syllabes commençant par *pi*, il n'y a de marqué que six : *pit* (*pid*, *piṭ*), *piḫ*, *pil*, *pin*, *pir*, *pis*, nombre qui se réduit à *trois* seulement pour les syllabes commençant par *pu ;* ce sont : *pul* (*bul*), *pur* (*bur*), *pus?* (*puś*, *puṣ*, *puz*, *bus*, etc.). Pour exprimer en cunéiformes les complexes *pas*, *pip*, *pik*, *pim*, *pup*, *puk*, *pat*, *puḫ*,

pum, *pun*, il est indispensable de recourir à des combinaisons de syllabes simples : *pa-as*, *pi-ip*, *pi-ik*, *pi-im*, *pu-up*, *pu-uk*, *pu-ut*, *pu-uḥ*, *pu-um*, *pu-un*. Il y a cependant un certain nombre de signes complexes qui représentent le groupe de consonnes sans désigner rigoureusement la voyelle motrice; ainsi le signe 𓄿𓅱𓎛 se lit *laḥ* et *luḥ;* 𓊪𓅱𓏏 *nim*, *num;* 𓃀𓅱𓃀, 𓃀𓅱𓅱 *lab*, *lib;* 𓋴𓅱𓋴𓅱𓅱𓅱 *saḥ*, *suḥ;* 𓈖𓅱𓅱 *kit*, *kat;* 𓄿𓅱𓈖𓅱 *ḥir*, *ḥar;* 𓊪𓅱𓏏 *lit*, *lat* (Sayce); 𓋴𓅱𓋴𓅱 *saq*, *siq;* 𓈖𓅱𓅱 *kab*, *kub*. Ajoutons ici le signe de syllabe simple 𓄡𓈖𓅱𓅱𓅱 qui rend les trois sons *aḥ*, *iḥ*, *uḥ*.

Il ne faut pas une grande dose de sagacité pour reconnaître que ce dernier procédé qui consiste à marquer rigoureusement les consonnes et à négliger les voyelles qui les meuvent, forme la base même de l'alphabet phénicien, cette écriture sémitique par excellence. En effet, les groupes sémitiques לח, נם, לב, שח, כת, חר, לת, שק, בב, אח ne diffèrent des complexes cunéiformes cités ci-dessus que par une construction plus analytique et par un rejet encore plus décidé de la notation vocale; mais le principe en est le même et se fonde sur le caractère particulier des thèmes sémitiques, dans lesquels la voyelle n'est jamais radicale. L'impraticabilité d'une orthographe purement consonnantique dans une langue non sémitique, où les voyelles forment partie intégrante de la racine, est le mieux prouvée par l'écriture génératrice de l'alphabet phénicien. Bien que la langue égyptienne se rapproche à certains points de vue du phonétisme du parler sémite, le système

graphique de l'Égypte est obligé d'employer largement les voyelles, à l'effet d'éviter la confusion de mots similaires. Je ne crains pas d'être accusé d'exagération, en affirmant que l'idée de reléguer la voyelle à un rang secondaire n'aurait pas pu se présenter à l'esprit des inventeurs des cunéiformes, s'ils n'avaient pas parlé une langue sémitique. A la vérité, cette idée, qui les aurait conduits à la découverte de l'alphabet, n'a pas eu beaucoup de suite chez eux : ils n'ont formé, d'après ce principe, qu'un nombre peu considérable de signes; le germe y reste tout de même, quoique à l'état latent et étouffé par une force majeure que j'expliquerai tout à l'heure. Or, pour l'invention d'un système graphique, comme pour la procréation d'êtres organiques, le germe est essentiel; les causes qui favorisent ou arrêtent son développement, portent un caractère tout accidentel.

Ceux qui se demandent comment il se fait que les Assyro-Babyloniens ont inventé un système d'écriture syllabique si peu en accord avec le caractère consonnantique des idiomes sémites, semblent oublier deux choses. Premièrement, la langue d'Assour et de Babel, grâce à l'affaiblissement des consonnes א, ה, ע, י, ו, laisse aux voyelles une action beaucoup plus prépondérante que les idiomes congénères. Deuxièmement, toute invention graphique originale doit nécessairement et inexorablement débuter par un syllabisme. En effet, toute écriture commence par peindre les idées, au moyen d'images naturelles

ou conventionnelles, et n'arrive au phonétisme que lorsque ces images, réduites au rôle de purs symboles, ne rappellent plus à l'esprit que les mots qui désignent les idées dans la langue vivante. Or, comme un mot articulé se compose pour le moins d'une syllabe, il s'ensuit que le signe graphique peut bien désigner une voyelle isolée, mais jamais une consonne privée de voyelle et par conséquent imprononçable. Le passage du syllabisme à l'alphabétisme s'effectue par un procédé d'abréviation ultérieur, et cela seulement dans une langue qui, comme l'égyptien, aime l'accumulation de consonnes au commencement et à la fin des mots. Ainsi, par exemple, une partie des hiéroglyphes égyptiens indiquant primitivement des syllabes ouvertes ont bientôt dû se dépouiller de leurs voyelles afin de transcrire des syllabes telles que *šne*, *špot*, *khret*, *hokr*, *erp*, *sopt*, etc.; de là naquit la conception de la consonne isolée qui mit les Égyptiens en possession d'un alphabet, sans rendre inutiles pour cela les signes syllabiques et figuratifs qui frappaient directement la vue. Par contre, une langue qui ignore l'union de deux consonnes avant et après la voyelle, et l'assyrien est précisément une langue de cette nature, ne pouvant jamais inspirer l'idée de la consonne séparée de la voyelle, conserve naturellement le système syllabique adopté tout d'abord pour son expression. On comprend maintenant combien on est peu fondé à demander aux Assyro-Babyloniens la création d'une écriture alphabétique. Ils ne devaient ni ne pou-

vaient transformer leur syllabaire, qui satisfait aux besoins réels de leur idiome. Il va sans dire que le besoin d'avoir une orthographe constante et mettant à nu la racine des vocables était une chose inconnue des anciens peuples, et si les Phéniciens sont parvenus à en avoir une, ce fut bien à leur insu et parce que l'écriture qui servit de modèle à la leur était déjà arrivée au pur consonnantisme. Le caractère essentiellement syllabique de l'écriture cunéiforme n'a, par conséquent, rien de contraire au génie sémitique; au contraire, cette écriture ne pouvait même pas arriver à l'alphabétisme aussi longtemps qu'elle est restée entre les mains des Assyro-Babyloniens. Si, malgré cet obstacle insurmontable, on observe tout de même une tendance bien marquée à faire prévaloir les consonnes sur les voyelles, ce ne peut être attribué qu'au génie sémitique ayant présidé à la composition de ce système graphique.

Il est temps de revenir au procédé le plus général, qui consiste à décomposer la syllabe complexe en deux syllabes simples. Le secours que se prêtent mutuellement ces deux ordres de signes syllabiques montre, jusqu'à l'évidence, leur unité inséparable dans la conception des inventeurs. Ce sont les deux bras d'un seul corps, destinés à se soutenir l'un l'autre et à effectuer ensemble l'accomplissement des travaux qui entrent dans leur fonction. Si les syllabes simples peuvent, au besoin, se passer du secours des syllabes composées, il n'est pas moins vrai que les considérations d'économie de temps et d'espace font

très-souvent préférer l'emploi de ces dernières. Mais cette unité harmonieuse des deux catégories de signes, concordant si bien avec le caractère d'une langue polysyllabique comme l'assyrien, disparaît entièrement dans l'hypothèse de l'origine proto-chaldéenne du syllabaire. Dans les documents dits d'Accad, les signes, quelle que soit la nature des syllabes qu'ils indiquent, ne peuvent pas changer de forme sans changer de signification, grâce à leur caractère primitif d'idéogrammes. Les exemples de décomposition sont tellement rares qu'ils ne font que confirmer la règle générale[1]. Aucune solidarité ne subsistant plus entre les syllabes simples et les syllabes composées, on peut se demander comment il se fait que la langue des inventeurs, strictement monosyllabique, ait rejeté presque la moitié des syllabes composées, au détriment de son vocabulaire fondamental, déjà très-maigre de sa nature. En chinois, puisque, pour trouver une analogie, il faut toujours aller jusqu'à l'extrême Orient, en chinois, dis-je, la

[1] Les assyriologues, cherchant à atténuer les faits signalés par la critique, se sont dernièrement mis à réunir quelques exemples d'orthographe analytique. Ils ont trouvé les douze suivants : *gin* (*gi-en, gi-in, gi-na*), *mal* (*ma-la, ma-al*), *bat* (*ba-te*), *lal* (*la-al, la-la*): *mul* (*mu-ul, mu-lu*), *ni-gi-in, a-ga-ri-in, u-ba-ra* (Lenormant); *gal* (*gu-la*), *maḥ* (*maḥ-ḥi*), *muḥ* (*muḥ-ḥu*), *gab-ri* (Schrader). Il leur arrive, à ce propos, la malechance de prendre pour des termes accadiens ces racines assyriennes bien connues : נין = כון, מלא, פתה = פתח, לול, ?נגן, אגר, אבר, גלל, מחח, גבר. La permutation des voyelles dans *mal* et *mul*, *gal* et *gul*, *maḥ* et *muḥ*, les aurait déjà dû avertir qu'ils avaient devant eux des termes sémitiques. (Voyez plus loin les considérations sur les syllabaires d'Assourbanipal.)

pénurie des syllabes composées s'explique facilement par la tendance générale de cette langue à repousser les consonnes finales, à l'exception de *n*. En accadien, une pareille nécessité phonétique n'existe pas, les terminaisons consonnantiques y étant même plus nombreuses que les terminaisons vocales. D'où peut donc venir le manque de tant de syllabes composées dans cet idiome, manque qui appauvrit le syllabaire cunéiforme d'un nombre considérable de signes? Quelques-uns trouveront peut-être que nous poussons trop loin le désir de voir clair dans les ténèbres primordiales de la formation du langage; pour nous, il nous suffit de constater que le chaos et les ténèbres sont inséparables de l'hypothèse des accadistes. A notre point de vue, qui considère l'écriture cunéiforme comme ayant été inventée pour exprimer une langue polysyllabique, l'assyrien, la faculté de représenter les syllabes composées par deux syllabes simples a rendu l'emploi des signes de la première catégorie moins pressant, et les lacunes qui s'y présentent se comblent facilement et sans inconvénient, absolument comme dans le système hiéroglyphique.

2. Manque de diverses consonnes aspirées.

L'état primitif de la langue assyrienne se révèle principalement par l'emploi sobre qu'elle fait des sons aspirés, que les autres langues sémitiques ont été obligées de représenter, soit par des lettres spé-

ciales, soit par des signes diacritiques. Elle ne connaît pas encore les articulations énumérées ci-après :

1° *bh* ou *v*, le בּ raphê des Hébreux, des Syriens et des Éthiopiens.

2° *gh*, le גּ raphê de l'hébreu, le غ de l'arabe, le 𐩲 sabéen.

3° *dh*, le דּ raphê de l'hébreu, le ذ arabe, le 𐩵 sabéen.

4° *kh*, le כּ raphê de l'hébreu, le خ arabe, le 𐩨 sabéen, le ኀ éthiopien.

5° *ph* ou *f*, le פּ raphê de l'hébreu, le ف arabe, le 𐩠 sabéen, le ፈ éthiopien.

6° *th*, le תּ raphê des Hébreux et des Syriens, le ث des Arabes, le 𐩸 des Sabéens.

7° Les lettres ث et ذ propres à l'arabe et au sabéen.

8° Les lettres ע et ח communes aux autres langues sémitiques.

L'absence de l'articulation ע serait de nature à faire douter du sémitisme de la langue assyrienne, si des preuves innombrables n'avaient établi ce sémitisme d'une manière définitive. Il ne reste plus qu'à s'incliner devant les faits, quelque insolites qu'ils soient, et à reconnaître que la famille des langues sémitiques peut renfermer des idiomes qui s'éloignent, sur des particularités importantes, de la voie que les langues sœurs suivent en général. Ce fait est d'ailleurs moins insolite qu'on ne le croit. Nous voyons, par exemple, l'arabe ignorer les sons

p et *g* (sauf dans le dialecte d'Égypte) qui se trouvent dans tous les autres idiomes congénères; l'arabe en est-il moins une langue sémitique? On ne peut donc pas considérer comme un indice de non-sémitisme le défaut du ע et des autres sons précités qui caractérise la phonétique assyrienne. Du reste, nous verrons tout à l'heure que le manque de ע et ח n'est pas absolu et que le syllabaire cunéiforme dispose d'un signe qui peut les remplacer en cas de nécessité.

Ces remarques ont pour but d'écarter tout d'abord la singulière hypothèse au moyen de laquelle les assyriologues prétendent expliquer certains phénomènes de la phonologie assyrienne. A les entendre, le manque de distinction relativement au son ע en assyrien provient seulement de ce que l'écriture cunéiforme n'aurait pas été inventée pour des « oreilles sémitiques », mais pour une langue dans laquelle ce son n'était pas usité. Une explication qui se réfère incessamment à l'inconnu ne me paraît pas du tout une explication, mais un simple déplacement de la question. Et cette langue proto-chaldéenne qu'on connaît aujourd'hui aussi bien que l'assyrien, pourquoi n'a-t-elle pas développé les articulations qui manquent dans le syllabaire? Passe encore pour le ע, qui est un son sémitique; mais le *h*, mais le *kh*, mais le *f* et tant d'autres articulations usitées dans les principales familles linguistiques de l'Asie, pourquoi ne les rencontre-t-on pas dans le parler des Proto-Chaldéens? Ajoutons que l'hypothèse

que nous avons en vue procède d'un principe injustifiable, car elle suppose l'immobilité de l'écriture. Or, rien n'est plus faux; lorsque le besoin de préciser les sons de la langue vivante se fait sentir, les peuples trouvent toujours moyen de perfectionner leur ancienne écriture. Qui ne connaît les importantes améliorations subies par l'alphabet phénicien en passant entre les mains des Grecs? Et cependant l'alphabet phénicien était déjà lui-même le résultat d'un immense progrès sur les caractères égyptiens dont il tire son origine. D'un autre côté, l'écriture cunéiforme, telle que nous la rencontrons dans les monuments très-anciens, montre déjà les traces d'un perfectionnement successif, car entre l'idéogramme et le signe phonétique la distance est énorme, et dans la série des signes phonétiques, ceux qui marquent les syllables simples forment certainement un ordre plus analytique et partant plus parfait que ceux qui désignent des syllabes complexes. Cette marche progressive, l'écriture cunéiforme l'a poursuivie en Susiane et en Arménie; là, elle s'est de plus en plus débarrassée des signes idéographiques et complexes qui la rendaient si difficile à manier. On voit donc qu'il ne suffit pas d'alléguer l'origine non sémitique du système cunéiforme pour expliquer l'absence du ع dans les textes assyro-babyloniens, mais qu'il faut expliquer en même temps pourquoi les Assyriens n'ont pas introduit ce son dans le syllabaire, comme l'ont fait les Phéniciens relativement au ع qui n'existe pas en égyptien. Personne, assurément, ne refusera

aux Assyriens la faculté de faire de légères modifications dans l'écriture, afin de la rendre plus conforme aux articulations de leur langue. Pourquoi auraient-ils eu plus de scrupules que les autres nations à conserver intact le syllabaire primitif avec toutes ses imperfections? Pour nous, la chose est beaucoup plus simple. L'articulation du ע n'étant pas accentuée dans la prononciation assyro-babylonienne, elle ne pouvait pas avoir un représentant dans une écriture inventée par ces derniers, et l'harmonie entre la langue et l'écriture est ainsi des plus complètes [1].

[1] M. Schrader (*l. c.* p. 6) cherche à démontrer par les transcriptions hébraïque et grecque עֲנַמָּלֶךְ = *Anou-malik* (Anou est roi), Ῥηγεβηλος = Ri'u-Bil (souverain est Bel), que les Assyriens faisaient *régulièrement* sentir le ע. C'est une conclusion peu justifiée. Que les autres Sémites aient accentué ce son dans les noms et racines qu'ils avaient en commun avec les Assyriens, c'est ce dont personne n'a jamais douté. Pour donner à sa démonstration un caractère sérieux, M. Schrader devrait, au préalable, établir *l'origine exclusivement assyrienne* de la racine ענה. En ce qui concerne le mot *ri'u*, il est orthographié en assyrien même ri-i-u, c'est-à-dire avec le signe , qui marque un son emphatique et guttural très-rapproché du א ou ע des autres langues sémitiques; la transcription Ῥηγή (Ριγα) est donc suffisamment motivée. Encore moins fondée est la supposition du même auteur, que le לעמר (dans כְּדָרְלָעֹמֶר) élamite n'a été transcrit *la-ga-ma-ru* par les Assyriens que faute de posséder un signe pour ע dans leur écriture. Avec un point de départ semblable on pourra, appuyé sur des transcriptions telles que צפנת פענח, صقلاب, etc., affirmer que l'égyptien et le slave connaissent les articulations ע, צ, ק. Du reste, en admettant l'existence du ע en susien, l'auteur détruit la parenté supposée par ses collaborateurs entre les Susiens et le peuple d'Accad. Mais en réalité, le לעמר biblique n'est qu'une transcription rapprochée de l'expression assy-

3. Confusion d'articulations similaires.

Une des particularités les plus remarquables du syllabaire cunéiforme est sans contredit la représentation de lettres similaires par un signe unique. Voici les cas les plus fréquents de ces sortes d'assimilations :

1° Le signe se lit דַ et טַ.

2° Le signe rend les syllabes זַ et צַ.

3° A la fin des syllabes, les *mediæ* ne se distinguent point des *ténues*. Ainsi, par exemple, se lira indifféremment אַב et אַפ; sera pour אַג, אַכ, אַק; pour אַד, אַת, אַט. De même pour les sifflantes, parmi lesquelles le signe représente à lui seul les sons rapprochés אַז, אַס, אַצ. se lit en même temps אַז, אַס, אַצ et ainsi de suite.

4° Toute distinction de consonnes similaires cesse dans la plupart des syllabes composées à voyelle médiane. Ainsi, par exemple, donne גַן, כַן, קַן; peut se lire suivant l'occasion דַב, דַפ, תַב, תַפ, טַב, טַפ, et de même pour beaucoup d'autres signes.

5° Permutation des finales *m* et *n* dans certains si-

rienne, passée aussi chez les Élamites, לַ־גַמַרַא « infini », nom convenable pour un dieu. Ce qui nous confirme dans cette manière de voir, c'est la forme secondaire *la-ga-ma-al;* on sait qu'en hébreu les racines גמר et גמל ont en commun la signification fondamentale de « finir, accomplir ».

gnes, comme, par exemple, 𒁹 *ban* (*pan*), *bam* (*pam*); 𒄩 *gan* (*kan*), *gam* (*kam*), etc.

Quelque large part qu'on veuille attribuer à la négligence des auteurs de l'écriture cunéiforme, il est évident que l'indifférence relative à la distinction de sons rapprochés a dû exister dans l'idiome qu'ils parlèrent. Nous disons *indifférence*, parce que nous voyons dans ce phénomène l'expression d'une prononciation insouciante et négligée, et non pas l'effet d'un défaut d'organe. En effet, quand une langue est incapable de prononcer certaines consonnes, ces consonnes lui feront défaut sous n'importe quelle combinaison syllabique. En français, le son du *ch* (*kh*) allemand manque dans toute la série des vocalisations, il n'y a ni *kha*, *khi*, ni *akh*, *ikh* ou *khen*, *khar*, ni toute autre composition de ce son. Mais ce qu'on conçoit plus difficilement, c'est que, après avoir parfaitement distingué le ɜ devant les voyelles *i*, *a*, l'idiome des cunéiformes en soit arrivé à ignorer ce son devant la voyelle *a*, ou que, sachant préciser les lettres ɔ, ɔ, ɒ, dans toutes les syllabes ouvertes, il en ait perdu l'usage dans les syllabes fermées. Il y a donc lieu de penser que la fusion de lettres similaires qu'on aperçoit dans le syllabaire cunéiforme réfléchit, pour la langue qui lui servit de base, des habitudes d'indécision et d'indifférence en ce qui concerne le choix entre consonnes similaires. Les inventeurs du système durent naturellement profiter de cet état flottant de leur idiome pour réduire le nombre des signes au plus strict nécessaire.

Revenons maintenant à la question des origines, et donnons le pas à l'hypothèse du proto-chaldaïsme.

L'attention la plus légère fait découvrir dans le proto-chaldéen des qualités phonétiques tout autres que celles que nous venons d'étudier. Dans cet idiome (si idiome il y a), les mots sont monosyllabiques, et rien n'est plus opposé à la confusion d'articulations semblables qu'un pareil état linguistique. La raison en est la même que celle que nous avons exposée plus haut. Comme le chiffre des monosyllabes résultant des diverses combinaisons de seize ou dix-sept consonnes avec trois voyelles peut à peine suffire pour désigner les conceptions les plus élémentaires de la langue, celle-ci cherchera donc à en augmenter le nombre par tous les moyens qui sont à sa disposition, mais elle évitera avant tout la confusion d'articulations rapprochées, laquelle amènerait aussitôt une diminution énorme dans son capital lexicographique. La fixité des consonnes constitutives des mots, bien qu'elles soient capables de diverses transformations et mutations, n'est pas moins de rigueur dans les principaux idiomes polysyllabiques. Les mots s'y prononcent d'une manière déterminée par des règles fixes; la moindre déviation de prononciation change le sens du mot ou le rend inintelligible. On voit que de telles conditions linguistiques seront très-mal remplies par l'écriture cunéiforme, qui confond les articulations des mots avec une insouciance presque illimitée.

Au lieu du flagrant désaccord qui apparaît entre

la langue et l'écriture, dans l'hypothèse d'une origine non sémitique, la meilleure harmonie s'établit dès qu'on part de l'idée que l'écriture cunéiforme a eu pour auteurs des Sémites et notamment des Assyro-Babyloniens.

D'abord, dans les mots sémitiques, le défaut de distinction d'une et quelquefois même de deux lettres radicales ne produit pas toujours un notable changement dans la signification. Pour l'hébreu, les mots עלז, עלס, עלץ offrent chacun l'idée de « se réjouir »; les formes לבד, לבט, לפת comprennent toutes trois le sens de « envelopper ». Il n'éprouve pas non plus d'embarras en présence des racines similaires שחק et צחק; סגר et סכר; סחב et סחף; פרץ, פרז et ברץ, auxquelles il attribue respectivement le sens de « rire, fermer, entraîner, excéder. » L'assyrien fait usage de la même liberté et l'élargit encore; il dit sans crainte de causer des méprises רפש et רכש « étendre », זחר et צחר « être petit »; il emploie indifféremment גַּנְרָא pour קַקְרָא « terre », יִשְׁכָּל pour יִשְׁקָל « il pesa », מַרְגַּס pour מַרְכַּס « lien »; il dit même צִצְלָדָא pour צִצְלָתָא « alouette », bien que le ת soit l'indice du féminin[1]. Quant à la confusion éventuelle de *m* et *n*, elle est constatée depuis longtemps en assyrien, où l'on trouve parfois חַנְשָׁא « cinquante », שַׁנְשָׁא ? « soleil », דַּנְקָא « bonheur », מַנְמָא « annon-

[1] Fr. Delitzsch, *Assyrische Studien*, p. 115, cf. 112, où se trouve l'orthographe *ṣalamda* « oiseau de nuit », au lieu de *ṣalamta*. D'après ce qui vient d'être exposé, il est impossible de voir dans ces orthographes une erreur de scribe, comme le pense M. Delitzsch.

çant », au lieu de חַמְשָׁא, שַׁמְשָׁא, דַּמְקָא, מַנְגְּבָא. Qui ne se rappelle pas ici le passage de *m* en *n* dans le pluriel hébreu (־ִים, ־ִין), et le passage inverse de *n* en *m* dans יִשְׁשׁוּם (pour יִשְׁשׁוּן)? Toutes ces mutations sont dans la nature de la langue assyro-babylonienne, et les inventeurs de l'écriture cunéiforme ont profité d'une telle disposition de leur idiome national dans le but de rendre le syllabaire moins chargé de signes et par conséquent plus pratique.

Au reste, la valeur de la consonne terminale formant une syllabe complexe pouvait être précisée par la syllabe voisine qui reprend la consonne précédente. Ainsi, le complément *bi*, dans , fait voir que la première syllabe se termine par *b* et non pas par *p;* la seule transcription possible sera donc לִבְּ. Le signe isolé peut se lire מַז, מַס, מַצ; accolé au signe , צָ, il n'aura que la valeur מַצ; s'il en était autrement, on verrait se reproduire une réunion d'articulations incompatibles dans les langues sémitiques. Grâce à la mobilité des voyelles dans ces idiomes, la consonne radicale pouvait reparaître sous sa vraie forme, toutes les fois qu'elle constituait une syllabe rigoureusement fixée par l'écriture. Le מ de la racine מב, indistinct dans , à cause de la lecture possible *da-bu*, *te-bu*, devient indubitable sous la forme , qui ne peut se lire autrement que מָבָא. Enfin, l'emploi des signes complexes dépendait du choix des scribes et n'était qu'un moyen de tachygraphie entre leurs mains; ils pouvaient, par

conséquent, décomposer la syllabe complexe en deux syllabes simples, lorsqu'il y avait à craindre que la syllabe complexe ne fût pas assez claire [1].

Supposons, au contraire, que l'écriture cunéiforme ait été créée pour exprimer une langue monosyllabique comme le chinois et le prétendu proto-chaldéen. Dans ce cas, les signes des syllabes complexes auraient la même importance que ceux qui marquent les syllabes simples. L'accolement d'un autre signe ne pourra influencer en quoi que ce soit la prononciation de la syllabe précédente. Le radical, consistant en une syllabe complexe, immuable, sans décomposition possible en deux syllables simples, lesquelles donneraient deux racines tout à fait différentes, devra nécessairement s'exprimer toujours par un seul et même signe. Maintenant, pour que ce signe puisse indiquer la nature du radical, il faudra qu'il ait une valeur fixe et précise, ce qui n'est nullement le cas des syllabes complexes dans l'écriture cunéiforme. Donc, la valeur vague des signes marquant les syllabes complexes atteste, pour ce système graphique, une ori-

[1] Naturellement, les scribes assyriens, désireux de rendre aussi exactement que possible la prononciation vulgaire, ont prêté peu d'attention aux exigences d'une orthographe raisonnée, et les irrégularités de transcription poursuivaient leur cours au grand préjudice de la clarté de la phrase. Cette indécision de la prononciation a engagé les Assyriens à inventer une graphique artificielle à côté du système purement phonétique et à employer ces deux systèmes *cumulativement* pour la transcription de textes qui avaient à leurs yeux une valeur particulière.

gine assyro-babylonienne. C'est là, je ne crains pas de le dire, une preuve mathématique.

4. L'aleph sémitique.

Bien que l'écriture cunéiforme soit essentiellement syllabique et que la consonne s'y présente toujours accompagnée d'une voyelle, il existe cependant une exception en faveur du signe 𒀀, qui représente l'aleph sémitique, une espèce de *spiritus lenis* cristallisé, et ayant le caractère d'une consonne beaucoup plus faible que les autres semi-voyelles. On rencontre ce signe très-rarement au commencement des mots, mais il revient assez souvent dans le corps des vocables qui ont un א pour deuxième ou troisième radical. On écrit ainsi : 𒁹 𒀀 𒌋𒌋, שַׁאָל = héb. שָׁאַל « demander »; 𒌋𒌋 𒀀 𒌋𒌋, יִשְׁאַל = héb. יִשְׁאַל « il demanda » (racine שאל); 𒁹𒁹𒁹 𒀀 𒌋𒌋 𒁹𒁹 𒁹𒀀, תְּאַמָּא « jumeaux », héb. תְּאָמִים (racine תאם); 𒁹𒁹𒁹 𒀀 𒌋𒌋, מַאָרָא « nombreux, abondant », racine מאר, d'où l'hébreu מְאֹד « beaucoup, très »; 𒁹𒁹𒁹 𒀀 𒌋𒌋, נַמְבָּא « proclamation », racine נבא. De même les noms propres 𒁹𒁹𒁹 𒀀 𒌋𒌋 𒁹𒁹 𒌋𒌋, מַאָב « Moab », hébreu מֹאָב; 𒁹𒁹𒁹 𒁹𒁹𒁹 𒀀 𒌋𒌋𒌋, יַרְאָא « Nil », hébreu יְאֹר; 𒁹𒁹𒁹 𒀀 𒌋𒌋, נָא « Thèbes », hébreu נֹא, etc. Conformément à la tendance de la phonétique assyrienne à confondre les articulations similaires, le א remplace souvent le ה et ע des idiomes congénères, comme dans 𒁹 𒀀 𒌋𒌋, מָאֵר « envoi (?) », hébreu מהר; 𒁹𒁹𒁹 𒀀 𒌋𒌋𒌋, רָאָא « pasteur », hébreu רֹעֶה, racine

רעי, et surtout dans des noms propres sémitiques, tels que [illegible], מֵאִיר = طهر (?); [illegible], צָאֲנָא, en hébreu צֹאן; [illegible], יִתְאַמַּר « Iṭa'amar », en sabéen [illegible], etc.

L'existence du א dans le syllabaire cunéiforme est une preuve concluante de son origine sémitique. Aucun idiome, en dehors du groupe sémitique, ne connaît l'emploi du א en qualité de consonne. Encore moins le א pouvait-il avoir un emploi quelconque dans le prétendu accadien ou proto-chaldéen, qui n'a que des racines monosyllabiques et où l'on n'aperçoit pas même la tendance si naturelle aux langues parlées à fusionner deux voyelles brèves en une voyelle longue, de sorte qu'il est superflu de marquer l'hiatus par un signe particulier. Mais il est inutile d'insister là-dessus, le א n'est pas le seul caractère sémitique représenté dans l'écriture cunéiforme, le paragraphe suivant en fournira un nombre plus considérable.

5. Autres consonnes sémitiques.

On a dit avec raison que ce qui prouvait d'une manière péremptoire que l'alphabet phénicien a été arrangé par des Sémites et pour exprimer un idiome sémitique, c'était la présence d'un certain nombre d'articulations qui n'ont d'emploi que dans ce groupe linguistique. Cette remarque s'applique exactement au syllabaire cunéiforme, lequel renferme toutes les articulations sémitiques qui apparaissent dans l'écri-

ture phénicienne; ce sont les lettres ח, ט, צ, ק. Encore, si ces sons sémitiques se trouvaient seulement dans les textes assyriens, on pourrait supposer que les signes qui expriment ces sons n'ont pas appartenu au syllabaire primitif, qu'ils y ont été introduits postérieurement par les Assyriens, de même que les Phéniciens ont ajouté ces lettres à celles qu'ils avaient empruntées à l'Égypte[1]. Mais, malheureusement pour la thèse de l'accadisme, les plus anciens documents proto-chaldéens arrivés jusqu'à nous emploient ces signes aussi largement que les textes plus modernes et incontestablement sémitiques. Pour rester sur le terrain de la logique la plus rigoureuse, il faudrait en conclure que les peuples nommés Accadiens ou Proto-Chaldéens, en admettant qu'ils aient réellement existé, avaient emprunté leur écriture aux Assyriens, et que, chez eux, les articulations sémitiques avaient déjà perdu leur valeur primitive, comme les lettres arabes ح, ط, ظ, ع, ص, ض, ق chez les nations musulmanes. Admettre le cas contraire, savoir, que les Assyriens ont transformé les sons particuliers aux Accadiens en sons sémitiques, ce serait se mettre en contradiction avec cette théorie de l'école accadiste elle-même, suivant laquelle le fond du syllabaire a été conservé intact par les Sémites. En effet, dès que l'on suppose que ces derniers aient tenté de modifier les articulations fondamentales du système cunéiforme,

[1] Voir mes *Mélanges d'épigraphie*, etc. p. 174.

on ne comprend plus pourquoi ils n'y ont pas introduit les autres sons sémitiques, tels que ח et ע. Ensuite, pour donner à cette proposition quelque apparence de vérité, il faudrait être en mesure de déterminer la nature de ces articulations accadiennes, et montrer en même temps comment les articulations sémitiques ont pu les remplacer sans troubler l'harmonie du syllabaire. Qu'un semblable remaniement soit de nature à rompre l'unité du système primitif, c'est ce que nous apprend l'alphabet grec, où les lettres phéniciennes צ et ק ont été entièrement repoussées, et le nom du ס appliqué au ש. Ni l'une ni l'autre de ces démonstrations n'ont été faites par les accadistes, et c'est seulement à l'effet d'échapper à la critique qu'ils supposent, pour plusieurs signes, un changement de valeur phonétique de la part des Assyriens. La flagrante contradiction dans laquelle ils se trouvent avec eux-mêmes, fait assez voir leur embarras; mais en face d'une hypothèse gratuite et inconséquente, l'existence des principales articulations sémitiques mentionnées ci-dessus reste inébranlable. Certes, en présence de faits aussi clairs, il est permis de s'étonner que l'origine sémitico-assyrienne du syllabaire cunéiforme ait pu être méconnue aussi longtemps.

TABLEAU DES CONCORDANCES ENTRE LES ARTICULATIONS DU SYLLABAIRE CUNÉIFORME ET LES PARTICULARITÉS PHONÉTIQUES DE L'ASSYRIEN ET DES AUTRES LANGUES SÉMITIQUES.

Syllabaire cunéiforme.	Langue assyrienne.	Analogies sémitiques.
1. Quatre voyelles *a, e, i, u.*	Quatre voyelles *a, e, i, u.*	Araméen oriental.
2. Représentation incomplète de la voyelle *e.*	Rôle très-secondaire dévolu à la voyelle *e.*	Dialectes araméens.
3. Manque d'un signe exprimant la voyelle *o.*	Absence de la voyelle *o.*	Dialectes araméens, sauf celui d'Édesse. Arabe.
4. Manque de signes exprimant les semi-consonnes *y* et *w.*	Absence des semi-consonnes *y* et *w.*	
5. Point de signes pour rendre les diphthongues telles que *ai, ei, au,* etc.	Rejet des diphthongues; chaque voyelle se prononce séparément.	Phénicien, hébreu et éthiopien, en certains cas.
6. La combinaison *ia* est marquée par la juxtaposition des signes qui représentent chacune de ces voyelles, non pas par un signe particulier.	Très-peu de mots commencent par la syllabe *ia.*	
7. La combinaison *iu* n'est représentée ni par un signe spécial ni par la juxtaposition des signes exprimant chacune de ces voyelles.	Les voyelles *i* et *u* sont incompatibles l'une avec l'autre.	Arabe.
8. Point de signes pour exprimer les combinaisons *ua, ue, ui.*	Aucun mot ne commence par *u* accompagné d'une autre voyelle.	Hébreu.
9. Le manque des signes exprimant des syllabes composées se complète à l'aide de deux signes de la série des syllabes simples.	Le mot conserve sa valeur, soit qu'on l'écrive avec un seul signe, soit qu'on l'écrive avec deux ou plusieurs signes.	La forme plus ou moins analytique de l'orthographe n'influe en rien sur la signification des vocables sémites.
10. Les sons *m* et *w* s'ex-	Les articulations *m* et *w*	Vestiges de la confusion

Syllabaire cunéiforme.	Langue assyrienne.	Analogies sémitiques.
priment par un seul signe.	sont très-souvent confondues dans la prononciation.	de *m* et *w*, en hébreu et en araméen.
11. Manque d'un signe pour la consonne *v*.	Absence de la consonne *v*.	Arabe. Alphabet primitif.
12. Manque d'un signe pour la consonne *f*.	L'articulation *f* est inconnue, on prononce toujours *p*.	Araméen oriental.
13. Point de signe exprimant le son *kh*.	L'articulation *kh* est inconnue.	Alphabet sémitique primitif.
14. Point de signes pour rendre les sons ח et ע.	Les sons ח et ע sont inconnus.	
15. Emploi d'un signe unique pour exprimer des articulations similaires.	Confusion presque illimitée d'articulations rapprochées.	Tendance plus ou moins accusée dans la plupart des langues sémitiques.
16. Quelques signes indiquent indifféremment la finale *m* ou *n*.	Quelquefois les articulations *m* et *n* permutent dans la prononciation.	Hébreu.
17. Existence d'un signe particulier pour exprimer la lettre aleph, א.	L'aleph forme partie intégrante de la racine.	Même fait dans toutes les langues sœurs.
18. Signes spéciaux pour exprimer les articulations sémitiques ח, ט, צ, ק.	Les articulations ח, ט, צ, ק, constituent un des traits caractéristiques de l'idiome de Ninive et de Babylone.	Ces articulations sont également communes aux autres langues sémitiques.

Concluons par la considération suivante, que personne ne manquera de formuler après avoir parcouru le relevé qui précède :

Concordance absolue de l'écriture cunéiforme avec le phonétisme assyrien; analogies nombreuses avec celui des autres langues sémitiques; pas le moindre indice d'une origine étrangère aux Sémites. Que l'on compare maintenant toute autre écriture

ancienne, par exemple les hiéroglyphes phonétiques de l'Égypte, et l'on y trouvera aussitôt, d'un côté une foule d'articulations inconnues aux Sémites, de l'autre, des lacunes considérables en fait d'articulations qui sont propres à ces derniers. La raison n'en peut être que celle-ci : Chaque système d'écriture est le reflet fidèle du phonétisme de l'idiome pour lequel il a été créé; appliqué à un autre idiome, il subit des perturbations inévitables qui en font disparaître l'harmonie primitive.

II.

PRINCIPALES SOURCES DE DÉCHIFFREMENT. — SYLLABAIRES D'ASSOURBANIPAL.

Pour mettre le lecteur en état de juger lui-même du caractère de la correspondance qui se trouve, de l'avis de tous, entre les deux valeurs, phonétique et idéographique, propres aux signes cunéiformes, il me paraît indispensable de lui fournir dans la forme originale, non-seulement des extraits détachés, mais l'ensemble des syllabaires d'Assourbanipal, en tant qu'ils sont lisibles, et de les accompagner d'une traduction, afin de lui en faciliter l'intelligence. Mis en possession des principaux éléments de comparaison, il prononcera en dernière instance, sans se laisser arrêter par une idée préconçue, et il nous dira laquelle des deux opinions a acquis ses suffrages, celle qui, interprétant le peu connu par le moins connu, voit dans ces valeurs une agglomé-

ration mécanique d'éléments disparates, sémitiques et non sémitiques, ou bien celle qui, conformément aux résultats obtenus par l'examen du phonétisme, y découvre un organisme complet, harmonieux et composé d'un seul élément, l'élément assyrien.

Ces syllabaires sont disposés tantôt sur trois, tantôt sur quatre colonnes. La première offre la lecture, exprimée analytiquement, du caractère qui figure invariablement sur la seconde. Les autres colonnes fournissent les mots assyriens qui en expriment les valeurs idéographiques. Les anciens syllabaires ont été édités dans le grand recueil du *British Museum*, t. II et III; nous les indiquerons par R. I et R. II. M. Georges Smith en a rapporté deux autres de son récent voyage en Mésopotamie; nous les indiquerons par Sm. I et Sm. II.

I. — SYLLABAIRE. R. I. *W. A. I.* II, PL. 1-4 [1].

33 *sà*. . . .		[*labbu*]. Voy. Syll. II, n° 6.
34 *gudu*. .		[*tum*]. Voy. Syll. II, n° 7.
35 *pés*. . . .		[*eru* . . .]. Voy. Syll. II, n° 8.
36 *pés*. . . .		[*aladu* . . . .]. Voy. Syll, II, n° 9.

[1] Avertissement. — Les syllabaires qui suivent se composent d'un grand nombre de tablettes indépendantes, et se répétant en partie les unes les autres. Ces répétitions se présentent quelquefois avec des variantes qui offrent un grand intérêt pour la recherche des origines. Quant aux termes explicatifs de la troisième colonne, il va sans dire que, faute d'un contrôle sérieux, résultant d'une comparaison de passages parallèles, la plupart d'entre eux ne permettent qu'une traduction provisoire, fondée sur des considérations de philologie comparée. Le caractère très-ambigu des mots assyriens, en augmentant le nombre des possibilités, achève de donner à cette traduc-

37	*bîr*....		[*saraṭu*]. Voy. Syll. II, n° 10.
38	*nanam*..		[*kinu*], כְּנָא «droit, vrai, stable»; héb. כֵּן.
39	*nâ*....		*pét*[*nu* ...]. Voy. Syll. II, n° 12.
40	*nâ*....		*luu*. Voy. Syll. II, n° 13.
41	*ba*[*ṭ*]...		*kabdum*, כַּבְדֻם «lourd»; héb. כָּבֵד.
68	*idu*....		*arḫu*, אַרְחָא «lune, mois» (ארח = ירח).
92	*ad*....		*abu*, אַבָא «père»; héb. אָב; aram. אַבָּא; ar. أَبٌ.
112	*ṣapar*..		*śiparru*[1], סִפְּרָא «métal jaune, bronze»; ar. صُفْرٌ «cuivre jaune».
113	*urudu*..		*erû* אֵרוּא «métal rouge, cuivre»; héb. אור «feu, lumière».
114	*dubba*..		*lamû*, לַמוּא «tablette» (לוה=למה).
115	*śumuk*..		*sûtum*, שׁוּתֻם.
116	*śamâk*..		*umzatum*, אֻמְזַתֻם «sorte d'oiseau ?».
117	*umu*...		*ummu*, אֻמָא «mère»; héb. אֵם; ar. אִמָּא; ar. أُمٌّ.
118	*ummeda*.		*taritum*, תַּרִתֻם «enceinte» (תאר).
119	*mis*....		*idlu*, אִדְלָא «jeune, vaillant, libre, plain, uni» (אדל = مدل).
120	*kisib*...		*ridtum*, רִדְתֻם «descente, marche»; héb. רדת.
121	*isi*....		*sadû*, שַׁדוּא «montagne», au propre «projection, éminence».
122	*śaḫar*..		*ipru*, אִפְרָא «poussière»; héb. עָפָר.
123	*gal*....		*rabû*, רַבוּא «grand»; héb. רַב; aram. רַבָּא.

tion un cachet d'incertitude et d'apparente contradiction, que la publication de nouveaux textes pourra seule faire disparaître. Pour les significations certaines, voyez le vocabulaire à la fin de ce travail.

[1] Schrader (*Z. D. M. G.* 1872) transcrit inexactement : *sitamru*.

124	*udaggal.*		*udaggillu*, אֲדַגִּלָּא.
125	*umad*(?).		*ṭabiḫu*, טַבְחָא «boucher».
126	*qingal..*		*mu'irru*, מָאִרָּא.
127	*abzu...*		*apsû*, אַפְסוּא «profondeur, abîme»; héb. אֶפֶס «vide».
128	*nun...*		*rabû*, רַבּוּא «grand, prodigieux».
129	*nir....*		[*e*]*bilum*, אַבְלָם «commandeur».
130	*asagara.*		[*asa*]*garû*, אַשַּׁגָּרוּא.
13	*aqar...*		*aplâḫtum*, אַפְלוּחְתָּם «crainte, honneur».
135	*me....*		*qulu*, קָלָא «voix»; héb. קוֹל.
136	*me....*		*qâlu* «assemblage»; héb. קָהָל.
137	*me....*		*parṣu*, פַּרְצָא «tumulte, révolution»; héb. פֶּרֶץ.
138	*isib....*		*ramku* «demeure, parc» (רמך).
139	*me-es..*		*ma'dutum*, מַאֲדָתָם «multitude»; cf. héb. מְאֹד.
140	*lal....*		*malû*, מַלּוּא «remplir»; héb. מָלֵא.
141	*lal....*		*maṭû*, מַטָּא «vaciller» (מט).
142	*lal....*		*sapaku*, שַׁפָּכָא «déverser, abonder» (שפך).
143	*lal....*		*saqalu*, שַׁקָּלָא «accrocher, peser» (שקל).
144	*lal....*		*suqalulu*, שֻׁקַלְלָא «égaliser, équilibrer».
145	*uśar...*		*siṭṭum*, שִׁיטָתָם «endroit plat, plaine, rive»; héb. שִׁטָּה.
146	*uku...*		*lâbnu*, לָבְנָא.
147	*nânga..*		*nagû* «district, province»; aram. נַגְוָא; ar. نَجْوَة.
148	*lal-u...*		*labbâtum*, לַבָּאתָם.
149	*ge.....*		*musu*, מֻשָׁא «nuit» (אֶמֶשׁ, أَمْسِ).

150	*dugûd*..		*kabdum*, כַּבְדֻם «lourd, pesant»; h. כָּבֵד.
151	*gig*....		*marṣu*, מַרְצָא «chose pénible» (מרץ).
152	*tin, din*		*balaṭu*, בַּלַטָא «vie, salut» (בלט = פלט).
153	*gîes-tin*..		*karanu*, כַּרַנָא «vin».
154	*dûb*...		*napaṣu*, נַפַצָא «briser en morceaux»; héb. נַפֵּץ.
155	*balag*..		*balagu*, בַּלַגָא «séparer»; héb. פָּלַג.
156	*amar*..		*bûru*, בוּרָא «clarté, lumière»; conf. héb. בהר.
157	*śîs-se*..		*niqû*, נִקוּא «sacrifice propitiatoire»; conf. héb. נקה.
158	*ib*.....		*qablum*, קַבְלֻם «milieu, mêlée, bataille» (קבל).
159	*tum*...		*ḥardatum*, חַרְדַתֻם «terreur» (חרד).
160	*egîr*...		*arkatum*, אַרְכַתֻם «partie postérieure, derrière»; conf. héb. יָרֵךְ.
161	*muk*...		*mukku*, מֻכָּא «barre, tronc, pieu».
162	*ṣâ-dim*..		*śaśinu*, סַסִנָא (pour סַנְסִנָא) «rameau, branche»; héb. סַנְסִן.
163	*dim*...		*riksu* [1], רִכְסָא «lien» (רכס).
164	*gir*....		*batru* בַתְרָא «épée», au propre «ce qui est tranchant» (בתר).
165	*munu*..		*ṭâbtum*, טַאבְתֻם «profit, bénéfice»; aram. טַבְתָא.
166	*qaqqul*.		*qaqqulum*, קַקְלֻם «perdrix»; ar. قَوْقَل (Delitzsch).
167	*qaqqul*.		*namzitum*, נַמְזִתֻם «perdrix femelle».
168	*bulûk*..		*bulûkku*, בֻלוּכָּא «séparer, disperser» (בלך = פלג).

[1] Schrader, *simsu*.

169 *mebulûk.*		*sabukku*, שַׁבֻּקָּא «abondance, se répandre»; héb. שפך.
170 *usu....*		*edisu*, אַדִשָׁא «seul», *edu* = *ḥadu* (אחד = חד).
171 *bur....*		*pasaru*, פַּשַׁרָא «expliquer» (פשר).
172 *kala...*		*aqru*, אַקְרָא «précieux» (יקר = אקר).
173 *gurus..*		*idlu*, אִדְלָא «brave, jeune».
174 *alap...*		*sedu*[1], שֵׁדָא «démon en forme de bœuf» (שוד).
175 *lamma.*		*lamaśśu*, לַמַּסָּא «colosse» (לסם, لمس).
176 *śi.....*		*qarnu*, קַרְנָא «corne» (קרן).
177 *diri...*		*adru*, אַדְרָא «puissance?» (אדר).
178 *śâ.....*		*śâmu*, סַאמָא.
179 *ra.....*		*raḥaṣu*, רַחַצָא «couler, inonder» (רחץ).
180 *ki.....*		*ittum*, יִדְתָם «endroit, dans le même endroit, avec» (יד).
181 *ki.....*		*asru*, אַשְׁרָא «endroit, place» (אשר aram. אתר).
182 *ki.....*		*irṣitum*, אִרְצִתָם «terre» (ארץ).
183 *gurrûd*[2].		*ḥarru*, חַרָא «libre, noble»; h. חר.
184 *di.....*		*dienu*, דִינָא «jugement, loi» (דין).
185 *śilim...*		*śulmu*, סֻלְמָא «paix» (שלם = סלם).
186 *śa.....*		*ladnu*[3], לַדְנָא «né, enfant» (אלד).
187 *ap....*		*aptu*, אַפְתָא «trou, creux» (אפ).
188 *is.....*		*bîtum* ou *biatum*, בִיתָם ou בַיתָם «maison» (בית).

[1] Schrader, *buddu*.

[2] La première syllabe consiste dans le signe polyphone *gil*, *rim*, *kir*, *gar*, *gur*, etc. (Delitzsch). II R. offre *du*.

[3] Schrader, *latnu*.

189	*unu*...	?	*rutum*, רֻתֻם «force, armée soumise au commandement d'un chef» (רעה).
190	*unugi*..		*parṣum*[1], פַּרְצֻם «révolte?»; héb, פֶּרֶץ.
191	*urugal*.		*gabru*, גַּבְרָא «homme distingué, maître, ancien sage»; héb. גבר.
192	*agarîn*.		*ummu*, אֻמָּא «mère»; héb. אֵם; ar. أُمّ.
193	*ṣi*.....		*martum*, מַרְתֻם «fiel, venin?» (מרר[2]).
194	*qâr*....		*abbutum*, אַבֻּתֻם.
195	*gur*....		*namandu*.
196	*ninda*..		*ittû*, אִתּוּא.
197	*ḫas*....		*sabru*, שַׁבְרָא «rompre» (שבר).
198	*ziq*....		*ziqqu*, זִיקָא «éclat de pierre».
199	*uru*....		*aru*, אַרָא.
252	*bat*....		*dûru* «demeure» (דור).
253	*aśilâl*..		*risâtum*, רִשָׁאתֻם.
254	*ubara*..		*kidinu*[3] «alliance, traité, loi»; éth. ከደን.
255	*bara*...		*parakku*, פַּרַכָּא «rideaux, pavillon?» (פרך).
256	*sara*...		*saru*.
259	*uzu*....		*siru*, שִׁירָא «viande, chair» (שאר).
260	*śuḫar*..		*kimma* [*tam*], כִּמַּתֻם «famille, multitude» (כמם).
261	*ubi*....		*abu*, אַבָא.

[1] Schrader, *utṣu*.
[2] Voir Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, p. 24, note 4.
[3] L'ancienne lecture *kididu* est fausse (Smith).

262 *lil*....		*lil*[*lu*], לִלָּא «spectre de la nuit, incube» (לל).
267 *tuq*....		.....
268 *ur*....		*ḥamamu*, חַמָּמָא «chaleur» (חמם).
269 *ur*....		*eṣidu*, אַצְדָּא «consommer (אצד = יצת).
270 *qin*....		*méru*, מֵרָא.
271 *gubu*..		*sumilu*, שֻׂמִלָּא «gauche» (שמאל).
272 *tûn*....		*ḥatû* [1], חַתּוּא.
273 *ur*....		*uṣunu*, אֻסֻנָּא «aplanir, égaler».
274 *ur*....		*udlu*, אֻדְלָא «équilibrer».
275 *usbar*...		*emu*, אֵמָא.
276 *śiś*....		*aḥu*, אַחָא «frère» (אח).
277 *uru*....		*naṣaru*, נָצָרָא «soigner, protéger» (נצר).
278 *mara*..		*sakanu*, שַׂכָּנָא «gouverneur» (שכן = סגן).
279 *sita*....		*raṭû*, רַטּוּא «canal» (רטא = רהט).
280 *ma*....		*elippu*, אֵלִפָּא «vaisseau» (אלף).
281 *timkul*..		*tikullum* (?), תִּקֻלָּם «gouvernail» (תקל = דקל).
282 *della*...		*akû*, אַכּוּא «gouvernail (?)».
283 *uz*....		*enzu*, אֵנְזוּא «timon (?)».
284 *surru*..		*surrû*, שֻׂרּוּא «long morceau de bois, poutre (?)» (שרא).
285 *surru*..		*kalû*, כַּלּוּא «vase, ustensile (?)»: héb. כְּלִי.
286 *guana*(?)		*qablum*, קַבְלֻם.
287 *engûr*..		*ikkaru*, אִכָּרָא «racine» (עקר = אכר).
288 *apên*...		*epênnu*, אֶפֶנָּא.

[1] Non *hasu* (II R). Delitzsch.

289 *uru*....		*e*...
290 *ak*....		*episu*, אֵפְשָׁא « faire » (אפש).
291 *mê*....		*taḥazu*, תַּחַזָא « bataille » (= מחץ מחז).
292 *dil*....		*iddu*, יִדָא « annonce » (ידע = ידא).
293 *erim*...		*ṣabbu*, צַבָּא « jeune, garçon, serviteur »; ar. صبى.
308 [*te*]....		*ṭemennu*, טֵמֵנָּא « fondement caché » (טמן).
334 *uzu*...		*barû*, בַּרוּא « fort, sain »; héb. בָּרִיא.
335 *sam*...		*sîmu*, שִׂימָא « prix fixe » (שים).
336 *aka*...		*râmu*, רַאמָא « haut, élevé, exalter »; héb. רוֹם.
337 *aka*...		*madadu*, מַדַדָא « étendre, mesurer »; héb. מדד.
338 *qum*...		*ḥasalum*, חַשַׁלֻם.
339 *gaza*...		*dâku*, דַאכָא « tuer » (דכך).
340 *gaza*...		*ḥibu*, חִבָא « caché » (חבא).
341 *gûr*....		*târu*, תַארָא « séparer ? » (תרר).
342 *ugur*...		*namṣaru*, נַמְצַרָא « limite, territoire » (מצר).
343 *pâ*....		*aru*, אַרָא.
344 *nûśku*..		*nûśku*, נוּסְכָא.
345 *śiba*...		*re'u*, רֵאָא « pasteur, berger, roi » (רעה = ראא).
346 *gârza*..		*parṣu*, פַּרְצָא « usage, loi » (פרץ).
347 *billudu*.		*billudu*, בִּלֻדָא.
348 *mâskim*.		*rabiṣu*, רַבִצָא « sorte de démon » (רבץ).
349 *sâbra*..		*sabrû*, שַׁבְרוּא « cassure, fracture »; héb. שבר.

350	*sab*....		*sabbu*, שַׁבָּא «éclat, morceau menu» (שבב).
351	*sab*....		*saramu*, שַׁרַמָא «casser, déchirer» (שרם, شرم).
352	*dara*...		*nibittum*, נִבְתֻּם «fœtus?» (גיב ou בנה).
353	*ibbi*...		*tubuktu*, תֻּבְקְתָא «chose adjointe» (דבק = טבך = תבך).
354	*bat*....		*pitâ*, פִּתוּא «ouvrir» (פתא = פתח).
355	*us*.....		*dâmu*, דָאמָא «jeune, maître, mâle» דמה, טעם.
356	*lagud*..		*śarku*, סִרְכָא [1].
357	*adama*..		*adamatu*, אַדַמַתָא «rêve, songe»; cf. héb. דמה.
358	*al*.....		*allu*, אַלָא «dévastant» (אלל).
359	*il*.....		KA-KA ŚI-GA «parole propice, prière, bénédiction?»
360	*us*.....		*ridu*, רִדָא «descendant, enfant» (ירד).
361	*kas*....		*sinâtu*, שִׁנַאתָא «urine?» (שין).
362	*kú*....		*matqu*, מַתְקָא doux, agréable (מתק).
363	*kiśal*...		*kiśallum*, כִסַלֻם «autel»; ar. כִסְלָא (כסל).
364	*e*.....		*bîtu*, בִיתָא «maison» (בית).
365	*ka*....		*bâbu*, בַאבָא «porte» (בב).
366	*ge*.....		*kitu*, כִיתָא «vallée» (כיא = גיא).
367	*sita*...		*riksu* [2], רִכְסָא «lien, attache»; cf. héb. רכס.
368	*sita*...		*patlulu*, פַתְלֻלָא «entortiller, lier»; héb. פתל.

[1] Ainsi Delitzsch. II R. donne *sarsu*.
[2] Schrader, *simsu*.

369 *bara*...		*suparruru*[1], שַׁפַּרְרָא « pavillon ?, brisant ? »; héb. שַׁפְרִיר ou פרר.
370 *dubbi-saq*		*dubśarru*, דֻבְסַרָּא « archiviste, écrivain »; héb. טִפְסַר.
371 *siti*....		*menutu*, מְנֻתָּא « somme » (מנא).
372 *ak*....		*idqu*, אִדְקָא « crochet? » (אדק).
373 *lak*....		*qirbannu*, קִרְבַּנָּא « offrande » (קרב).
374 *peśan*..		*peśannu*, פֵּסַנָּא.
375 *śangu*..		*sangû*, שַׁנְגוּא « sommet » (שגא, שקא).
376 *e*.....		*qâbu*, קָאבָא « voûte, tente » (קבב).
377 *e*.....		*qâbû* קָבוּא « parler » (קבא).
378 *uku*...		*nisu*, נִשָׁא « homme, gens »; héb. אִישׁ; ar. אֱנָשׁ ou נָשׁ.
379 *kalamu*.		*mâtu*, מָאתָא « pays, monde »; aram. מָתָא.
380 *amâs*...		*śuburu*, סֻבְרָא « élévation » (סבר).
381 *ubur*...		*tulû*, תֻלוּא « ver?, hauteur? »; héb. תּוֹלָע ou תֹּל.
382 *ayan*...		*ṣîrtu*[2], צִירְתָא.
383 *kisi*...		*zirbabu*, זִרְבָבָא « sorte de sauterelle »; héb. זִרְבּוּבִית[3].
384 *ḫarûb*..		*ḫarubu*, חַרְבָא « sorte de sauterelle » (חרב).
385 *kiśîm*..		*kisîmmu*, כְסִימָא « sauterelle »; héb. גָּזָם.
386 *ab*....		*arḫu*, אַרְחָא « mois » (ארח = ירח).
387 *libis*...		*libbu*, לִבָּא « cœur, enfant » (לבב).

[1] Schrader, *sutruru*.
[2] Norris (*As. dict.* p. 30) offre *ṣitu*.
[3] Les éditions du Talmud offrent זרבונית.

388 *ub*....		*ubbu*, אֻבָּא « terme » (אבב, אפף).
389 *kir*....		*kîru*, כִּירָא « jardin » (כיר).
390 *sim*....		*ḥalḥallatu* « bruit » (חלחל).
391 *mesi*...		*nizzû*, נִזּוּא.
392 *liliś*...		*lilisu*, לִלְסָא (pour לִסְלְסָא, racine לסס).
393 *uru*....		*alum*, אַלֻם « ville » (אחל, אל).
394 *idem*...		*abubu*, אַבֻבָא « destruction, dévastation » (אבב).
395 *sik*....		*isittu*[1], אִשִּׁרְתָא « plaine, champ » (אשר?).
396 *séq*(*se-iq*).		*saqûmmatu*, שַׁקּוּמַתָא « hauteur, élévation » (שקא).
397 *gur*....		*kaśamu*, קַסַמָא « couper » (כסם, גזם).
398 *ukkin*..		*bûḥru*, בּוּחְרָא « assemblée » (בחר).
399 *gîs-gal*.		*manzazu* « lieu de repos, place pour se tenir debout ».
400 *silik*...		*sagaburu*.
424 *sâ*.....		*sâ*....
426 *aḫ*....		*kusu*, כֻשָא « coucher du soleil, bétail? » (כסא = כשא).
427 *as*..... 428 *ru*.... 429 *dil*....		*dilu*, דִלָא « annoncer » (דיל).
430 *erim*... 431 *ṣab*....		*ṣâbu*, צָאבָא « homme, guerrier » (צבא).
432 *sam*... 433 *uta*.... 434 *tam*....		*samsu*, שַׁמְשָא = שַׁמְסָא « soleil » (שמש).

[1] Schrader, *irittu*.

435 *par*....		
436 *laḫ*....		*samśu*, שַׁנְסָא = שַׁמְשָׁא « soleil » (שמש).
437 *ṣal*....		
451 [*nu*]*m*..		*elamu*, אֵלָמָא « terre haute, Elam » (אלא = עלא).
452 [*ni*]*m*..		
473 *ṣa*[*ḫ*]..		*izû*, אִזוּא « ardent, ardeur »; aram. אזא.
474 *izi*....		*izû*, idem.
476 *ka*....		
477 *pé*.....		*kagu*, קַגָּא.
478 *inam*...		
479 *dû*....		
480 *zû*....		*kagu*, כַּגָּא « dents molaires »; aram. ككא.
481 *kir*....		
482 *śâk*....		*śângu*, סַאנְגָּא « sommet » (שקא).
483 *śur*....		*saqqa gunu*, שַׁק גֻּנָּא « sommet ».
484 *du*....		
485 *sa*.....		*aradubû*, אַרַדְבוּא.
486 *ra*.....		
487 *gubba*..		
510 *íq*.....		*iqu*, אִקָּא « montant de la porte ».
511 *gál*....		*iqu*, אִקָּא, idem ?.
512 *gieme*...	.....	*gimû*, גִּמוּא « désir, volonté » (גמה, גמם).
513 *gieme*...	.....	*amât*, אַמַּת « désir, volonté ? » (= אמה אוה).
514 *ama*...	.....	*amû*, אַמוּא « désir, volonté ».
515 *dagál*...	.....	*amû* « désir, volonté ».
516 *ese*....	.....	*giesbû*, גִּיצְבוּא « sortilége » (נצב, כשף).
517 *zib*....		*zibbu*, זִבָּא « seuil, jalon » (ספף).
518 *kur*....		
519 *sad*....		*kúru*, כוּרָא « jetée, élévation » (כרר).
520 *lad*....		
521-522 *mat*.		

523 [*sil*]...		*silâ*, סִלוּא «rocher, côte» (סלע, צלע).
541 *mar*...		*marru*.
542 *dib*....		*dibbu*, דִבָּא «jeune animal, tablette» (טפף et דפף).
543 *hap*....		
544 *kir*....		*lagabu*, לַגַבָּא «surnom, sobriquet, classe, espèce?» (لقب).
545 *rim*....		
546 *lagab*..		
547 *tab*....		[*ṭabu*], טַבָּא «bon, juste?» (טוב).
548 *kas*....		[*kâsu*], כַּשָּׁא = קַצָּא «rompre, partager» (קצא).
549 *lâḥ*....		*sukkallu*, שֻׁכַּלָּא «serviteur» (שכל = שגל).
550 *sukkal*..		
551 *dan*....		
552 *kal*....		*gurusu*, גֻרְשָׁא «fort, solide» (גרש = קרש).
553 *lib*....		
554 *gurus*..		
555 (605) *gu*.		*gû*, גָּא «fosse» (גיא).
556 (606) *ga*.		*gû*, idem.
557 (607) *up*.		
558 *ar*, (608) *ara*.....		*uppu*, אֻפָּא «terme, limite, région» (אפף).
559 *lam*...		*lammu*, לַמָּא «tablette», au propre «chose adjointe» (לוה = למא).
560 (610, 611) *pe*...		
561 *me*....		*giltanu* גִלְתַּנָּא (610 גִלְתַּנָּ. Voyez n° 617.)
562 *a*.....		
563 *tal*....		
564 *giltan*..		
565 *du*....		manque. 613 *qaqqu* (614 *gaq*), קַקָּא.
566 *ru*....		
573 *gur*....		*gurru*, גֻרָּא «séparer, chasser» (גרר).

574 *gar*....		*garru*, גַּרָא « violence, tumulte » (גרר).
575 *tar*....		*tarru*, תַּרָא « se séparer, s'éloigner? » (תרר).
576 *ḥal*....		*ḥal*[*lu*].
577 *ri*.....		
578 *ṣum*...		
579 *saqu*...		
580 *ri*.....		manque.
581 *kum*...		
582 *gazu*...		[*daku*]. Voy. n° 339.
584 *kur*....		
585 *pap*....		*pappu*, פַּפָּא « prunelle, image » (כבה).
586 *bur*....		*bûru*, בוּרָא « forteresse bâtie sur une hauteur »; בִּירָה..
587 *bar*....		*bâru*, בַּארָא = פָּרָא « fendre, rompre, moitié » (פרר).
588 *śi*.....		*sû*, סוּא.
589 *śi*.....		*gunnû*, גֻּנּוּא.
590 *pa*....		*iṣ? daru*[1], אִץ דַּרָא « bâton de jugement, sceptre ».
591		*giguru*, גִּגֻּרָא, pour גִּרְגֻּרָא « très-belliqueux ».
592 *u*.....		*igi dibbu*, אִגִ דִיבָּא « surface d'une tablette » (אנה + דפף[2]).
593 *mas*...		*mâsu*, מַאשָׁא « vaillant, héros » (מוש).
594 *sa*.....		*nitu*.
595 *gar*....		
605 *gû*....		*gu*[*u*], גֻּאָא « terrain bas, vallée »; héb. גַּיא.
606 *gâ*....		*guu?*

[1] Mieux *gis-daru*; la signification reste la même.

[2] M. Fr. Delitzsch est arrivé, de son côté, à la même explication (*Assyrische Lesestücke*, p. 18, note).

607 *ub*. . . .		*ubbu*, אֻבָּא « terme, limite, tertre ».
608 *ara*. . . .		Idem ?.
609 *lam*. . .		*lammu*, לַמָּא « tablette ».
610 *pé*.		*gîltanû*, גִלְתַּנָּא « amphore, vase à deux anses » (כלל = גלל).
611 [*qaq*].		*qaqqu*, קַקָּא « sorte d'outil, arme » (קנק).
612		*gâq* [*qu*], idem.
613		*qaqqugu*, קַקָּגָא.
618 *di*.		*śararû*, סַרָרָא « dominer(?) ».
619 *sa* (?). .		*śir*. . .
620 *śar*. . . . 621 *gu*. . . .		*niśi*. . .
922 *śa*.		*gi*. . .
623 *śim*.		*śimmu*, סִמָּא.
624 [*nam*]. . .		*nammu*, נַמָּא.
625 *abba*. . .		*un*. . . . .
627 *qu*. . . .		manque.
655 *gibîl*. . .		*kilutum*, כִלֻתָם (pour קִלֻתָם?) « brûler »; héb. קלה.
656 *bil*(*en*). .		*sibtum*, שִבְתָם « seigneurie, noblesse ? » (שיב).
657 *suḫûp*. .		*śuuppatum*, סוּאַפָּתָם (pour סוּחַפָּתָם) « inondation »; héb. סחף.
658 *sudûn*. .		*nîru*, נִירָא « joug »; héb. נִיר.
659 *ukûs*. . .		*kissû*, כִשוּא « assemblée, multitude »; aram. כנש.
660 *ḫûl*. . . .		*ḫidutum*, חִדֻתָם « joie; péché » (חדו, חטא).
661 *bibra*. .		*bibru*, בִבְרָא (pour ברברא) « réjouissance » (בר).

677-678 [ḫ]*u* 679 *pak*. . . 680 *musen*..		*musennu*, מְשֻׁנָּא « celui qui annonce, héraut? » (שנן).
681 *ri*. . . . . 682 *tal*. . . .		*tallum*, תַּלֻּם « colline, monceau »; héb. תֵּל et תֻּלֶם,
683 *bi*. . . . . 684 *kas*. . . .		*kâsu*, כַּאשָׁא.
685 *ni*. . . . . 686 *zal*. . . . 687 *ili*.		*iau*, יַאָא « dieu Jau » (Ἀός). (Voyez III, 51.)
688 *ili*. . . .		*i 2 nabi*[1], נַבָּא « dieux ». (Voy. III, 54.)
689 *bu*. . . . 690 *śer*. . . .		*śeru*, סֵירָא.
691 *śu*. . . .		*śirgunu*, סִרְגֻּנָּא.
692 *ku*. . . . 693 *se*.		*tukullum*, תֻּכֻּלֻּם « confiance » (תכל = דגל).
753 *ana*. . . . 754 *ilu*. . . . 755 *din gir*. 756 *sa*.		manque.
757 *buluḫ*. . 758 *ḫal*. . . .		manque.
759 *uru*. . . . 760 *lik*. . . .		manque.
761 *tâs*. . . . 762 *kalbu*. .		manque.

II. — SYLLABAIRE R. II, *W. A. I.* III, PL. 70.

1 *sûssana*.		*sûssanu*, שוּשַׁנָּא (pour שֻׁלְשַׁנָּא) « $\frac{20}{60} = \frac{1}{3}$ »; ar. ثلث.
2 *gi-gim*. .		*egimmu*, אֵגִמָּא « sorte de démon » (גמם).

[1] D'après la leçon de M. Delitzsch. IV R. offre *ṣinabi*.

3	*sanabi*..		*sínibu*, שִׁינְבָא « mesure de capacité contenant $\frac{10}{60}$ ou $\frac{2}{3}$ de l'unité » (שנב, סנב).
4	*uduk*...		*udukku*, אֻדֻכָּא « sorte de génies » (דכך).
5	*yin-gu-śili*...		*parap*.
6	*sâ*.....		*libbu*, לִבָּא « cœur » (לבב).
7	*gudu*...		....*tum*.
8	*pês*....		*erû*, אֲרוּא « engendré » (הרה=ארא).
9	*pês*....		*aladu* « enfant » (ילד = אלד).
10	*bîr*....		*saraṭu*, שַׁרַטָּא « expliquer? » (שרט, شرط).
11	*na-nam*.		*kinu*, כִּנָּא « dressé, levé, stable »; héb. כֵּן.
12	*nâ*....		*pednu*, פֶּדְנָא « joug » (פדן).
13	*nâ*....		*luu*, לֻאָא « menu bétail » (לאה).
14	.....		*kabdum*, כַּבְדֻם « lourd, précieux » (כבד).
15	.....		*pâssuru*, פַּאשֻׁרָא « plat, table » (פשר); aram. פָּתוּרָא.
29	*gi-es-tin*.		*karanu*, כַּרַנָּא « vin » (גרן = כרן).
30	*dûp*....		*napaṣu* « rompre, briser, disperser »; héb. נָפַץ.
31	*balag*..		*balângu*, בַּלַאנְגָא « séparer, disperser »; héb. פלג.
33	*ugudili*.		*eśgurru*, אַסְגֻרָא « fermeture (?) »; héb. סגר.
35	*lûḥ*... :		*śukallu*, סֻכַּלָּא « serviteur, messager » (סכל?).
48	*zubu*...		*gamlum* « récompense » (גמל).
49	*gâm*...		*śikru* « reconnaissant » (שכר, شكر).

50 *nâ*. . . .		*atulu* «railler (?)» (התל; תול?).
51 *dara*... .		*turaḥu*, תַּרְחָא «sorte d'antilope» (תרח).
52 *ṣalâm*. .		*ṣalamu*, צַלְמָא «image»; héb. צלם.
53 AN *anûm*.		AN *Anu*, אַנָא «dieu Oannès»; ענה.
72 *sam*(*u*) .		*eribu*, אַרְבָא «rentrée, coucher du soleil» (ערב).
73 *tû*.		*śumma*[*tu*] «colombe» (תאה).
74 *ûś*. . . .		*uśû*.
75 *in*.		*pellum*, פֶּלֶם «juge?».
76 *in*.		*peltum*, פֶּלְתֻם «jugement» (פלל).
77 *śî*.		*nadanu*, נַדְנָא «donner» (נדן).
78 *śâr*. . . .		*saṭaru*, שַׁטְרָא «aligner, écrire» (שטר).
79 *lî*.		*râru*[*bat*? רַרְבַת «grandeur» (רבב).
80 *lâ*.		*laluru*, לַלְרָא (pour לַלְלָא) «insecte voltigeant» (לל=לעל, éth. ለለለ).
81 *argal*. .		*nieru*, נִירָא «joug, direction, pied» (ניר).
82 *aza*. . . .		*aśu*, אַסָא (= אַזָא) «force, vigueur, guérison?» (אסא); cf. aram. אַסְיָא, אָסוּתָא.
83 *uku*. . .		*udmu*, אָדְמָא «gens» (אדם).
84 *né* (*nie*).		*emuqu*, אַמְקָא «force, pensée profonde» (עמק = אמק).
85 *tîdnu*. .		*aḥarrû*, אַחַרוּא «derrière» (אחר).
86 *kusu*. . .		*bulum*, בֻלֻם.
87 [*lû*]*m*. .		*unnubu*, אֻנֻבָא «lacet?»; héb. ענב «faire un nœud, nouer».
90 *iz*. . . . . 91 *is*.		*gîś*[*śu*], גִיסָא «bois» (גיס = קיס); aram. קִיסָא.

96 *gana*...		*gínú*, גִּינוּא «endroit entouré d'une haie, jardin» (גנן).
97 *gana*...		*iklu*, אִקְלָא «champ» (חקל=אקל).
98 *eni*....		*enu*, אֲנָא «puissant, maître» (ענה).
99 *inni*...		*innu*, אִנָּא.
100 *eri*....		*alu*, אַלָּא «ville». (Voy. I, 393.)
101 *el*....		*śimikku*, סִמְכָּא (סמך).
102 *śimik*...		
103		*igû*, אִגּוּא «face, surface, source» (אנה).
117 *kûr*....		*mâtam*, מָתָם «pays» (מתם).
118 *kûr*....		*sadû*, שַׁדּוּא «montagne». (Voy. I. 520.)
119 *śila*....		*śûqu*, סוּקָא.
120 *dû*....		*maru*, מְרָא «enfant, jeune, chef».
121 *gienna*..		*muniru*, מָנִרָא «qui domine, tyran?» (ניר).
122 *ibila*...		*ablu*, אַבְלָא «fils».
124 *ub*....		*tûbqu*, תוּבְקָא «borne, limite» (תבק, דבק, טבק).
125 *ar*.....		*karmu*, כַּרְמָא «vignoble?» (כרם). (Voy. I, 557.)
126 *timmén-na*...		*ṭeménnu*, טֶמֶנָּא «fondation» (טמן).
127 *té*.....		*daḫû*, *ṭaḫû*, טַחוּא «mur» (טיח).
128 *kâr*....		*edîru*, אֲדִרָא «forteresse» (אדר).
129 [*kâr*]...		*ekimu*, אֲכִמָא «habitation, demeure» (קם = כם).
141 *kala*...		*gurusu*, גֻּרְשָׁא «se tenant solidement debout, héros» (קרש = גרש). (Voy. I, 172.)
142 *bara*...		*parakku*, פַּרַכָּא «pavillon»; héb. פְּרֹכֶת.

143	*sara*. . .		*sâru*, שַׁאְרָא « grande porte? » (שער).
144	*nîm*. . . .		*saqû*, שַׁקוּא « hauteur » (שקא=שנא). (Cf. I, 451.)
145	*tura*. . .		*babalum*, בַּבַלֻם (pour בַּלְבַלֻם) « étourdi, malade » (בלל).
146	*uzu*. . .		*sîru*, שִׁירָא « viande, chair »; heb. שְׁאֵר.
147	*śuḥar*. .		*kimmatam*, כִּמַּתַם « famille, petits enfants » (כמם = נמם, جمّ).
148	*ubi*. . . .		*abutam*, אַבֻתַם. (Cf. I, 261.)
149	*lil*.		*lillu*, לִלָּא « incube ». (Cf. I, 262.)

III. — SYLLABAIRE SM. I [1].

1	. . . . .		*iddû*, אִדוּא « bitume ».
2	*nigîn*. . .		*napḥaru*, נַפְחָרָא « assemblée » (פחר).
3	*kû*. . . .		*nadû*, נַדוּא « serviteur, eunuque » (נדה).
4	*tû*.		*ṣubatu*, צַבַתָא « victime, vêtement » (צבת).
5	*zî*.		*kiemu*, כִּימָא « vêtement » (כמה = كم).
6	*us*.		*ṭêmu*, טִימָא « ordre, commandement » (טעם).
7	*gûg*. . .		*kûkku*, כוּכָא « tristesse » (כוך, גוג).
8	*lû*.		*dalaḥu*, דַלַחָא « troubler, attrister » (דלח).
9	*dûl*. . . .		*katamu*, כַתַמָא « cacher? » (כתם).
10	*kâr*. . . .		*dapalu*, דַפַלָא « citadelle, enceinte? » (דפל = טפל).

[1] *Transactions of the Society of biblical archæology*, vol. III, p. 496 et suiv. Édité et annoté par M. Fox Talbot.

11	*udu*. . .		*immeru*, אִמֵּרָא «mouton, agneau» (אמר).
12	*guggal*.	[ ]	*gûggallu*, גוּגַלָּא «roue, voiture; veau?» (גלל ou ענל).
13	*dib*. . . .		*tiṣbatum*, תִּצְבָּתֻם «objets pris, acquis; bétail». Cf. מִקְנָה? (צבת).
14	*pîs* (*peis*)		*hûmṣiru*, חוּמְצִרָא «oiseau de proie» (צר + חום?).
15	*kis*. . . .		*pêsu*, פֵּיסָא «œuf, blanc?» (ביץ).
16	*sik*. . . .		*supâtum*, שֻׁפָּאתֻם «vêtement?» (צבת = שפת).
17	*dara*. . .		*ṭa'mu*, טַאמָא «jugement, ordre?».
18	*sês*. . . .		*pasâsu*. פַּשָּׁאשָׁא «verser? byssus?» (בוץ = בשש).
19	*mûnsûb*.		*śartu*, סַרְתָּא «allée, plantation alignée» (שור).
20	*gûr*. . . .		*karû*, כַּרוּא «mur, jetée, ville» (כור, קרה, קור, גור).
21	*erin*. . .		*erinu*, אֵרִנָא «cèdre» (ארן).
22	*sâ*.		*dumaqu*, דֻּמַקָּא «prospère, heureux» (דמק).
23	*gisimmar*		*gisimmaru*, גִּשִׁמַּרָא.
24	*gâl*. . . .		*basû*, בָּשוּא «être» (בשה).
27	. . . . .		*ḥarrû*, חַרוּא «homme libre, noble» (חרר).
28	*tabîn*. .		*ṣûbru*, צוּבְרָא «monceau, botte de paille» (צבר).
29	*sâk-il*. .		*killu*, כִּלָּא «mesure, espace, poids?» (כלל, כיל).
30	*siniq*. . .		*bînu*, בִּינָא «produit, sarment, rameau»? (בן).
31	. . . *sa*. . .		*gallabu*, גַּלָּבָא «hache, marteau?» (כלף = גלב?).
32	*la*[*gâr*].		*lagaru*, לַגָּרָא.

33 *u*.....		*baḥilu*?, בַחִלָא «adolescent» (בחל).
34		*maskanu*, מַשְׁכַּנָא «pauvre?»; héb. מִסְכֵּן.
37		*amelu*, אַמֵלָא «homme» (אול, אמל, עמל, עול).
38 *du*....		*qaqqadu*, קַקַדָא «sommet, crâne»; héb. קָדְקֹד (קדד).
39 *sadar*..		*uruḫḫu*, אֲרֻחָא.
40 *mûḫ*...		*mûḫḫu*, מֻחָא «haut, élevé, grand» (מחח).
41 *guḷu*...		*qarradu*, קַרַדָא «guerrier, vaillant» (קרד).
42 *kân*...		*adaru*, אַדַרָא «couronne?» (אדר = עטר).
43 *kân*...		*adirtu*, אַדִרְתָא «couronne?».
44 *rissu*...		*kûbsu*, כוּבְשָא «couronne, tiare?» (כבש).
45 *sûr*....		*iśśu*, אִסָא «feu, flamme?»; héb. אֵשׁ (אשש).
46 *kâ*....		*bû*, בוּא = פוּא «bouche»; héb. פֶּה; ar. فم (פוה).
47		*abbu* (= *appu*), אַבָּא «face, figure, visage» (אפף).
48 *t*]*âl*....		*tallu*, תַלָא «éminence, colline» (תלל).
49 *b*]*î*....		*kâsu*, כָאשָא «séparer, couper?» (כש = קץ).
50 *kâs*....		*kâsu*, כָאשָא «séparer, couper?».
51 *nî*.....		*i*, אִי «séjoûr, demeure, dieu Jaou» (איה, اوى).
52 *zâlli*...		*i*, אִי *idem*.
53 *ili*.....		*i*, אִי *idem*.
54 *ili*.....		*i mîn nabi*, אִי מִין נַבִא «...dieux».

55	*bû*....		*síru*, סִירָא «détour, déplacement» (סור).
56	*sîr*....		*síru*, סִירָא «détour, déplacement».
57	*sû*.....		*sîr ganû*, סִיר גָּנוּא (סור et גון = כון) «extension, éloignement».
58	*kû*....		*tukullam*, תֻּכְלָם «confiance, adoration» (תכל).
59	*p*]*i* (?)..		*tukullam*, תֻּכְלָם «pourpre, vêtement de pourpre» (תכל); héb. תְּכֵלֶת.
63, 64, 65.			*udû*, אֻדוּא «rejeton, jeune animal, mouton, agneau» (ידה).
66	*nîr*....		[*néru*], נֵירָא «domination» (ניר).
67	*zâg*....		*zâggu*, זַאגָּא «eau coulante» (זגג, זקק).
68	*ḥi*.....		*ḥau*, חוּא «vie, existence?» (חוה = חיה).
69	*kâb*....		*kâbbu*, כַּאבָּא «main gauche» (כף).
70	*kîb*....		*kibbu*, כִּבָּא «district, cercle» (כבב).
71	*têr* (*te-ir*)		*kisatum*, כִּשַׁתֻּם «armée, assemblée, tribu, peuple» (כנש).
72	*tûk*....		*tukû*, תֻּכוּא «réunir, tenir» (תכה).
73	*tâk*....		*ezibu*, אַזִבָּא «laisser, abandonner» (עזב = אזב).
74	*bâr*....		*parakku*, פַּרַכָּא «pavillon» (פרך); héb. פָּרֹכֶת.
75	*sâr*....		*parakku*, פַּרַכָּא «tente, sanctuaire en forme de tente?» (פרך).
76	*id*.....		*náqu*, נַאקָא «libation, verser» (נקה).
77	*ana*...		*samû*, שַׁמוּא «ciel» (שמה).
78	*dingir*..		*ilum*, אִלָם «dieu» (אל).
79	*nâb*....		*nabbu*, נַבָּא «pronostiquer, révéler, étoile, dieu» (נבא).
80	*u*.....		*umu*, אֻמָא «sorte de mesure» (אמה).

81	*láḥ*....		*miśû*, מְסוּא «envoyé, messager» (מסה, משה).
82	*sûkkal*.		*sukkallum*, שְׁכַלָּא «intelligent, serviteur» (שכל).
83	*kâskal*(?)		*harranu*, חַרַנָּא «sceptre?, chemin» (חרר).
84	*illat*...		*illat*, אִלַּת «force, armée» (אול).
85	*rutu*...		*rutu*, רְתָא «pouvoir, domination» (רעה).
86	*u*.....		*ummu*, אֻמָּא «jour» (יום).
87	*u-su*...		*erib* AN *samsi*, אֲרֵב שַׁמְשָׁא «coucher du soleil» (ערב et שמש).
88	*nigin*...		*kûmma*, כוּמָא «prise, assemblage» (כום).
89	*e*.....		*aṣû*, אַצוּא «lever du soleil, sortie» (אצא = יצא).
90	*uḥu*...		*ru'tu*, רָאִתָא «poison?» (רוע).
91	*itu*....		*arḥu*, אַרְחָא «lune, mois» (ארח = ירח).
92	*itu*....		*arḥu*, אַרְחָא «lune, mois».
93	*muru*..		*gablum*, גַּבְלָם «milieu, mêlée» (גבל, קבל).
94	*nisak*..		*niqû*, נִקוּא[1] «verser, libation, sacrifice» (נקה).
95	*umûn*..		*mûmmu*, מוּמָא? ...
96	*dí*(*di-e*).		[*sikitum*], שִׁכְתָם «sommet?» (שכה = שקה).
97	*śí*.....		[*nappaḥu*], נַפָּחָא «cor, trompette» (נפח).
98	*azalak*..		*aslaku*, אֶשְׁלָכָא.
99	*diník*..		*sibṣu*, שִׁבְצָא.

[1] Variante : *nisakku* (נסך).

100	*ḥara*...	[*iz-kabbu*].
101	*lu-gal*..	*śar*[*ru*], סַרָא «roi» (שׂרר).
102	*raba*...	*rab*[*bu*, רַבָּא.
103	*dîm*...	*makutam*, מַכָּתַם.
104	*mâḫ*...	*ṣiru*, צִרָא «très-grand, élevé, illustre» (צהר).
105	*idem*...	*rabû*, רַבוּא «grand» (רב).
106	*qûl*....	*abatam*, אַבַתַם «consentement, accord?» (אבה).
107	*śûn*....	*lib ṭabu*, לִב טַבָּא «cœur, bon, content, satisfait, joyeux» (לב טוב).
108	.....	*arratam*, אַרַתַם «imprécation, malédiction» (ארר).
109	.....	*ṣibutam*, צִבוּתַם «désir, volonté» (צבה).
111	*u* (*sam*).	.....
112	*ib*.....	.....
113	*dû*....	*u*.
114	*u*.....	*iśbû*[1], אִסְבוּא «herbe?» (עשב=אשב).
115	*ub*....	*iśbû*, אִסְבוּא «herbe?».
116	*bu*....	*iśbû*, אִסְבוּא «herbe?».
117	*ḫâ*....	*kûa*.
118	*a*.....	*kûa*.
119	*ua*....	*kûa*.
120	.....	*kûa gunû*.
121	.....	*kisal laḫu*.
122	.....	*kisal luḫu*.
123	.....	*kisal luḫatu-*
124	.....	*a kil* (?) *kisal luḫi*.

[1] Peut-être *gisbu*.

IV. — SYLLABAIRE. SM. II, *W. A. I.* IV, AL. 69-70 [1].

Colonne 1.

1 [*mas*..		*mâsu*, מַאשָׁא.....	*AN NIN-IB*, « dieu Ad *asibu*, אַשִׁבָא. *ellu*, אֵלָא « haut, h (הלל, עלי); *mâsu* *ṣabitu*, צַבִתָא « pren sesseur » (צבת). *mâzu sa alip*, אַלַפ « ..... d'un vais
6 [*gir*]..		*girû*, גִרוּא « épée » (גרה).....	*zuqa bulbu*. *pâtru*, פַאתְרָא « épée *padanu*, פַדַנָא « sillon *birqu*, בִרְקָא « éclair »
10	[ ]	*sa duga kunu*.....	*naidu* « insecte » (אד « ver » (נבל, בלה). *nâbu* [2] « insecte » (נוב) « pou » (כלם). *parsu'u* פַרְשָׁאָא « puce פרעש). *śâśu*, סַאסָא « teigne (סס). *mûnu* מוּנָא « mite » (ן *selabbû*, שֵׁלַבָא.
16		*mûk* 2 *nabi*.....	*bâsmu*.
17		*mûk* 2 *nabi*.....	*edissu* « seul » (חד). *munu*.

[1] L'autographie de M. Fr. Lenormant (*Choix de textes inédits*, p. 78) laiss à désirer au point de vue de la correction.

[2] Excellente leçon de M. Delitzsch. IV R. porte *naḫagu*. M. Sayce réun mots de cette ligne et transcrit inexactement : *nakha* — *gunmatu*.

19		*ṭûn-gunû*.....	*sibbu.* *meḥû* (*sibḥu*). *iltanu.*
22 [*dûg?.*]		*dûgu*.....	*birku* « genou » (ברך).
23 [*ḥi*]...		*dûgu*.....	*tâbu* « bon (טוב). *riḥû* « bonne odeur? » (ריח).
25 [*ku*]..		*ibutu kullaku*.....	*rutu* « domination » (רעה). *asabu* « habiter » (ישב). *dû* « fils, maître » (דוא). *ṣilla*, « ombre, protection (צלל). *mulû*, « habitant, homme, maître » (מלא). *śûkku* « couverture » (סכך). *satul* ... ZV-AB « ... de la mer ».
32 *gis*...		*nitaḥu* « morceau » (נתח).....	*zikaru* « mâle » (זכר). *igarru* « monceau, toit » (יגר). *riḥû.*
35 *dûb*...		*dûbbu* « tablette »...	*sapaku* « verser, abonder » (שפך, שפק). *tabaku* « joindre? » (דבק=טבך). *śaraqu* « attacher? » (סרק=סרך). *tûbbu* « bonté ? » טוּבָא (טוב). *lamû* « note, tablette » (למה). *ṣibû* « doigt » (צבע).
41 *gâl*...		*iqqu*.....	*rûṣṣunu* « frein? » (רצן = רסן). *malû* « habitant » (מלא). *asabu* « habitant » (ישב). *pasaḥu* « franchir » (פשח). *sakanu* « habiter, faire » (שכן). *petû* « porte » (פתה, פתח), *kânu* « séjour » (כון). *nâru* « rivière » (נהר). *basû* « être » (בשה). *labanu* « se prosterner » (לבן, لبن).
50 *mût*..		*musên dugû*.....	*banû sa aladi* « procréateur d'enfants » (בָּנוּ ש אַלַד).

50 *mût*..		*musén dugû*.....	*aladu* « enfant » (ילד). *dâmu* « enfant, maître » (ה *ubbu* « herbe » (אבב). *kalbu* « chien » (כלב). *bîsru?* « cru? » (בסר). *paradu.*
57 *nâm*..		*nâmmu* « élevé, dressé » (נוה=נמה).....	*simtam* « chose établie, sort, tinée » (שים). *peḥatam* « gouverneur » (ה *lâ* « non » (לא). *annu* « ce, ceci » (אנה). *pissû.* *u]dû?* (ידע).
63 *ṭâr*...		*sî gunu*.....	*ṭarru*[1] « frais, éclatant » (ר *litû.* *sûtturu*[2]. *pêṣu.*
67 *sâr*...		*dûgu* « abondance ? » (דגה דוג).....	*kissatum*[3] « réunion, multit (כנש). *mâdu* « beaucoup » (מאד). *sumdû?* *rabû* « grand » (רבה, רכב *muḥudu*[4] « joyeux? » (חדו) *sutabû*[5]. *dûssû.* *nûḥsu* « abondance, bonl (נחש). *bumalu* « fort, géant? » (ול *naḥasu sa nûhsi.* *sâr.*

[1] Lenormant, *gannu.*
[2] Lenormant, *sûttu.*
[3] Lenormant, *kissadu.*
[4] Delitzsch, *buḥudu.*
[5] Delitzsch offre encore un mot : *sutemû* (?).

78 *śî*. . . .		*śunnu*.	*ḥánu.* *sûtlumu.* *nada*[*nu* « donner » (נדן).

Colonne 2.

1 *śî*. . . .		*śûnnu*.	*haśa*. . . . . . *ananu sa*. . . . .
7 *ab* . . .		*esu*.	*partum* (*uttum*, *tamtum*).
10 *ma*. . .		*mamû*.	*matum* « pays » (מתה).
11 *us* . . .		*nitaḥu* « morceau » (נתח).	*emi* . . . . . . *abadu* « serviteur » (עבד).
17 *mûl* . .		*ana esseku*	
21 *dû*. . .		IZ-BV *gûṭṭu*[1].	
25 *búr*. . .		*ninda gunû*.	4 lignes mutilées. *śalatam sa* . . . . . . *abnu* « pierre » (אבן). *lab* (*nar*) . . . *rapa* . . .
31 *pés*. . .		*kûa gunû*.	*màmlum.* *ḥuṣabu.* *salalti.* *napasu sa* . . . . .
37 *i*.		*igîttû*.	*nâ*[*ru*? « rivière » (נהר). *nâ*[*du* « éclat, majesté » (נאד). *kamu* « ardeur » (כמה=כוה), *aṣû* « lever du soleil » (יצא).
41 *śâ*. . . .		*śagitu*.	*pêr* . . . . . . 12 lignes mutilées.
54 *gá*. . .		*peśânnu*	5 lignes mutilées. *kalû* « renfermer » (כלא).
64 *tâb*. . .		*dili* 2 *nabi*.	*edi*[2]. . . . *eṣi*[3]. . .

[1] Lenormant, TAM-BV *gûddu*.
[2] Lenormant, *esak*. . . . .
[3] Lenormant, *esi*. . . . .

64 *tâb*. . .		*dili* 2 *nabi*.	*sûrru*[*u* « domination » (סרר *ḥama*[*mu* « chaleur ». *nabḥa*[*ru* « totalité » (בחר). *śapa*. . . *umma*. . . *tabbu*? « bon » (טוב). *zurru* « répandre » (זרר).

Colonne 3, verso.

13 *gûd*. .		*gûddu*.	
17 *pesim*.		*pesimmu*.	5 lignes mutilées.
21 *dû*. . .		*gâk*[*ku*.	*banu*[*u* « construire ». 2 lignes mutilées. *ritu*[*u*. 6 lignes mutilées. *danutam* « jugement » (דין).
32 *lil*. . .		*kîtu*.	4 lignes tronquées.
36 *til*. . . .		*bâṭṭu*.	4 lignes mutilées.
43 *sâb*. . .		IZ TAR *urâs sa* KV. . .	*sa*. *ḥara*[*nu* « bâton, sceptre ». *baqa*. . . . .
46 *as*. . .		*dêssu*.	*arra*[*tu* « malédiction » (ארר 4 lignes mutilées.
51 *sû*. . .		*mastenû*.	9 lignes mutilées ou détrui

Colonne 4.

11 *ki*. . . .		*kikû*.	*ṣi*[*râ*]*tum* « hauteur » (ציר). *a*[ ]*rutum*. *asabu* « habitant » (ישב); *sâ* « celui qui » (ש). *anna* « à »; *eṃa*. *idtum* « endroit » (יד).
16 *kala*. .		*gu*.	*aqṣu* « terminer? » (קצה); *a* « tendre? » (ישט).

16 *kala*..		*gu*.....	*dannu* «fort» (דנן); *aqru* «précieux» (יקר). *sa ristan* «le premier» (ראש); *asaridu* «unique» (שרד).
19 *gîn*...		*sitimmu*[1].....	*banu* «engendrer, construire» (בנה); *epesu* «faire» (עבש). *basû* «être, devenir» (בשה); *samaṭu*[2]. *maṣû* «trouver?» (מצא).
22 *gîn*...		*aradubû* «poursuivre?» (רדף).	*alaku* «marcher» (אלך). *kânu* «être ferme (כון); *saparu* «envoyer» (שפר). *magaru* «bonheur» (מגר); *anaku* «moi» (אנך).
25 *nî*....		*immu* «jour» (יום)..	*buluḥtam*[3] «crainte» (פלח, בלח). *ramanu* «stature, même» (רום); *emuqu* «force» (עמק). *zûmru*[4] «corps» (זמר).
28 *imi*...		*immu* «jour» (יום)..	*samû* «ciel» (שמה); *irṣitam* «terre» (ארץ). *aḥu* «rivage» (אחה); *didu* «poussière, boue» (טיט). *sâru* «tempête, orage» (שער); *zânnu*[5] «pluie» (זנן). *ṭibbu* «goutte» (טפף).
33 *tâk*...		*suridu*.....	*zu'ûnu* (זאן = צען). *labaṣu* (לבץ). *maḥaṣu sa* NIN. *śalaṣu; bâru* «citadelle»; héb. בִּירָה (ביר).

[1] Lenormant... *numu*.
[2] Lenormant, *samer*.
[3] Lenormant, *bu-ga-tam*.
[4] Lenormant, *ba-um-ru*.
[5] Lenormant, *ba-un-nu*.

33 *tâk*...		*suridu*.....	*sâlum; nabaṣu.* *nadû.*
38 *tibbin*.		*gadu takkuru.*	*masaru* «laisser, abandonner» (משר). *ṣûmbu, ṣûpru* [1]. *ubanu* «pic, pouce» (אבן ou בהן), *imṭû.*
41 *hâl*...		*ili* 2 *nabi*.....*d* *gisi u ḫallaku*.....	*italluku.* *bûsqu.* *bu*...*du.*
44	[ ].....		*aribu* «corbeau» (ערב); *iṣṣuru* «oiseau» (נצר). *memitu.*
47	.....	.....	*sa. ratu.* *ṣara*[*tu sa libbi.*
48 *u*....		*aradu* ⟦⟦ *nabi*.....	*ris* ... *um.* *kânu* «être ferme» (כון); *uzuzu.* *kéśi* [2] *sa* MAK «mousse d'un navire» (כיס); aram. כֵּיזָא. *alaku* [3] GAR-MES.
52 *alim*..		*sagira* [5] *kuâ*?.....	*igîdu.* [4] AN EN KIT. *śar* «roi?» (שרר); *kabtu* [6]. *ditanu.*
55 [*ka*]..		*kâgu*.....	*kuśarikku?* *saśû.* *riqmu.* *sagamu.* *adilu.* *kagamu.* *kibû.*

[1] Lenormant, *ṣum*...
[2] Lenormant, *kéli.*
[3] Lenormant, *alalu.*
[4] Lenormant, *gidu.*
[5] Lenormant, *sa-amra.*
[6] Lenormant, *ritu.*

L'examen le plus superficiel des syllabaires qui précèdent fait voir tout d'abord que la troisième, respectivement la quatrième colonne à droite renferme l'explication des signes qui occupent la colonne médiane et dont les diverses lectures sont indiquées dans la première colonne à gauche. Cette explication, qui offre, en principe, les valeurs idéographiques des signes mis en regard, est donnée en termes assyriens dont la plupart se rencontrent dans les documents étudiés jusqu'à présent, et ceux mêmes qu'on ne peut pas traduire à l'heure qu'il est portent le cachet sémitique aussi bien par la trilitéralité des racines que par la terminaison *u* de l'état emphatique qu'ils affectent, en conformité avec les mots dont la signification a été déterminée avec une entière certitude.

Au sujet des syllabes contenues dans la première colonne, la question d'origine paraît plus difficile à résoudre. Il est certain que ces sons proviennent de mots qui, dans la langue des inventeurs, exprimaient l'idée attachée à chaque signe en qualité d'idéogramme. Mais quelle est cette langue? Est-ce l'assyrien lui-même ou bien un idiome étranger et non sémitique comme celui qu'on appelle ordinairement accadien? Dans le premier cas, eu égard au caractère essentiellement polysyllabique des langues sémitiques, l'articulation monosyllabique propre au signe ne peut être qu'une fraction, notamment la première syllabe commençant le mot qui désigne l'idée innée au signe. Dans le second cas, cette

syllabe constituerait un mot complet et bien déterminé en lui-même. A première vue et par suite de cette circonstance qu'un grand nombre de monuments semblent offrir, à côté du texte assyrien, un texte rédigé en un idiome différent, et que, de plus, la presque totalité des documents appartenant aux anciens rois de Babylonie semble composée uniquement en cet idiome; par suite de ces considérations, dis-je, on est entraîné, et c'est là où se sont arrêtés les assyriologues, à voir dans les syllabes en question des mots accadiens pleins et entiers qui exprimeraient les idées marquées par les signes correspondants. Cependant une étude plus approfondie des syllabaires fait ressortir plusieurs points qui militent en faveur de l'origine sémitique et assyrienne de ces syllabes explicatives.

En général, presque chaque signe est susceptible d'être diversement lu, c'est-à-dire qu'il est polyphone par sa nature, et cependant rien n'indique au lecteur comment il aura à faire son choix parmi les nombreuses lectures possibles. L'écriture chinoise fait usage d'éléments phonétiques fixés d'une manière immuable, lesquels, en se combinant avec l'élément idéographique, indiquent aux yeux la lecture du complexe entier. Dans les cunéiformes assyriens, la lecture du signe polyphone est fixée, soit à l'aide de signes voisins moins douteux, comme, par exemple, [illegible] *u* = *iskun* « il a fait », soit par nécessité matérielle, comme [illegible] *sulmeya* « ma paix », dont les autres lectures possibles *dun-*

meya, *dunsibya*, *sulsibya* n'offrent pas de formes sémitiques. En accadien, tous ces auxiliaires de la lecture n'existent point. Le signe, dépourvu de toute espèce de déterminatif, ne fournit au lecteur aucun indice pour le fixer sur la valeur phonétique. Pour ne citer que quelques exemples, nous rappellerons que le signe (R. I, 518) comporte cinq valeurs différentes : *kur*, *sad*, *lat*, *mat*, *sil*. D'autres signes d'un usage très-fréquent, comme , , , se prononcent chacun de six manières différentes. (Voir Sm. *Phonetic values*, n°s 293, 338, 339.) De tout cela il résulte évidemment que les syllabes explicatives de la première colonne ne peuvent pas représenter des mots entiers appartenant à un idiome monosyllabique, mais seulement les syllabes initiales de mots plus longs, syllabes dont la lecture devait être précisée à l'aide de moyens extérieurs, comme cela a lieu dans les textes assyriens.

L'examen des valeurs idéographiques propres à chaque signe aboutit au même résultat. On s'aperçoit bientôt que le nombre de ces valeurs n'est nullement en proportion avec celui des puissances phonétiques du signe. Le caractère , qui se lit seulement *ur*, comporte les significations de *chaleur* (*ḥammu*), *brûler* (*eṣidu*), *aider* (*nararu*), *voir*, *fixer* (? *ḥazu*), *maudire* (*arar*). Un exemple frappant de la multiplicité des significations nous est fourni Sm. II, 25-32, le signe , lu *nî*, signifiera à volonté *jour*, *crainte*, *stature*, *même*, *force*, *corps*; lu *im*, il donnera les valeurs suivantes : *jour*, *ciel*, *terre*, *rivage*,

boue, *tempête*, *pluie*, et remarquez-le bien, toutes ces valeurs idéographiques ont été constatées dans des textes purement accadiens; elles n'ont donc pas été introduites postérieurement, comme on le suppose relativement à certains autres caractères. Pour trouver un idiome offrant une homonymie aussi effrénée, il faut aller au Céleste Empire[1], et néanmoins l'analogie est loin d'être exacte. En effet, l'écriture chinoise, ainsi que l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, a cherché à remédier aux ambiguïtés de la langue par l'emploi régulier de déterminatifs génériques. Ces déterminatifs aphones et destinés seulement à la vue sont, pour le lecteur sachant la langue, des guides aussi sûrs que le sont chez nous les diverses orthographes des mots homophones ***sain***, *sein*, *saint*, *seing*, *cinq* et tant d'autres. Le caractère cunéiforme est, au contraire, dépourvu de toute sorte de déterminatif, ce qui ne pouvait pas avoir lieu, si les syllabes *ni* et *im* qu'il exprime avaient par leur nature les significations multiples que nous venons d'énumérer.

Une autre observation vient encore compliquer le caractère indécis des signes cunéiformes. En com-

[1] Les connaisseurs remarqueront aussitôt qu'ici encore la comparaison que je présente en faveur des accadistes est contraire à la réalité des choses, car il est notoire qu'en chinois les radicaux similaires se distinguent les uns des autres par des modulations de voix particulières qu'on désigne sous le nom de « intonations. » Pour les indigènes de la Chine, la syllabe *fou*, par exemple, prononcée avec le ton interrogatif, est foncièrement différente de *fou* prononcée avec l'accent admiratif, et ainsi de suite pour les autres tonalités.

parant entre eux les syllabaires ci-dessus, on arrive à se convaincre que la signification ou les significations propres au signe ne dépendent pas du tout de sa valeur phonétique. Ainsi, le signe — (R. I, 427), qu'il se prononce *as*, *ru* ou *dil*, signifiera toujours « annoncer ». De même le signe ▭ ayant le sens de *nitaḫu* « morceau, phallus », est rendu phonétiquement dans un endroit par *gîs* (Sm. II, 1, 32), dans un autre par *us* (Sm. II, 2, 11), tandis qu'un troisième syllabaire (R. I, 360) attribue à cette dernière valeur la signification de *ridu* « descendant, enfant ». De ces exemples et d'autres exemples analogues qu'on pourra multiplier aisément, il suit nécessairement que le monosyllabe indiquant la valeur phonétique du signe, loin de représenter un mot complet d'une signification tranchée, est plutôt le représentant vague, indifférent et purement artificiel d'une série d'idées que le signe est destiné à marquer en dehors de sa puissance phonétique.

Enfin, voici un phénomène d'une importance de premier ordre. S'il y a un fait trois fois certain, c'est bien celui qui est relatif au caractère immuable des radicaux accadiens. Ces radicaux, fixés à tout jamais dans leur forme primitive, ne subissent ni accroissement de voyelles paragogiques, ni la moindre modification dans leurs éléments consonnantiques. Or, en comparant avec quelque attention les syllabaires d'Assourbanipal, on aperçoit un nombre considérable de variantes dans la première colonne qu'on nous dit renfermer des mots accadiens. On a ainsi,

par exemple : *dâr* (R. I, 64) et *dara* (Sm. I, 17); *mara* (R. I, 278) et *mâr* (*Ibid.*, 541); *kâl* (R. II, 141) et *kala* (Sm. II, 4, 15); *zalli* (Sm. I, 52) et *zâl* (R. I, 686); *bara* (R. I, 255; R. II, 142) et *bâr* (Sm. I, 74); *sara* (R. I, 256; R. II, 143) et *sâr* (Sm. I, 75); *idu* (R. I, 86) et *itu* (Sm. I, 91, 92), etc., etc. Encore plus décisives sont les formes doubles que prennent plusieurs valeurs phonétiques, et dont l'une se montre comme une simple abréviation de l'autre. Comparez, entre autres, les signes suivants : *mak, ma; mal, ma; qum, qu; sem, se; sud, su; pam, pa; ner, ne; num, nu*, etc. Toutes ces formes diverses, inconciliables avec la nature d'une langue originelle [1], mais tranchant tout à fait sur l'immutabilité absolue de l'accadien, ne peuvent donc pas constituer des vocables pleins et entiers, elles représentent forcément la transcription plus ou moins analytique et complète des lectures propres au signe occupant la deuxième colonne.

Les considérations que je viens d'exposer me paraissent avoir suffisamment démontré que les syllabes de la première colonne ne sont que des fractions, et notamment les syllabes initiales de mots polysyllabiques. Deux raisons me font penser que ces mots générateurs doivent être cherchés dans le diction-

[1] Ce phénomène est, au contraire, le propre des langues dérivées, comme par exemple le français. Quelquefois, les exigences d'une euphonie parvenue à un haut degré de raffinement font éliminer certains éléments consonnantiques de la racine, cela a lieu surtout en finnois moderne.

naire sémitique et assyrien. D'abord parce que l'histoire ne nous montre en Babylonie aucun autre peuple à langue polysyllabique que les Assyro-Babyloniens proprement dits, et ensuite parce que la nature intrinsèque de ces syllabes révèle un caractère essentiellement sémitique. On sait que c'est surtout par l'indifférence pour la voyelle du radical que les idiomes de Sem se distinguent des autres familles linguistiques, dans lesquelles la voyelle forme une partie intégrante de la racine. Or, ce même phénomène se retrouve précisément dans les syllabes en question, où l'on signale entre autres *dab*, *dib* « tablette »; *kar*, *kur* « champ, terrain »; *laḫ*, *laḫ* « serviteur »; *nam*, *nim*, *nam* « dresser, lever »; *gar*, *gir*, *gur* « couper, trancher », etc. etc. Une fois mis sur la piste de mots sémitiques on ne tarde pas à en retrouver les vestiges certains et incontestables.

Le premier point de repère nous est fourni par les mots de deux syllabes, dont plusieurs se montrent comme étant plus ou moins modifiés ou bien abrégés des mots assyriens qui interprètent les signes à la troisième colonne. Ainsi, n° 175, *lamma* est visiblement tronqué de l'expression assyrienne parallèle *lamaśśu;* n° 185, *śilim* offre certainement la racine sémitique שלם « paix », d'où provient l'assyrien *salmu* placé à la troisième colonne. En parcourant les syllabaires, on trouve encore R. I, 112, *ṣapar*, *śiparru;* 124, *udaggal*, *udaggilla;* 127, *apzu*, *apśû;* 130, *asagara*, *asagarû;* 147, *nanga*, *naga;* 155, *balag*, *balagu;* 166, *qaqqul*, *qaqqalum;* 168, *bulak*, *bulakku;*

281, *tikul*, *tikullum;* 284, *surra*, *surrû;* 287, *engar*, *ikkaru;* 288, *apen*, *epennu;* 344, *nuśku*, *nuśkû;* 347, *billudu*, *billudû;* 349, *sabra*, *sabrû;* 357, *adama*, *adamatu;* 363, *kiśal*, *kiśalu;* 374, *peśan*, *peśannu;* 375, *śangu*, *sangû;* 384, *ḥarub*, *ḥarubu;* 385, *kiśim*, *kiśimmu;* 387, *libis?*, *libbu;* 392, *liliś*, *liliśu;* 512, *gîme*, *gimû;* 513, *ama*, *amû;* 546, *lagab*, *lagabu;* 550, *sukkal*, *sukkallu;* 554, *garus*, *gurusu;* 564, *giltan*, *giltanu;* 657, *suḥup*, *sû'upatum;* 661, *bibra*, *bibru;* 680, *musen*, *musennu;* R. II, 1, *sûssana*, *sûssanu;* 3, *sanabi*, *sinibu;* 4, *uduk*, *udukku;* 52, *ṣalam*, *ṣalamu;* 102, *śimik*, *śimikku;* 222, *ibila*, *ablu;* 142, *bara*, *parakku;* Sm. I, 1, 12, *guggal*, *guggallu;* 21, *erin*, *erinu;* 23, *gisimmar*, *gisimmaru;* 32, *lagar*, *lagaru;* 84, *illat*, *illat;* 85, *ratu*, *rutu;* 96, *azaḷak*, *aslaku;* Sm. II, III, 17, *pesim*, *pesimmu*. Il y a plus, certains dissyllabes, à première vue très-différents des vocables parallèles de la troisième colonne, se montrent après réflexion comme des synonymes; ainsi I, 120, *kiśib* rappelle le verbe assyrien *kaśab* « mesurer, marcher », synonyme de *arad*, d'où *ridtum* dans la colonne assyrienne. De même, R. I, 156, *amar* correspond visiblement à l'assyrien *amaru* « lumière », synonyme de *buru*. D'autres exemples sont R. I, 138, *isib*, dérivé de *asab* « demeurer », expliqué par *ramku;* de même, R. I, 174, *alap* de *alpu* « bœuf », expliqué par *seda*. On voit, par là, que toutes ces articulations à deux syllabes, loin de former des mots d'un idiome étranger, ne sont que des mots assyriens parfois légèrement modifiés, ou bien

des fractions de mots assyriens plus longs qui ont donné naissance à la signification idéographique des signes respectifs.

Tournons maintenant notre attention sur les articulations monosyllabiques de la première colonne. Tout nous fait croire qu'elles n'ont pas d'autre origine que celles à deux syllabes, c'est-à-dire qu'elles représentent seulement la première syllabe de mots assyriens plus longs. La réalité de ce fait se constate avec certitude pour les syllabes composées, celles qui mettent en évidence deux de leurs consonnes radicales, car, dans ce cas, le troisième radical se supplée aisément. Parmi ces syllabes, on signale aussitôt les suivantes : R. I, 161, *muk*, *mukku*[1]; 198, *ziq*, *ziqqu*; 256, *sar*, *saru*; 262, *lil*, *lillu*; 335, *sam*, *sîmu*; 350, *sab*, *sabbu*; 354, *bat*, *pitâ*; 389, *kir*, *kîru*; 395, *siq*, *saqummatu*; 429, *dil*, *dilu*; 431, *ṣab*, *ṣabu*; 432, *sam*, *samsu*; 482, *saq*, *sangu*; 517, *zib*, *zibbu*; 518, *kur*, *karu*; 523, *śil*, *śilu*; 541, *mar*, *marru*; 542, *dib*, *dibbu*; 547, *tab*, *tabbu*; 548, *kas*, *kâsu*; 559, *lam*, *lammu*; 573, *gur*, *garru*; 574, *gar*, *garru*; 575, *tar*, *tarru*; 576, *ḥal*, *ḥallu*; 585, *pap*, *pappu*;

[1] Signalons, à titre de curiosité, que M. Schrader (*Zeitschrift der Morgenländischen Gesellschaft*, XXIX, p. 9) puise dans ces frappantes concordances un argument contre leur validité. Il ne craint pas d'affirmer que tous ces mots ont été forgés par les scribes assyriens, afin de rappeler la syllabe figurant sur la première colonne à gauche. Il faut vraiment fermer les yeux pour ne pas voir que ce sont des expressions des plus usitées dans les textes assyriens. Leur caractère sémitique est également certain, comme on a pu s'en convaincre par l'indication des racines que nous avons ajoutée à la traduction des syllabaires (p. 246-276). J'y reviendrai plus loin.

586, *bur, bâru;* 587, *bar, bâru;* 593, *mas, mâsu;* 611, *qaq, qaqqu;* 623, *śim, śimmu;* 682, *tal, tallu;* 690, *śer, śeru;* R. II, 2, *gi-gim* (= *gim-gim*), *égimmu;* 96, *gan, ginâ;* Sm. I, 7, *gug, kukku;* 40, *muḫ, muḫḫu;* 66, *nir, niru;* 67, *zag, zaggu;* 69, *kab, kabbu;* 70, *kib, kibbu;* 72, *tuk, taku:* 79, *nab, nabbu;* 102, *rab, rabbu;* Sm. II, 1, 6, *gir, girâ;* 35, *dub, dubbu;* 57, *nam, nammu;* III, 13, *gud, guddu*, etc. Enfin, parmi les syllabes simples, bien que la nature de leurs radicaux se discerne beaucoup plus difficilement, on ne tarde pas à observer de nombreuses concordances; telles sont : R. I, 117, *um, ummu;* 178, *śa, samu;* 179, *ra, raḫaṣu;* 184, *di, dînu;* 187, *ap, aptu;* 199, *ur, aru;* 261, *ub, abu;* 308, *ṭe, ṭemennu;* 358, *al, allu;* 366, *ge, kitu;* 388, *ub, ubbu;* 474, *iz, izu;* 476, *ka, kagu;* 510, *iq, iqu;* 555, *gu, guu;* R. II, 74, *uś, uśu;* 80, *la, lalaru;* 82, *aś, aśu;* 98, *en, enu;* 99, *in, innu;* Sm. I, 80, *u, umu;* Sm. II, II, 9, *ma, mamû;* 41, *śa, śagitu?* Sm. II, IV, 11, *ki, kiku;* 28, *im, immu*, etc. Ici, on remarque facilement que les syllabaires négligent très-souvent de consigner les articulations les plus usuelles d'un grand nombre de signes. On croirait quelquefois à un parti pris de la part des scribes assyriens d'omettre les valeurs syllabiques qui auraient rappelé trop facilement les mots qui leur servent de base. Quelques exemples très-frappants démontreront l'exactitude de notre observation. Aux numéros 172 et 173, on a noté pour le signe ⊢|||| deux valeurs secondaires *kal* et *gurus*, tandis que la valeur principale *dan* est omise,

et cependant c'est cette valeur dérivée du mot *dannu* « fort » qui rend compte de l'idée de « force » attachée à ce signe. De même pour le signe ▽, dont la valeur principale est *qaq* (*gaq*) dérivé de *qaqqu*, on trouve aux numéros 565 et 566 les valeurs secondaires *du* et *ru;* pour ▷𒄩 *ṣu*, on a marqué (576-578) *ḫal*, *ri*, *ṣum*, valeurs qui sont évidemment rares et secondaires. Que les valeurs que nous qualifions primitives le soient en effet, ceci se prouve péremptoirement par le fait que les sons *dan*, *kak*, *ṣu* n'ont pas d'autres représentants dans le syllabaire cunéiforme et qu'il est impossible de penser que toutes ces articulations aient été oubliées par les inventeurs. Quant aux articulations *kal*, *du*, *ru*, *ḫal*, *ri*, *ṣum*, elles ont chacune un ou plusieurs représentants spéciaux, de sorte qu'elles ne peuvent affecter les signes précités qu'en qualité de valeurs exceptionnelles. Encore plus fréquentes sont les omissions dans la troisième colonne, dans la série des valeurs idéographiques du signe, comme on peut s'en convaincre en comparant les syllabaires à trois colonnes à ceux de quatre colonnes, et même dans ces derniers les significations attribuées à chaque signe ne sont ni les seules, ni les plus importantes[1]; l'étude d'autres syllabaires en fournit la preuve incontes-

[1] On admet, non sans quelque apparence de raison, que les syllabaires sont le résultat d'un dépouillement de textes anciens. Les scribes auraient noté les signes au fur et à mesure que ceux-ci se présentaient, et ils n'auraient marqué parmi les valeurs possibles que celles qui convenaient le mieux à l'intelligence de la phrase qu'ils avaient devant eux.

table. Il suit de ce qui précède que les auteurs des syllabaires n'avaient pas la prétention d'épuiser toutes les valeurs soit phonétiques, soit idéographiques des signes qu'ils voulaient enregistrer, et surtout qu'ils n'avaient sur l'origine des syllabes que des idées fort incomplètes transmises par la tradition. Si, malgré le caractère naïf et inconscient de leur compilation, nous trouvons encore un assez grand nombre de concordances entre la syllabe de la lecture et les mots qui expriment la valeur idéographique, nous en concluons que notre manière d'expliquer l'origine du syllabaire cunéiforme est la bonne, et, fort d'un nombre aussi considérable de témoignages non suspects, nous procéderons avec confiance à l'explication méthodique des autres signes sur lesquels les sources connues jusqu'à ce jour sont muettes ou bien insuffisantes.

Il est temps de résumer les principes sur lesquels est fondé, selon nous, le système des cunéiformes assyro-babyloniens.

1. Un signe hiératique représentant soit une image d'objets existants, soit des traits conventionnels, sert de type à une idée principale, autour de laquelle viennent se ranger d'autres idées apparentées.

L'image d'une étoile à huit rayons , *dont la forme moderne est* , *représente l'idée principale de « dieu supérieur, dieu », puis les idées secondaires de « ciel, hauteur ».*

2. Le mot assyrien qui exprime l'idée principale

et souvent même l'idée ou les idées secondaires du signe, fournit par le procédé acrologique la syllabe qui en représente la valeur phonétique.

Anou étant le dieu supérieur des Assyro-Babyloniens, le signe ►►| *reçut la valeur syllabique* AN. *En outre, comme type de l'idée secondaire « ciel », en assyrien* SAMU, *il a également la puissance de* SA.

3. L'ambiguïté innée aux mots générateurs des syllabes trouve sa contre-partie dans les valeurs idéographiques du signe, lequel devient ainsi un véritable rébus [1].

Comme les mots ANNU *et* SAMU *signifient encore « ce » et « chose estimée, nombre », ces significations seront transportées sur le caractère* ►►|.

4. Le signe employé idéographiquement, lorsqu'il se rencontre dans des textes phonétiques, se lira par les mots usuels qui en expriment l'idée. Dans les textes idéophoniques — c'est ainsi que nous nommons les textes prétendus accadiens — il se lira par des mots plus rares ou bien par l'articulation propre à un signe ou à un complexe de signes apparenté.

Premier exemple.

L'idéogramme de « ville » ►►||, *employé dans les textes ordinaires, se prononcera* ALU, *parce que* אֲלָא (*racine* אהל) *exprime ordinairement l'idée de « ville »*

[1] Le procédé par rébus est également usité dans l'écriture égyptienne. Ainsi, par exemple, le mot *khesdeb* « lapis-lazuli » s'écrit quelquefois par la figure d'un *homme qui tire* (KHES) *la queue d'un cochon* (DEB). (Voir Maspero, *Histoire ancienne*, p. 572.)

en assyrien; employé dans les textes idéophoniques, il se traduira par les syllabes VR, ER, *rappelant les termes beaucoup plus rares* אֻרָא et אֵרָא (*racine* אור = עור, עיר), *lesquels signifient également « ville ».*

Deuxième exemple.

L'idéogramme 𒉿, *indiquant l'idée de « porte », se lit* בָּאבָא *dans les textes écrits phonétiquement, parce que ce mot est le terme ordinaire pour dire « porte ». Dans les textes écrits d'après le système idéophonique, où l'expression vulgaire et facilement reconnaissable est évitée à dessein, on lui donne la valeur de* 𒅆 KA, *parce que ce dernier signe a, entre autres valeurs idéographiques, celle de « bouche, ouverture, entrée, porte »* (פוא synonyme de פִּתוּא = פֶּתַח).

Ces valeurs idéophoniques et exceptionnelles sont pour la plupart indiquées, dans les tablettes philologiques, par des gloses en petits caractères placées avant ou après le signe.

En face de ces principes si clairs et si simples, il sera utile de placer ceux qui, formulés en 1858 par M. Oppert[1], sont acceptés aujourd'hui par toute l'école assyriologique.

1. Une image scythique est dénommée par le terme touranien dont elle représente la notion.

Image de la main ouverte[2], *exprimée par le scythique* KURPI.

[1] *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 85.

[2] C'est bien loin de la réalité; l'ancienne forme de 𒆠 « pays » ne

2. Cette même image est interprétée par un ou plusieurs sons de la première langue, termes pour ses significations métaphoriques.

Signification métaphorique « *prendre* », *en médo-scythique* IMIDU « *étendre, posséder* ».

3. De ces acceptions découlent une, ou quelquefois plusieurs significations syllabiques.

Valeurs phonétiques : KUR, MAT.

4. La similitude entre le son appliqué à un monogramme et un mot ayant une acception différente peut faire transporter l'acception de ce dernier mot au monogramme lui-même.

Significations dérivées des sons : KUR « montagne, lever du soleil »; MAT « terre », MADA; MIT « aller », MIDU.

5. Les Assyriens acceptaient et les valeurs idéographiques et les articulations originaires que les signes avaient en touranien.

6. Ils y ajoutaient une dénomination phonétique nouvelle, afin d'énoncer ces signes dans leur propre idiome.

Mots assyriens répondant aux idées de : prendre, כשד; lever du soleil, נפח; montagne, שַׁדוּ; terre, אֶרֶצֶת, מָת; aller, כשד; posséder, נלה, נלם; étendre, נטה, מרד.

Le concours de כשט, כשד, שדו *a ajouté les valeurs*

rappelle en rien l'image de la main ouverte. Le savant assyriologue paraît avoir confondu ce signe avec [illegible], caractère qui a, en effet, et la ressemblance matérielle et la signification de « main », mais qui n'a pas les valeurs idéographiques propres au premier signe.

de SAT; נלה *a ajouté les valeurs de* NAL[1]; נטה *a ajouté les valeurs de* NAT.

7. Quand un même son représentait deux acceptions en touranien et en assyrien, ils attribuaient à ce signe le sens qu'avait ce son en assyrien[2].

Idées assyriennes formées de כור, KUR « fournaise »; מה, MAT « mourir ».

Ces propositions, remarquables pour le temps et montrant toutes les ressources d'un génie supérieur, sans compter de nombreuses erreurs de détails que l'état de la science d'alors ne permettait pas d'entrevoir, pèchent par la base et méconnaissent les plus saines notions de la paléographie et de la philologie.

1. Si le syllabaire assyrien avait été emprunté à un autre peuple, il n'aurait pas manqué d'accuser avec le temps de notables nuances de forme, nuances par lesquelles il se serait nettement distingué du syllabaire primitif. C'est ainsi que les alphabets grec, latin, étrusque, berber, araméen, himyarite, indien, etc. se distinguent par des modifications graphiques aussi bien de l'alphabet phénicien, leur modèle commun, qu'entre eux-mêmes. Il est impossible de penser que la forme matérielle des lettres reste tout à fait identique chez deux peuples différents. Ceci est tellement vrai, qu'il suffit de jeter les yeux sur une inscription cunéiforme pour reconnaître aussitôt si c'est un texte ba-

[1] Cette valeur ne s'est pas vérifiée.

[2] Et l'acception prétendue touranienne de KUR « montagne » (n° 4)?

bylonien ou bien proto-médique, susien, cassite, arméniaque. La graphique assyrienne se distingue aussi, au premier coup d'œil, de celle qui était en usage chez le peuple frère de Babylonie. Ces variations de forme que toutes les écritures connues ont dû subir en passant dans des mains étrangères ne sont pas perceptibles entre les textes supposés accadiens et les textes purement sémitiques. Depuis les âges les plus reculés jusqu'à la chute des empires mésopotamiens, accadien et sémitique s'écrivaient avec un caractère absolument semblable; n'est-ce pas une preuve irrécusable qu'il n'y avait pas là une transmission d'écriture d'une race antérieure?

2. Le médo-scythique ou proto-médique[1] n'a rien à voir dans la création du syllabaire cunéiforme, puisqu'il n'a aucune parenté avec l'idiome supposé d'Accad. Du reste, il est avéré que l'écriture proto-médique dérive de l'écriture babylonienne par voie de dégénérescence et de simplification, et qu'elle prit naissance à une époque relativement moderne.

[1] Je dois remarquer que je ne partage nullement l'opinion de la majorité des assyriologues concernant le touranisme de cet idiome. J'ai toujours pensé que la seconde espèce des inscriptions achéménides offre un dialecte de la langue parlée par les indigènes de la Susiane, qu'il faut distinguer des Élyméens, lesquels étaient Sémites. L'appellation de *amardienne* proposée pour cette langue est peut-être plus convenable que les désignations usitées jusqu'à ce jour. Le nom de proto-médique (Lenormant) ou simplement médique (Oppert) est surtout inexact et fondé sur des théories insoutenables. Les Mèdes proprement dits se composaient de vieilles tribus iraniennes parlant la même langue que les Perses.

3. L'histoire des écritures égyptienne, chinoise et mexicaine fait foi que les éléments phonétiques des signes dérivent par la méthode acrologique, c'est-à-dire qu'ils représentent la lettre ou la syllabe initiale du mot qui exprime la valeur idéographique de ce même signe; donc, des mots tels que *imidu*, *kasat* fourniraient seulement *i* ou *im* et *kas*, non *mid* et *sat*, syllabes détachées du milieu et ayant perdu leur première lettre radicale.

4. L'hypothèse que les Assyriens avaient adopté la totalité des valeurs tant phonétiques qu'idéographiques que les signes possédaient chez les Accadiens, est également contraire aux enseignements de l'histoire paléographique. Partout on observe, au contraire, la tendance à simplifier un système d'écriture compliqué emprunté à un autre peuple. Dans l'extrême Orient, n'a-t-on pas vu les lourds et innombrables idéogrammes de la Chine, simplifiés et réduits à un très-petit nombre de signes, se transformer en un court syllabaire chez les Japonais, et en un alphabet pur et simple chez les habitants de la Corée? Le même phénomène eut lieu relativement au système hiéroglyphique de l'Égypte, dont les Phéniciens ont tiré l'alphabet de vingt-deux lettres, après avoir rejeté l'interminable bagage des idéogrammes qui sont devenus superflus pour l'expression de leur idiome. Chez les Phéniciens, pour ne citer que trois exemples, les lettres א, ה, ע n'ont conservé aucun vestige de la signification idéographique de « feuille, bouche, plantation », attachée respectivement aux

hiéroglyphes générateurs 𓏤, 𓊹, 𓅱𓅱𓅱 dans le système graphique des Égyptiens. Mais pourquoi chercher des analogies dans les pays éloignés, quand les nations voisines de la Mésopotamie nous montrent à quel degré de simplicité est arrivée chez elles l'écriture cunéiforme qu'elles avaient empruntée aux Assyro-Babyloniens? Les inscriptions rédigées en trois différents dialectes de la Susiane qui sont venues jusqu'à nous n'emploient qu'un petit nombre d'idéogrammes, et le chiffre des syllabes elles-mêmes y est réduit au plus strict nécessaire, à environ cent dix. On observe le même fait dans les inscriptions de Van, de Palou et d'autres localités de l'ancienne Arménie. En Perse, le système cunéiforme subit une modification encore plus radicale, de façon à devenir une écriture presque alphabétique. Eh bien, à en croire les assyriologues, toutes ces expériences paléographiques seraient battues en brèche par le procédé graphique des Assyro-Babyloniens. Ceux-ci, seuls parmi les peuples de l'univers entier, auraient accepté l'écriture d'une autre race avec tout son mécanisme compliqué; eux seuls auraient gardé religieusement jusqu'aux valeurs les plus rares attribuées aux signes par leurs devanciers, valeurs qui n'avaient de raison d'être que dans l'idiome des inventeurs. Mais si la conservation scrupuleuse des anciennes valeurs idéographiques est déjà contraire aux vraisemblances et ne s'appuie sur aucune analogie, comment imaginer encore que les Assyro-Babyloniens eussent ajouté de nouvelles valeurs idéographi-

ques qui faisaient double emploi avec les expressions spéciales usitées dans le système primitif? Ainsi, par exemple, l'idée de « mourir » a déjà un représentant dans le signe ⟜ (*mit*), l'attribution de cette idée au signe ⚔ par les Assyriens n'a donc fait qu'augmenter inutilement les difficultés de la traduction. Une charge non moins inutile et compliquant les difficultés de lecture, ce sont les nouvelles valeurs phonétiques ajoutées par les Assyriens, ces valeurs ayant déjà leurs représentants propres. Assurément, on peut se demander si les Assyro-Babyloniens n'avaient pas l'esprit dérangé en s'ingéniant à compliquer à l'infini un système d'écriture relativement simple sans le moindre profit pour l'expression de leur langue nationale. Par conséquent, pour faire accepter une agglomération pareille d'hypothèses qui défient et la logique la plus élémentaire et les plus saines notions paléographiques, l'accord des assyriologues ne nous paraît pas décisif. Nous leur demandons des preuves proportionnées à l'étrangeté de leur thèse; l'opinion de quelques autorités, si respectables qu'elles soient, a peu de poids en face du bon sens et de l'expérience universelle.

5. Les termes *kur* et *mat* (*mit* n'existe pas) supposés scythiques, médo-scythiques, casdo-scythiques, proto-chaldéens, accadiens, sumériens, ou je ne sais quoi, par M. Oppert, sont simplement des mots assyriens usités égalemeut dans les autres langues sémitiques. *Kur*, état emphatique *kuru* כוּרָא « séjour, pays », a pour racine כור (apparentée de גור).

d'où dérive l'hébreu מְכוּרָה « séjour, demeure ». *Mat*, état emphatique *matu* מָתָא (de la racine מתה = מתח « étendre ») « pays », reparaît avec une très-légère nuance dans l'araméen מָתָא « ville », tandis que les langues congénères lui donnent le sens de « celui qui habite le pays » : phén. מַת (héb. pl. מְתִים, d'où מָתוּ, élément de noms propres) « peuple, vulgaire »; éth. ሞት « homme, époux ». L'origine assyrienne et sémitique de toutes ces valeurs étant ainsi mise hors de doute, il ne reste plus une ombre de preuve en faveur de la théorie qui attribue l'invention des cunéiformes à un peuple autre que les Assyro-Babyloniens.

Et dire qu'une théorie aussi fragile dans sa base et erronée dans ses détails se transmet comme un article de foi d'un assyriologue à un autre depuis vingt ans, et sert de point de départ à des systèmes d'ethnographie et de mythologie préhistoriques !

Je répète ici ce que j'ai dit en diverses occasions : il faut distinguer soigneusement l'accadisme d'avec l'assyriologie proprement dite. Celle-ci, grâce aux découvertes des Rawlinson, des Hincks, et surtout grâce au génie fécond de M. Oppert, a atteint un tel degré de solidité que les nombreuses imperfections qui s'y attachent encore laissent le fond intact et tendent à diminuer de plus en plus par suite de la collaboration d'autres savants. Celui-là, au contraire, véritable plante parasite sans racines ni rameaux, ne vit que de la piété des croyants et au détriment des résultats vraiment scientifiques. En

faussant l'intelligence des origines, l'accadisme tend à introduire dans l'histoire des agents imaginaires, à reléguer les choses saisissables dans un ténébreux inconnu et à expliquer l'organisme naturel et spontané des civilisations antiques par une superposition accidentelle d'éléments hétérogènes.

III.

EXPOSÉ DES SIGNES CUNÉIFORMES.

Après avoir démontré l'impossibilité de la théorie qui voit dans le syllabaire assyrien le produit d'un génie non sémitique, il nous reste à chercher et à prouver sur chacun des signes cunéiformes la valeur des principes énoncés plus haut, et à expliquer, avec leur secours, le phénomène de la *polyphonie*, qui, avec celui de la *polysémie*, forme les particularités les plus saillantes du système graphique assyro-babylonien.

Notre tâche consistera, par conséquent :

1° A retrouver les mots qui ont pu donner naissance aux valeurs phonétiques propres à chaque signe ;

2° A montrer comment ces mots générateurs, grâce soit à leur ambiguïté originelle, soit à leur similitude accidentelle avec d'autres mots, ont pu produire, pour le même signe, des significations très-diverses et n'ayant aucun lien logique entre elles.

L'accomplissement de notre tâche est considérablement facilité par les syllabaires d'Assourbanipal, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, donnent les concordances désirées pour environ cent vingt signes, c'est-à-dire pour plus de la moitié du chiffre total

des syllabes fondamentales de l'écriture cunéiforme. D'autres concordances nous sont également fournies par les tablettes philologiques et d'autres documents *digraphiques* qu'on a décorés à tort du titre de *bilingues*. La certitude de ces correspondances reste inébranlable, même dans le cas où la signification des mots générateurs n'est pas connue. Il est parfaitement certain, par exemple, que les valeurs *udaggal* (*Syl.* I, 124), *peśan* (374), *liliś* (392), *ḫal* (576), *al* (356), *ka* (476), *uś* (*Syl.* II, 74), doivent leur origine aux mots complets *udaggilla*, *peśannu*, *liliśu*, *ḫallu*, *alla*, *kagu*, *uśu*, bien que le sens exact de ces expressions nous échappe à l'heure qu'il est. C'est ainsi, pour puiser un exemple analogue dans une écriture plus connue, que les noms de lettres grecques E (*ψιλόν*), Ζῆτα, Ἦτα, Θῆτα se ramènent indubitablement aux termes sémitiques הֵא, זַיִן, חֵית, טֵית, qui sont restés inexpliqués jusqu'à ce jour. Mais pour retrouver les correspondances des valeurs phonétiques ou idéophoniques sur lesquelles les témoignages directs de nos sources font défaut, il est indispensable de connaître la signification du terme exprimant l'idée innée au signe, autrement la comparaison serait illusoire, étant seulement fondée sur la similitude extérieure d'articulation, similitude qui peut être fortuite. A ce propos, plus la valeur à expliquer est courte et simple, plus on risque de s'égarer quand on veut la rapprocher d'un mot qu'on ne comprend pas d'une façon précise. Quelquefois cependant les considérations de philologie comparée ren-

dent un grand service pour retrouver le terme qui convient le mieux, et parfois même pour supposer l'existence d'un terme qu'on n'a pas encore pu constater. Naturellement, on ne doit user de ces moyens extrêmes qu'après s'être entouré des plus grandes précautions, et seulement à titre de conjecture.

Avant de procéder à l'examen détaillé du syllabaire, il sera bon de signaler les règles principales d'après lesquelles sont formées les valeurs polysyllabiques propres aux idéogrammes employés principalement dans les textes idéophoniques. Ces valeurs sont rarement identiques aux mots dont elles tirent leur origine; elles en dérivent, moyennant les trois procédés que voici :

1. L'apocope. Le mot perd sa voyelle simple, parfois aussi une et même deux de ses dernières consonnes : *balagu*, BALAG; *ḫarubu*, HARUB; *bulukku*, BULUK; *musennu*, MUSEN; *adamatu*, ADAMA; *asurakku*, ASURA ou ASVR.

2. Modifications vocales. A cet égard, on observe les cas suivants :

a. La finale *u* se change en *a* : *asagarû*, ASAGARA; *bibru*, BIBRA; *sûssanu*, SUSSANA.

b. L'initiale *i* (*ia*), quelquefois *a*, devient souvent *e* : *igu*, EGA; *abu*, EBA; *iau*, EA.

c. Une voyelle est ajoutée entre deux consonnes : *aslaku*, AZALAK; *ablu*, IBILA.

3. Modifications consonnantiques :

a. Échanges entre consonnes similaires : *aslaku*, AZALAK; *idu*, ITU.

b. Élision de la première consonne finale dans les syllabes redoublées : *BABAR* pour *BARBAR; GIGIM* pour *GIMGIM*.

4. Insertion d'une nasale devant les lettres palatales, lesquelles s'adoucissent en *g* : *nagu*, *NANGA; ikkaru*, *ENGAR; saqu*, *SANGU; ika*, *INGI* ou *ENGI; giguru*, *GINGIRA*, etc.

5. L'inversion : *ZU-AB* de *apśu*, *BIL-GI* de *gibil*.

Ceux qui ont prêté quelque attention à ce qui a été exposé dans la première partie de ce travail, trouveront aisément que les modifications intérieures subies par les expressions idéophoniques ne sont pas différentes de celles qui dominent la phonétique assyrienne. En effet, toutes ces modifications se réduisent au phénomène de la confusion de sons similaires expliqué plus haut. La suppression de la consonne finale dans le premier des monosyllabes redoublés constitue le fond même des formes nominales assyriennes, telles que *kakkabu* « étoile », *qaqqaru* « terre », pour *kabkabu*, *qarqaru*, et avec omission du redoublement : *papaḥu*, *liliśu*, *ḥuḥaru*, au lieu de *paḥpaḥu*, *liśliśu*, *ḥurḥaru*. (Cf. כּוֹכָב, שִׁישְׁלָא, סִיסְרָא, etc.) Puis, l'habitude d'insérer un *n* devant les palatales a été constatée dans plusieurs mots assyriens, comme, par exemple, *sangu*, *balangu*, c'est notoirement un fait qui se répète en araméen, où l'on a חיננא, מינקרא pour חַגָּא, סְיָקְרָא. Enfin, le dernier procédé, celui qui consiste à intervertir l'ordre naturel des syllabes, démontre d'une manière évidente le caractère purement conventionnel de toutes

ces modifications. Si les assyriologues avaient pris la peine de réfléchir tant soit peu sur la formation des articulations polysyllabiques qui figurent sur la première colonne des syllabaires ninivites, ils ne seraient pas arrivés à voir dans ces articulations des mots réels, faisant partie de je ne sais quel idiome non sémitique et protochaldéen. Quoi qu'il en soit, le caractère à la fois artificiel et assyrien de ces articulations ne pourra désormais être nié que par des personnes qui préfèrent le système à la réalité des choses.

A. — *Le syllabaire.*

1. — *as* (אשר) « heureux, propice, Assour »; *rum, ru* (רום) « élevé, prince »; *dil* (*dillu*, דיל) « commander, ordonner, annoncer, Nabou (le nonce des dieux), souvenir ». *Mon. ina* « dans, de (dérive de l'idée d'« endroit », propre au mot *asru*); chiffre, ID? (n° 297) « un ».

2. — *ḥaṣ* (*ḥaṣu*, חצה, חצץ) « briser, fractionner, frapper violemment »; *ḥas* (חוש, חשש) « craindre, honorer »; *ḥal* (חול, חלחל) « craindre »; *mon. puluḥ* (*puluḥu*) « crainte » (פלח).

3. — « chiffre, dix-huit ».

4. — *an* (*anu*, ענו) « dieu supérieur, Anou, dieu, élevé, étoile »; *sa* (*samu*, שמה) « ciel; chose estimée, valeur, nombre » (*minu* = *sîmu*, שים); *mon.* ANNA (*Anou*, ענו) « dieu »; AN-NAB (n° 4 + 4 *a*) « dieu »; DINGIR (דנר) « le secourable, Dieu »; DI-MIR (n° 339 et 291) « juge excellent, Dieu »; ESSA (*essu*, אשש) « abondance? (divinité? *iluti*) de blé ».

4 *a*. — *nab* (*nabbu*, נבב). Voyez n° 166.

4 *b*. — *mon. simidan* (? צמד) « zénith ? ».

4 *c*. — *mon. alat* (אלת) « nom d'une déesse »; *alap* (*alpu*, אלף) « génie en forme de bœuf » (*sedu*, שד).

4 *d.* *MON.* *lamma* (*lamaśśu*, למס) « colosse »; *alap*. Voir le n° précédent.

5. *tar* (*tarru*, תרר) « séparer, décider, juger »; *sil* (*sallat*, שלל) « esclave femelle » ; *ḥaṣ* (חצה, חצץ); *qut* (קטט, קוט, קטע, כתת, etc.) « couper, tailler, briser »; *gug*. Voir n° 450. *Kitamma* (*katamu*, כתם) « se cacher, descendre ».

6. *pal* (*palu*, פלא, בלה) « passer, disparaître; épée » (*palū*, فلع), « révolte » (בלל), « pudeur de la femme » (*palti*, فلّ); « année » (*sanatu*, par allusion au radical שנה « changer »); *tal* (טול, תלל) « changer de place, passer, traverser »; *nuq* (נקה) « sacrifice ».

7. *be* (*petu*, פתה) « ouvrir, tuyau, canal, trou; maître, seigneur (*belu*, בֵּל) »; *mit* (*mitu* מות) « mourir, finir, cadavre »; *bat*, *pat* (*patu*, פתא) « rebelle, méchant »; *MON.* *us* (n° 156) « maître, mâle »; *til* (תלל = דלל) « monticule, ruine; être faible, vieux, complet ».

8. *MON.* *luquṭ* (לקט) « arracher, détacher ».

9. *MON.* *adama* (*adamatu*, דמה) « songe, rêve ? »

10. *MON.* *susru* (IVe forme de אשר) « fondateur, surnom du dieu Anou ».

11. *gir* (*giru*, גרה) « aigu, poignard, épée, sillon, champ labouré » (aram. גירא « flèche »), « fendre, violence » (גרה); *rum* (רום) « élevé, noble, prince ».

12. *pur* (פאר = באר) « expliquer, développer, disperser » (פרר); *du* (דמה, טעם) « commander, ordonner »; *pul* (פלל) « commander »; *usu*. Voir n° 156.

13. *pap*, *bab* (בוב) « enfant », mot caressant, *pappu*, au propre « prunelle de l'œil » (héb. בָּבָה), « mâle, frère, autre »; *gur*, *qur* (גרר) « se séparer, se révolter, ennemi ».

13 *a.* *MON.* *ḥal* (חלל) « périr ? ».

14. MON. *utu-ki* (גיא = כיא + אתה) « celui qui se lève sur la terre », surnom du dieu Samas (soleil).

15. MON. (?) ?.

16. MON. (?) ?.

17. MON. *zubu* (צבא, שוב) « revenir périodiquement »; *gam* (*gamlu*, גמל) « reconnaissance, grâce ».

18. MON. *tal-tal* (תלל) « très-élevé », surnom du dieu *Iaou* (Ea, Aos des Grecs).

19. MON. *zikura* (*zigurrat*, זכר) « tour élevée ».

20. *kit*, *kid* (גדה) « accomplir, compléter »; MON. GUDI-BIR (n° 40 *d* + באר) « prophète qui explique », surnom du dieu Marduk.

21. MON. SES-LAM (n°s 283 et 363) « frères-joints, race, peuple, région ».

22. *qa*, *gita* (קנה), déterminatif de mesure.

23. *ru* (*ru'tu*, רעה) « conduire, commander, ordonner »; *sub* (שוב) « rendre, ajouter, gratifier, donner ».

24. *mu* (מאה) « faire du bruit, appeler, nommer (*sumu*, שמה), souvenir »; valeur (שום), « don; année » (*santu*, שנה).

25. *nu* (*nubu*, נבא) « dieu; image (*ṣalam*, צלם), souvenir; cesser, prendre fin » (*salam*, שלם), idéogramme de négation « non ».

26. *zir* (*ziru*, זרע, זרה) « semence, race »; *kul* כלל) « germe, comme le fondement des êtres ».

27. *zir*, *ṣir* (צהר, זהר) « lumière, éclat ».

28. *na* (*nabu*, נבא) « annoncer, marque, souvenir; ce, ciel, prix ». (Cf. n° 4.)

29. *til*?, *ti* (תל ?) « prendre, poser »; *ṣil* (*ṣil*, צלע) « côté, approcher »; *śil* (שלם) « santé, vie ».

30. MON. *uru* (אור) « ville »; *er* (עיר) « ville ».

31. MON. *uru* (אור) « ville; destruction » (ארה, ערה).

32. MON. *eqil* (*eqilu*, חקל ?) ou *erim* (רום ?).

33. *seq* (שקא) « sommet ».

34. *gur* (גור) « couper ». Cf. n° 11.

35. MON. *sakir*? (שכר ?) « grâce, reconnaissance ? ».

36. MON. *uqqi* (*uqu*, עוק) « peuple, assemblée ».

37. MON. *uru* (עור, אור) « ville »; *gis-gal* (bois-grand) « planche, place pour se poser » (*manzazu*) « courant, flot » (voyez n° 250); *mu*, seulement dans le complexe *mulu* « homme », au propre « habitant » (מלא).

38. *silik* (שלך) « ranger, rang, ligne »; ar. سِلْك *ordo*, *series*.

39. MON. ?..... (?) « plat, table » (*passuru*, פַּשְׁרָא, aram. פְּתוֹרָא).

40. *ka* (*kagu*, כגא, ككא) « dents molaires, ouverture, bouche et toute action faite par la bouche, comme parler, demander, etc.; face, figure, surface, pays »; *gu* (גוה) « fosse, hiatus »; *du* (דם, טעם) « commander, ordonner ».

40 *a*. MON. *duṭṭu* (דוט) « parler, exposer. »

40 *b*. MON. *inum duṭṭu* (360 + 40 *a*) « renforcement de parole », *amen*.

40 *c*. MON. Voir le n° précédent.

40 *d.* MON. GU-DE (nos 40 et 500) « proclamer, prophétiser ».

40 *e.* MON. ŚIDI (122 + 339) ? ŚISI (122 redoublé).

40 *f.* MON. KIM-MV (369 + 24) « explication, ordre ».

41. MON. *me* (מאה) « combat, bataille ». (Voyez n° 437.)

42. MON. *imbar* (*imbaru*, אבר ?) « tempête ».

43. MON. E-ME (nos 231 et 437) « langue ».

44. , MON. ? (?) « lèvre ».

45. MON. ? (?) « lèvre; soif ou jeûne » (*ṣumu*).

46. MON. ? (?) « jeûne ».

47. MON. *ku* (n° 390) « manger » (*akalu*, אכל est assimilé à *aqaru*, אקר=יקר).

48. MON. *mu* (?) ?.

49. MON.

50. MON. ? (?) « obscurité, sorte de serpent ? ».

51. MON. *ibira* (אבר) « affection, amitié ».

52. MON. ? (?) ?.

53. MON. ? (?) ?.

54. MON. ? (?) ?.

55. MON. ? (?) ?.

56. *MON. bat* (n° 7) « malédiction » (*imtu*, ימה).

57. *MON.* ? (?) ?.

58. *MON.* ? (?) ?.

59. *naq* (נקה) « boire », au propre « rincer, faire une libation ».

60. *MON. uru* (n° 30) « ville ».

61. *la* (*lau*, *laluru*, לל) « élevé; degré, escalier ?; tesson ? (*ḥaśpu*, חסף) ».

62. *tu* (תור) « entrer, se coucher (se dit du soleil), être couché, malade; oiseau domestique, colombe ». *MON. tura*, *turi* (תור) « couché, malade ».

63. *li* (*li'u*) « élevé, honoré, puissant »; *gub*, *gu* (גבה, גבב) « élevé, précieux ».

64. *pin*, *apin* (*epinnu*, פנן) « fondation », cf. héb. פִּנָּה, ar. فَنٌ; *MON. ingar* (*ikkaru*, עקר=אנר) « fondation »; *uru* (עיר) « fondation ».

65. *maḫ* (*maḫḫu*, מוח, מחח) « moelle, cervelle », au figuré : noble, grand, élevé »; héb. מֹחַ, מֶחַ; ar. مُخٌّ, مَخٌّ.

66. *bar* (*buru*, ביר) « élevé »; comp. héb. בִּירָה, בִּירָנִיָּה « tour élevée; pur, brillant » (באר, בהר, ברר, פאר, etc.); « mesure de capacité, fraction, moitié » (פרר); *mas* (*masu*, מוש) « héros, fort ».

67. *raṭ* (*raṭu*, רהט) « canal »; héb. רַהַט; *sid*, *siṭ* (שטה) « rive ? »; ar. شَطّ et شطا.

68. *nun* (*nunu*, נון) « grand, prodigieux »; comp. héb. שְׁמוֹ — יִנּוֹן. (Psaume LXXII, 17); « dieu laou »; *ṣil* (צל) « protection ».

69. MON. *asagaru* (*asagaru*, שגר) « rejeton, avorton ? ».

70. MON. *tur* (n° 62) « entrée, coucher »; *silam* ? (שלם) « prendre fin ».

71. MON. *silam*. Voir le n° précédent; *aqar* (*aqaru*, יקר) « précieux, lourd ».

72. *biru* (*biru*, ברא ou בעיר) « procréation, rejeton, produit, animal, bétail; redevance » (ברה).

73. *kun* (כון) « queue ».

74. MON. ? (?) ?.

75. MON. ? (?) ?.

76. *ḥu* (חוה) « oiseau »; *pak* (בקע, ܦܩܰ) « éclore d'un œuf, oiseau ». MON. *musen* (*masennu*, משה) « oiseau de nuit ».

77. MON. *pakak* (pour *pak-kak*, n°s 76 et 136) « milieu, gauche ».

78. MON. *śa* « proclamer, annoncer ».

79. *iq* (*iqqu*, אקא ou נקע) « montant de porte, porte, être debout, demeure, exister; source (éth. ፈቀዐ) »; *gal* (גלל) « pilier, colonne ? »; héb. גָּלִיל.

80. *nam* (*nammu*, נמה=נוה) « placé, fixé, sort, destinée, région, lieu, gouverneur; signe de détermination « ce » (cf. n° 28); signe de négation « non, ne » (cf. n° 25); *sim* (*simtu*, שים) « destinée, sort ».

81. MON. *paq* ? (n° 76) « oiseau, sauterelle ».

82. *mut* (מתה) « homme, époux »; héb. phén. מַת; « mort, sortilége » (מות).

83. *zi* (*ziqqu*, זקק) « souffle, âme, vie, esprit, personne, règle, loi ».

84. *gi* (גאה) « plante aquatique, roseau » (*qanu*,

קנה) » document écrit, mémoire, souvenir; fondation, fond » (כון).

84 *a*. MON. *karadin* ? (?) « rassemblement ».

85. MON. ? (?) ?.

86. *ri* (רעה ?) « souveraineté, majesté »; *tal* (*tallu*, תלל) « élévation, colline ».

87. *kab*, *gub* (*kabbu*, *gubbu*, כבב=כפף) « main gauche »; héb. כַּף « précieux, honoré » (כבד). MON. *id* (*edu*, יד) « un seul ».

88. MON. *tun* (?) ?; *ḫub* (?) ?.

89. MON. *pulug* (*pullugu*, פלג) « bois coupé en menus morceaux, planche ».

90. *ak*, *ag* (*agu*, وجه) « face, forme; façonner, faire, créer; Nébo (comme celui qui fait et exécute les ordres des dieux); intelligent, savant, attentif (tous attributs de Nébo); instruire, annoncer, prédire (allusion à la racine נבא); couronne, seigneur, maître; marée, courant » (*agu*, אגא).

91. MON. *me* (מאה) « bataille », au propre « tumulte, multitude ».

92. MON. *sus* (?) ?.

93. MON. ? (?) ?.

94. *kum* (כמה, كم) « étoffe, vêtement ».

94 *a*. MON. ? (?) « voile ? ».

95. MON. *sinik* (סנק) ?.

96. MON. ? « ongle » (*ṣupru*, צפר).

96 *a*. MON. ? (?) « cycle, période ? ».

96 *b*. MON. *saqil* (שקל) « poids, mesure ? ».

96 *c*. MON. *tabin* (תבן) « botte de paille » (*ṣubru*, צבר), « ongle, doigt, pouce » (*ṣupru*, צפר).

97. *dim*, *tim* (*timmu*, תמם) « attacher, lier, lien » (*markaś*, רכס), « cours d'eau, rivière » (תהם).

98. *mun* (מנה) « don, gratification » (טיב), « insecte, scorpion? » (רבא).

99. MON. *pulug* (*pulugu*, פלג) « division ».

100. *en* (*enu*, אנה = ענו) « puissant, seigneur »; MON. *bel* (*belu*, בעל) « maître, dieu Bel ».

101. MON. *da-ra* (au propre, *champs-courant*. Voyez n°s 284 et 278) « antilope » (*turaḥu*, r. ארח; ar. أَرْوَى).

102. MON. *mu* (n° 24) « nom ».

103. *sur*, *śur* (סור) « pousser, faire sortir, pousser des cris, proclamer ».

104. MON. *suḥ* (שחח) « pays bas, mer »; *tisḥu* (שחה) « monde inférieur ».

105. MON. *tisḥu* (voir le n° précédent). Précédé du déterminatif ▸▸, il indique la déesse *Istar*.

106. MON. *saḥ*, *śaḥ*, *ṣaḥ* (צחח?) « prince?, brûler, se consumer? »; *naḥ* (נחה) « subordonner, soumettre ».

107. *ba* (*banu*, בנה) « construire, bâtir, créer, faire ».

108. *zu* (*zu'unu*, זאן = זהן; cf. זין, צין) « savoir, connaître, apprendre; tableau ».

108 *a*. MON. *apzu* (*apzu* = *apśu*, אפז, אפס) « abîme ».

109. *śu* (voyez n° 122) « élévation, grandeur, stature, corps »; *sir* (*sîru*, שאר) « viande, peau, ventre, corps ».

110. *sun, śun* (שנן) « pointe, montagne ? »

111. *muk* (*mukku*, מכך, מנג, n° 124) « tronc, barre ».

111 *a*. MON. *muk-muk nabi* (n°s 111 et 166) « soutien des dieux, encens ? » (*basmu*, בשם).

112. MON. *za-dim* (n°s 447 et 448) « branche, rameau », mot à mot « forme-corde ».

113. MON. *nita* (*nitaḥu*, נתח) « serviteur, servir »; *eri* (*erimu*, ארה) « jeune, serviteur ». (Voyez au n° 273.)

114. MON. *ab* (אב) « mois », au propre « père »; ce titre s'applique usuellement à Sin, dieu éponyme de la lune et régulateur souverain des mois; *idu, itu* (*idu*, איד, עיד, عيد) « mois, lune ».

115. *suḥ, saḥ* (*saḥu*, שחה) « animal carnassier, tigre, ours » (*dabu*, דב); « propice » (*ṭabu*, טוב).

116. MON. *sibir* (*sibru*, שבר) « couper, moissonner, moisson, blé ».

117. *gur* (גור) « établir, rétablir; maltraiter » (*gurru*, גרה).

118. *ṭar* (*ṭarru*, טרה) « bigarré ?, espèce d'oiseau à couleurs éclatantes ».

119. MON. ? (?) « flasque, languissant » (Lenormant).

120. *śa* (*śagitu* ? סגה) « poser, donner; voie, chemin »; aram. סוגיא « ampoule, ulcère » (סגה = שגה).

120 *a*. MON. *śapir* (*śaparu*, ספר) « épée en forme de serpe ». Voyez n° 116.

121. MON. ? (?) « ciel ».

122. *śi* (*śuu*, שיא) « élévation, corne, frapper de la corne, coup; remplir, accomplir » (שגה ?).

122 *a*. MON. *sikka* (n° 539) « bouc ».

122 *b*. MON. *du* (n° 513) « sommet; maître ».

123. *śi* (שגה ?) « remplir, compléter » ; *ṭar*. Voir n° 118.

124. *mak, ma* (מכך=מגג) « tronc, roseau, papyrus, vaisseau fait de ces matières » (cf. Isaïe, XVIII, 2), puis « vaisseau en général ». Comparez le mischnaïtique מגג « papyrus ». Le nom usuel du vaisseau en assyrien, *elippu*, אֵלִפָּא, est, sans aucun doute, à rapprocher de *ilpu*, אִלְפָּא « roseau, jonc ».

124 *a*. MON. *uz* (*enzu*, ענז) « chèvre ? »

124 *b*. MON. ? (?) « ustensile, vaisselle ? ».

124 *c*. MON. *tikul* (*tikullum*, תכל) « gouvernail ? » ; *dellu* (דיל) ?.

124 *d*. MON. *surru* (*surru*, סיר) « marmite, pot ? ».

124 *e*. MON. *guana* ? (?) « milieu ».

124 *f*. MON. *ma-laḥ* (*malaḥu*, מלח) « marin » ; héb. מַלָּח.

125. *dir* (*adru*, אדר) « magnificence » (*suparruru*) ; *śa* (*śâmu*, סאם) « noir ?, sombre ? ».

125 *a*. MON. ? (?) « femme enceinte ».

126. MON. *mas* (*masu*. Voir au n° 66) « guerrier, soldat, héros, génie guerrier » ; *alap* (*alpu*, אלף) « taureau colossal, génie gardien ».

127. *saq* (*saqu*, *sangu*, שקה, שנה) « hauteur, élévation, sommet » ; *ris* (*risu*, ראש) « tête, commencement, chef ».

127 *a*. MON. *saq-us* (n°s 127 et 156) « sommet de la tête, premier-né ».

127 *b*. MON. *eśśat* (*isatu*? אש) « feu, flamme ? ».

128. MON. *uru* (*uru*, ארה) « homme, mâle ».

129. MON. *aru* (הרה) « femme, femelle ».

130. MON. *saṭar* (שטר) « série, alignement, direction ».

131. MON. *muḥ* (*muḥḥu*, מחח, n° 379) « cerveau, haut, élevé ».

132. MON. *guṭu* (קוט) « guerrier, vaillant ».

133. MON. *kan* (כון) « puissance, couronne ».

134. MON. ? (?) « chapiteau ».

135. *tab* (*tabbu*, טוב) « ajuster, soigner, ajouter; émanation » (טפף).

136. *kak* (*kakku*, כרך) « arme, instrument, manier un instrument, travailler, faire, bâtir »; *kal* (כלל) « compléter, tout »; *ru* (רעא) « administrer, disposer »; *dû* (דמה) « maître; juger ».

137. *ni* (נבא) « dieu Ao, dieu, splendeur »; *il* (עלה) « élévation »; *ṣal* (צלא) « prier, solliciter »; *kiśal* (*kiśallu*, כסל) « autel ». Cf. aram. כְּסָלָא.

137 *a*. MON. *il* (אל) « dieu ».

138. *ir* (הרה) « embryon, fœtus ».

139. *mâl*, *ma* (מלא) « remplir, compléter, habiter, maison »; *gal*, *ga*, *kal* (*kallu*, כלל) « accomplir, compléter »; MON. *e* (n° 231) « habitation, demeure, maison »; *peśan* (*peśannu*, פס) ?.

140. MON. *gusur* (*gusuru*, גשר) « poutre » (aram. כשורא), « charpente, faire une charpente ».

141. MON. *kiśal* (*kiśallu*, כסל) « autel ». Cf. aram. כְּסָלָא.

142. MON. ? (?) ?.

143. MON. (*élève-maison*), *nen* (נון « la féconde »), *lu-ku* (nos 479 et 475, *soigne-famille*), *e-ḥi* (nos 230 et 414, *maison-bonheur*), tous ces trois composés hiératiques désignent la « mère »; *rapas* (*rapasu*, רפש) « celle qui élève (les enfants) et élargit (la famille), mère »; *is-mal* (nos 198 et 139) « large ».

144. MON. ? (?) « mère ».

145. MON. ? (?) ?.

146. MON. ? (?) « génératrice ».

147. MON. *ega*, *agu* (אגה) « couronne, diadème ».

148. MON. ? (?) « pitié, grâce, pardon ».

149. MON. ? (?) « pitié, grâce, pardon ».

150. MON. ? (?) ?.

151. *gan*, *kan* (גנן) « plaine, champs, enclos; couvert, nuage; présence » (כון); *kar* (*karru*, כרר) « jetée, digue, ville » (קרה).

152. Variante graphique de n° 125 ayant les mêmes valeurs et en plus celles de *dak* (דקק) « amincir, étendre » (*rapadu*, רפד); *bar* (פרר) « séparer ? ».

153. *kiśim*, *kiśi* (*kiśimmu*, כסם) « grillon »; héb. גַּזָּם; *ḥarub* (*ḥarubu*, חרב) « espèce de sauterelle »;

zipin (ספן); *surin, sarin* (שרן, éthiop. ፍርፍሮ « grain ») « espèces d'insectes analogues ».

154. MON. *ubur* (עבר ?) « ver ? ; *agan* (אגן ?) « cuvette ? ».

155. MON. *amas* (עמס ?) « confiance ? » ; *śubura* (*śuburu*, סבר) « élévation, espérance, désir, confiance ? »

156. *us* (*ussu*, אשש) « fondement », dénomination euphémique du membre viril, « mâle, garçon, serviteur » ; *nita* (*nitaḫu*, נתח « morceau », autre dénomination de la partie sexuelle de l'homme), « mâle, homme, enfant, serviteur ».

157. *kas* (*gasisu*, נשש, נשש) « urine, ordure ».

158. *taq, daq* (דקק) « pierre, chose amincie, dalle, pavé ».

159. *tik* (*tiku*, תוך) « voûte, relief, front, cou, rivage » ; *gu* (גוה) « intérieur, pays, ensemble ».

159 *a*. MON. *izkun ?* (?) ?.

159 *b*. MON. *muṣub* (נצב) « point culminant de la tête ».

160. MON. *gun* (נון = כון) « poids, talent ».

161. *ṭur* (טור) « hauteur, pointe, corne ».

162. MON. ? (?) « métal jaune, bronze ».

163. MON. *ubi-sega* (n°s 243 et 317) « région propice, surnom du dieu Bel ».

164. MON. *sana, san* (*śanibu*, סנב = סנף, dénomination de $\frac{40}{60}$ ou $\frac{4}{6}$) « quatre » ; *irba* (ארבע, r. רבע) « quatre ».

165. *ab, ap* (*aptum*, אפף) « nid, trou, maison, endroit bas, vallée, abîme » ; aram. אפתא.

66. *nab* (*nabbu*, נבב, racine secondaire, נבט) « jaillir », se dit particulièrement de la lumière, « lumière, jour, étoile, dieu ».

167. *mul* (מלא) « assemblage d'étoiles, constellation, étoile, étinceler, briller comme une étoile ».

168. *tak, dag* (דקק) « étendre, disposer en assises, assise de briques »; *sum* (שום) « compléter, parfaire; sentence, augure »; *nas* (נשא) « porter ».

169. MON. *kâ* (n° 40) « ouverture, porte ».

170. *az, aś, aṣ* (*aśu*=*aṣu*, אצא = יצא) « sortir, apparaître ».

171. *uk* (*uku*, אקא = יקע), signification incertaine.

172. ou *um* (*ummu*, אמא) « mère »; *dub, dib* (דפף) « tablette, inscription, document »; *diḥ* (*diḥu*, דוח, דחה) « abandonner, laisser, rapprocher, prendre; faire adhérer » (טוח).

173. MON. *śumuk* (סמך ?) ?.

174. MON. *śamak* סמך ?) ?.

175. MON. *urud* (*urudu*, ורד) « rosace de bronze, bronze, cuivre ».

176. MON. *Ninua* (נינוה) « Ninive ». Le monogramme signifie « ville + poisson », allusion au premier élément *nin* qui ressemble à *nun* « poisson ».

177. *i* (*i*, *iau*, יאה, אוה) « pur, glorieux, majestueux, Dieu, *Iau* (Ἄος), lever du soleil; séjour, demeure, habitation »; héb. אִי, ἰός.

178. *gan, kan* (גון, כון) « fixer, exister, être; celui-ci » (*annu*, אנה) « nuage » (*annu*, ענן); *kam*. MON. *qam* (קוה) « ordre, indice des nombres ordinaux ».

179. *ad* (*adu*, עוד) « pacte, alliance; proche parent, père, frère; enfant ».

180. *ṣi* (צעה ?) « décliner, occident?; bile, fiel ? ».

181. *ia* (*iau*, יאה) « pure ». (Voyez n° 177.)

182. *tur* (תור) « fœtus en voie de formation, petit, tendre, jeune, enfant, homme, chef, guerrier »; *du* (דוה, דמה) « enfant, fils, maître ».

183. MON. *genna* (גון, כון) « dominateur, vainqueur, tyran? », *ḫibiś* (חבש=חכס), même signification.

184. MON. *ibila* (*abłu*, אבל, יבל) « fils; maître » (*ebelu*, אבל = בעל).

185. MON. *tur-rak* (תור — רכך) « fille », au propre « fils + femme ».

186. MON. *tur-rak* (voir le n° précédent) « fille ».

187. MON. *dumugu* (דמה et אנה ?) « maître de couronnes ?, surnom du dieu Samas ».

188. *ta* (תוה ?) « direction en sens divers; dans, de ».

188 *a*. MON. ? (?) « obscurité, ténèbres ».

189. *in* (*innu*, ענה, און) « seigneurie », (*biltu*, בעל) « impôt », (*biltu*, בלה) « changer ».

190. MON. *un-gal* (homme-grand, n°s 233 et 288), *śar* (שרר, סרר) « roi ».

191. *rap* (*rappu*, רפף), signification inconnue.

191 *a*. MON. *dim* (דמה) « fantôme, spectre ».

192. *kip* (כפף) « district, cercle, région ».

193. *bi* (*birinni* « alliance », ברה) « double »; *kas* (כנש), « réunion, nombre *deux*, époux; lui, elle ».

193 *a*. MON. *ḥarran* (*ḥarranu*, חרר, éth.) « chemin, marche ».

193 *b*. MON. *bisur* (*passuru*, פשר ?) « table, plat »; aram. פְּתוּרָא.

194. MON. ? (?) « graver ».

195. , variante du n° 193, ayant en surplus la valeur *ras* (ראש) « partie, cours, chemin ».

195 *a*. MON. *illat* (*illat*, חיל) « armée ? ».

195 *b*. MON. *rutu* (*rutu*, רעה) « troupes ».

196. *gur* (גור) « repousser, rejeter; mesure » (כור גור).

197. MON. ? (?) ?.

*198. *is* (*isi*, אשש = עשש) « poussière, monceau, montagne », feu, lumière » (אש); *mil* (מלא) « plénitude, hauteur ». MON. *śaḥar* (שחר) « poussière ».

199. MON. ? (?) ?.

200. MON. *rim* (רום) « colline »; KABAR (כבר) « haut, hauteur ».

201. *sim* (*sîmu*, שים) « prix, revenu, rémunération »; *rik* (*rikku*, רכך), signification inconnue; MON. *śiris* (סרס) ?.

202. MON. ? (?) ?.

203. MON. ? (?) « captif ».

204. *qum*, *qu* (קום) « hauteur, fatigant ».

205. *ur* (*uru*, ערה) « parties sexuelles, fondement, fonder, maçonner, égaler, peser ».

206. *il* (אלה) « parole propice » (KA-KA S'I-GA?).

207. *du* (ראה ?) « bourgeons des plantes, pousser, marcher »; *gub* (גבב) « placer, fixer, établir »; *ra* (n° 277) « poursuite ? » ; *sa* (*sapir*, שפר) « envoyer »; *gin*, *kin* (כון) « se tenir ferme, exister ».

207 *a*. MON. ? (?) « établir, fixer ».

208. MON. *gum*, *kum* (כום) « officier, homme »; *nitaḥ* (n° 156) « homme, jeune, serviteur ».

209. MON. ? (?) ?.

210. *rim* (רמם) « fondement, monceau ».

211. MON. *riq* (ריק) ?; *ḥil* (חלל) ?.

212. MON. *gis-tin* (composé des n°s 219 et 376) « vin », au propre « plante de force ».

213. *ib* (*ibbu*, אבב) « fruit, intérieur, milieu, corps, lui »; *tum* (תמה) « crainte »; MON. *urugal* (*argallu*, רגל) « ancien, noble »; ar. رجل; *aral* (*arallu*, ערל) « mort, mânes ».

214. MON. *egir* (*egiru*) « derrière, après, suite; autre ».

215. MON. PAS, PVS (פסס) « bête de somme, âne » (*imeru*, חמר), héb. חֲמֹר; mesure de capacité, hébreu חֹמֶר.

216. *pa* (פחה) « fonction, gouvernement, puissance »; *ḥad*, *ḥad* (חדה) « joie, lumière; burin, pinceau ? » (*ḥaṭṭu*, חטט; arabe حط). Précédé de ⊢, ce signe indique ordinairement le dieu Nébo, auquel les Assyriens attribuaient l'invention de l'écriture.

216 *a*. MON. *laga* (?) ?.

216 *b*. MON. *gis-tar* (*gistaru*, תרר+קיס) « sceptre ».

216 *c*. MON. *billudu* (*billudu*, בלד, بلد) « usage, loi ? »; *garza* (גרס) « usage, loi ? ».

216 *d.* MON. *maskim* (*maskimu*, שכם) « sorte de génie malfaisant, incube ».

216 *e.* MON. *sabra* (*sabru*, שבר) « briser ».

216 *f.* MON. *nusku* (*nusku*, נסך) « prince, épithète de Nébo ».

217. *sib*, *śib*, etc. (שבה = שבח) « seigneur, maître », au propre « loué, honoré ».

218. *sab* (*sabbu*, שכב) « couper en morceaux » (héb. שְׁכָבִים), « interstice, milieu ».

219. *iz*, *iś*, *iṣ* (*eṣu*, עצא) « arbre, bois »; *giś*, *kiś*, *qiś* (*giśśu*, aram. קִיסָא) « bois, verger, temple, grand, mémoire. »

219 *a.* MON. *guṭu* (*guṭu*, גוט, קוט) « arme, service, seigneur, vaillant, fin ».

219 *b.* MON. *alal* (*alallu*, אלל) « plante ? »; talm. עלל et אלל « papyrus ? serviteur ? ».

220. *pu*, variante graphique du signe .

221. *mar* (*marru*, מרא) « commander; cheminer »; מרר, מַרָּר); *niḫ* (נוח) « reposer ».

222. *kit*, *ge* (כוה = גוה) « ce qui est bas, vallée, abîme, dessous ».

223. *u* (*umu*, אמה) « coudée (comme unité usuelle de mesure) »; *sam* (שום) « valeur »; *kus* (*kusu*, כנש) « s'unir, s'assembler ».

224. *ga* (גאה) « croître; intérieur (גוה); corde, lien » (קוה); *gur* (*guru*, גור = כור) « certaine mesure; purifier les métaux », au propre « creuset » (כור).

224 *a.* MON. *ili* (עלה = אלה) « haut, élevé ».

225. *laḫ*, *liḫ*, *luḫ* (*laḫu*, לח, cf. l'hébreu לַח « frais », לֵחַ « séve ») « jeune, brave, messager, serviteur »; *sukkal* (*sukkallu*, שכל) « intelligent; serviteur ».

226. 𒀭𒁹𒁹 *al* (*allu*, אלל) « détruire ».

227. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *miz*, *miś*, *mis* (*miśu*, *miṣu*, *meśu* = *masu*, מיז, מיס, מיש) « brave, héros »; *sit* (héb. שית) « fonder, engendrer; border, ranger, mesurer, compter, écrire » (*siṭru*, שטר, שדר, סדר); *rid*, *rit* (*rittu* = *ridtu*, ארד, ירד) « descente, marche »; *lak* (*laku*, לקה = לקח) « chose acceptée, don, offrande »; *ag*, *ak* (*agu*, *aku*, אגה = ענה) « objet rond, anneau, couronne »; MON. *kiśib* (כסב, קצב) « voyage, marche »; *alal* (*alalu*, אלל = עלל) « tige de roseau »; *peśan* (*peśannu*, פס) « le tronc d'un arbre »; *sangu* (שקה) « sommet ? ».

228. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *alal* (cf. le n° précédent) « tige de roseau, tablette écrite »; *saq* (*saqu*, שקה = שנא) « l'élevé, le chef, titre de Nébo, comme inventeur de l'écriture ».

229. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *bit* (*bitu*, בית) « maison »; MON. *e* (voir n° 231) « maison, tente (*qabu*, קבב, קבה); parler » (par confusion avec *qabû*, קבה). Précédé de 𒀭, ce signe indique le dieu Iau (Ἴαος). Cf. n° 177.

230. 𒀭𒁹𒁹 *gud*, *qud*, etc. (קדד), déterminatif de « bétail, bœuf, mouton », au propre « marchant la tête baissée ».

231. 𒀭𒁹𒁹 *e* (אוה) « maison, palais, voûte » (*qabu*, קבה) « parler » (*qabu*, קבה). Voyez n° 177.

232. 𒀭𒁹𒁹 *duk* (דוך) « victime, vase » (תוך ?).

233. 𒀭𒁹𒁹 *un* (*unatu*, héb. מְעוֹנָה ou מְעוּנָה, r. עון) « habitant, homme, peuple, pays »; MON. *uku* (*uqu*, עוק) « peuple »; *Kalama* (מה + כל) « pays, univers ».

234. 𒀭𒁹𒁹 *dan* (*dannu*, דנן = תנן) « fort, puissant »; *kal* (כלל) « parfait, précieux, valeureux »; *lab*, *lib* (לבב) « ayant du cœur, courageux »; *rib* (ריב, רבב) « guerrier »; *gurus* (*gurusu*, גרש) « guerrier, vaillant ».

235. 𒀭𒁹𒁹 *am* (*amû*, אוה, syn. *remu*, r. רים = רחם) « volonté, grâce » (*remu*, רום), « antilope sauvage » (*remu*, héb. רְאֵם ou רֵים, r. רום).

247. *taḥ* (טוח) « façonner, placer, disposer ».

248. *sam* (שום) « évaluer, prix » (*samu*).

249. *zik*, etc. (*ziqqu*, זקק) « briser, casser, faire du bruit, couler ».

250. MON. *uru* (*uru*, יאר) « courant, marée » (*aru*).

251. MON. ? (?) ?.

252. , MON. *us-bar* (n°s 156 et 66) « carquois ? »; *uzu* (עז) « sain, bien portant ».

253. MON. *urugal* (*argal?* רגל) « maître, sage ancien »; ar. رَجل.

254. MON. *sam* (שים) ?.

255. , *ram* (רום) « exalter, honorer »; *aku* (*aku*, *agu* « couronne »), « honorer exalter ».

256. MON. ? (?) « usage, loi ? » (*parsu*, פרץ).

257. *lab* (לבב) « intérieur, ville ».

258. MON. *agarin* (*agarinnu*, אנר, אקר) « la respectable, mère ».

259. MON. ? (?) « roi ».

260. MON. *ubi-gi* (n°s 263 et 84).

261. MON. ? (?) ?.

262. *gaz*, etc. (גזז = קצץ) « couper, frapper, tuer, victime ».

263. *lil* (לעל, ALAL) « s'élever, monter, élévation, élevé, roi »; *lil* (ליל) « sorcellerie »; voyez au n° 302; *ub* (אוב)

« charme, sortilége »; héb. אוֹב; *galam, galum* (*galu*, גלה) « génie, esprit malfaisant ».

264. *MON.* ? (?) ?.

265. . Variante du n° 19.

266. . Variante du n° 18.

267. , *sem, se* (שים) « mettre, placer, donner ».

268. *raḥ* (רוח) ?.

269. *śar* (שור, سار) « ligne », héb. שׁוּרָה, arabe, سُورة « mettre, planter en ligne, écrire, graver »; comp. l'arabe سَطر, *delineavit, scripsit; ḥur, ḥir* (*qiru*, קרא ?) « pousser, crier, proclamer; enclos, lien » (*kiru*, כרר); *MON. kis-maḥ* (כנש + מחה) « région-grande » épithète du ciel.

270. *MON. ubar* (אבר = חבר) « alliance (*kidinnu*. La leçon *kididu* est erronée. Sm.).

271. *MON. aśilal* (זלל ?) « méchanceté, péché » (*risatu*, רשע).

272. *bat*, etc. (*batu*, בות) « mur, enceinte, forteresse; mourir »; arabe, فوت, فات.

273. *MON. daṭ-rum* (רום+דוט) « parleur majestueux, orateur » (*dabibu*, דבב).

274. *MON. mer-mer* (מרא) « vaillant, commandeur », surnom de *Raman*, dieu de l'atmosphère.

275. *lu* (לאה, לעה) « troubler, bouleverser »; *gug* (*kukku*, נוג) « sombre, couleur foncée ».

276. *de* (ראה) « passer, changer ».

277. , *kus, kuś* (*kuśśu*, כְּסֵא) « être assis ».

se reposer, repos; assombrir, obscurcissement, éclipse » (כסה, כֶּסֶא); *surśur* (שרר) « fort, puissant. »

278. *ra* (*rahaṣu*. רחץ) « laver, inonder, se porter sur, à, vers ».

279. *MON. kal?* (כלל ?) « région ».

280. *MON. uśan* (אסן ?) ?.

281. (dans les inscriptions achéménides) ? (?) « rebelle ».

282. *MON. kum, gum, ku* (כום) « engendré, homme, celui qui »; *mulu* (מלא) « homme en général », au propre « habitant »; *lugur* (לגר, n° 387) ? *nita*. Voyez n° 113.

282 *a*. *MON. azalak* (*aslaku*, שלך) ?.

282 *b*. *MON. dinig* (דנג) ?.

283. *sis, śiś* (סיס) « frère », au propre « protecteur, directeur »; ar. ساس, سايس, سياسة, etc.; *ur* (*uru*, אור) « ville, protection; lumière ».

284. *da* (דאה ?) « changer, bouleverser, renverser, sillon, champs »; *pidnu* (פדן) « intérieur »; *biṭnu* (בטן), idéogramme marquant l'idée de capacité, par exemple A-RI-DA « eau + coulante + contenant = fleuve, rivière ».

285. *zak*, etc. (*zâqu*, זוק, זקק, זכך) « être sincère, vrai; couler; briser; hauteur »; *śaqu, saqu* (שקה) « haut, élevé »; *tam* (תמם) « être droit; cours d'eau (תהם) ».

286. *ma* (*mamû*, אמא = אוה) « demeure, plaine, champs, pays ».

287. *as* (*assu*, אשש) « fonder, mesurer, compter; imprécation, enchantement (par la puissance des nombres. Lenormant), désirer avec avidité » (אוש, עוש).

288. *gal* (*gallu*, גלל) « grand, supérieur ». Comp.

héb. גַּל « colline, onde », ar. جَلَّ, *magnus et illustris fuit*, جَلَالَة, *camela magna*.

288 *a*. MON. *udaggal* (*udaggillu*, תכל) ?.

288 *b*. MON. *ulad* ou *umad* (?) ?.

289. MON. *ki-gal* (n°s 340 et 288) « place + grande, souverain » (Sayce).

290. MON. ? (?) « appeler, invoquer ».

291. *mir* (*miru*, מרא) « commandement, souveraineté; couronne, tiare, turban; respect; vent du nord ».

292. MON. *bara, para* (*parakku*, פרך) « tente sacrée »; héb. פָּרֹכֶת; syr. ܦܪܟܬܐ (Delitzsch); *sara* (*sâru*, שהר) « éclat, splendeur ».

293. *bur* (*bûru*, בור, פור) « monceau, hauteur »; héb. פּוּרָה, פֵּאֹרָה, בִּירָה « éclatant, brillant »; héb. בהר.

294. *bis, pis* (פשש) « servir, craindre, adorer; averse, pluie, fécondité, abondance » (בשש), « dépouiller » (בשש, בשס): *kir* (קיר) « intestins, foie »; comp. héb. קוּר; *gar* (גור) « craindre ».

295. *kar* (*karru*, כרר) « monceau, jetée »; héb. כָּר.

296. *bir, pir* (n° 403) ?.

297. *id* (*idu*, ידה) « main, force, puissance, place, endroit, siége, signal, etc. » (diverses acceptions du mot sémitique יָד); « un, seul » (*edu*).

297 *a*. MON. *iddâ* (?) « bitume ».

298. MON. ? (?) « se révolter ».

299. MON. *ur* (עור, אור) « ville, centre, milieu; mêlée, bataille »; *un* (*unatu*, עון) « habitation, demeure ».

300. *de, ṭe* (*ṭemennu*, טמן) « terme, fin, finir ».

301. MON. ? (?) ?.

302. . Variante graphique du n° 263 ; *lil* (*lillu*, ליל) « incube, démon, sorcellerie ». Comp. héb. לִילִית.

303. *śuh* ? (סחח = נסח ?) « mouvement, marche » ; *laḥ*, *luḥ* (לאח = לאך) « messager, serviteur, intendant ».

304. MON. ? (?) « bétail ».

305. MON. *ṣalam* (*ṣalamu*, צלם) « ombre, image » ; *alala* (אלל) « vanité, ombre » ; *kasseba* (voir le n° suivant) « ce qui marche, se déplace, ombre, image » ; *lani* (לון, cf. لون) « vision de nuit, apparition, image » ; *sabaru* (*sabaru*, שבר) « image sculptée ».

306. MON. *kaśśebi* ? (כסב = קצב ?) « celui qui marche, qui mesure le temps », surnom du soleil.

307. MON. *ḥilib* (*ḥilibu*, חלב) « protecteur, dieu ».

308. MON. ? (?) « dame, Belat ».

309. *śik* (סכך) « étoffe, vêtement ; couleur » (זכך) ; MON. *ara* (*araqu*, ארק = ירק) « vert, jaune » ; *śizi* (ציץ) « fleur ? ».

310. MON. *dub*, *tub*, etc. (טפף, טוף) entourer, frapper, briser » (תפף) ; *balag* (*balangu*, בלג, פלג, etc.) « diviser, briser ».

311. *sa*, signification idéographique peu sûre.

312. MON. *bur-bur* (n° 293 redoublé) « hauteur, indique spécialement la haute Chaldée » ; *Akkad* (*Akkadu*, נכד, נגד ; arabe نجد) ; *Accad* (héb. אַכַּד) « ville capitale de la haute Chaldée, qui a donné son nom à la province entière ». La ville d'Accad, qu'on rencontre souvent sous la forme de *Agade* (), était située au nord de Babylone (Smith). Elle était la résidence de Sargon Ier.

313. *su* (שוה ?) « prix, récompense, bienfait »; *qat* (*qatu*, קתא) « main, pic, puissance »; aram. קַתָּא « manche ».

313 *a*. MON. *ḫul* ? (חיל) « récompense ».

313 *b*. MON. *tukundi* (תכן, תקן ?) « marque de condition, *si* ».

314. MON. *quru* (קר = כור, n° 224) « pureté, bonheur, heureux, propice ».

315. *sa* (שנה) « heureux, propice »; *gisimmar* (*gisimmaru*, נשמר) ?.

316. *nar* (*naru*, נער) « esclave »; *lab*, *lib*, *lub* (*libbu*, לבב) « cœur, enfant, garçon, esclave »; *lul* (*lulu*, לול) « abonder, traîner, jeter; soumis, esclave »; *ruk* (רחק = רוק) « éloigné (?) »; *paḫ* (*paḫu*, פחה) « élevé, gouverneur, roi »; *rar* (*rarubat* (?), רבב) « grandeur, majesté, roi ».

317. *se* (*seum*, *seam*, שעה) « grain, céréale » (comp. héb. שעעית « fève, pois »), « mesure de capacité (סאה); content, heureux » (שנה, סנה).

318. *bu* (*bu'u*, בעה, בוע) « étendue, longueur »; *śer* (*śeru*, סור) « s'éloigner »; *gid* (*gidu*, גד) « abondant, vaste, long ».

319. MON. (?) ?.

320. *sud*, *su* (שדד) « étendre, éloigner, étendu, lointain, loin ».

321. *ṣir* (*ṣiru*, צרע, צער) « reptile qui pique, serpent »; *mus* (*musu*, plus complet; *ṣir-musi* « serpent de nuit », appelé aussi *ṣalamtu*, de צלם « obscurité, noirceur »), sorte de serpent noir.

322. *uz*, *uś* (*uśu*, *uṣu*, חץ) « flèche »; *ṣir* (צרע, צער) « serpent ».

323. *tir* (*teru*, תיר) « joindre, assembler; multitude, tribu, peuple, nation ».

324. *te, ṭe, temmenna* (*ṭemennu,* טמן) « fondation, assise, trône »; *diḫ* (*diḫu,* דחה) « pousser, lancer, saisir, prendre, approcher ».

324 *a.* MON. *malla* (מלא) ?.

324 *b.* MON. *unu* (n° 233) « demeure »; *temen es-gunu* (טמן+עץ+כון ?) « bloc, support ».

325. *kar* (*karu, karru,* כור, כרר, קרה) « exhaussement de terrain, tertre, rempart, digue, quai, fortification, ville fortifiée; arranger, opposer ».

326. *u* (*ubanu,* אבן) « pic, sommet, seigneur, roi, unité supérieure, dix »; *ge* (גאה) « haut, élevé; bas » (נוא, נוה); *bur, pur* (voyez n° 293) « sommet, seigneur ».

327. MON. *babar* (pour *bar-bar,* n° 66 redoublé) « surface blanchie pour recevoir une inscription ».

328. *si* (שים) « présence, face, vue, œil, surface, pays, mille » (« 10 », « 100 » = 10 × 100); *lim, li* (*limu, limmu,* לוה) « date, éponyme ».

329. *ḫul* (חול) « méprisé, mauvais, méchant, effrayer, craindre ».

330. MON. *kurum, kuru* (voir n° 224) « pur, précieux, heureux, propice ».

331. MON. *seba* (שבה) « adoration, service, hommage ».

332. MON. ? (?) ?.

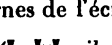
333. *pam, pa* (פמה, פוה) « annoncer, rappeler, se souvenir ».

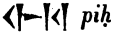
334. *ar,* signification idéographique inconnue.

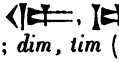
335. MON. ? (?) « profonde sagesse ».

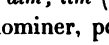
336. *u* (*u,* וו) « et, aussi; roi » (par confusion avec).

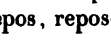
337. *MON.* TIM-ŚAR (n°s 97 et 269) « celui qui lie les lignes de l'écriture »; surnom du dieu Nébo.

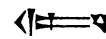
338.  *piḥ* (פחה ?), signification idéographique inconnue.

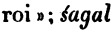
339.  , *di* (*dinu*, דין) « juger, conseiller, réfléchir »; *dim*, *tim* (דמם, תמם) « achever, finir »; *śa* (*śararu*, שרר) « dominer, posséder, conquérir »; *śilim* (*salmu*, שלם) « paix, repos, reposer, se coucher ».

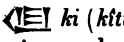
339 *a*.  *MON.* *śagar* (סגר ?) « celui qui clôt (les débats), roi »; *śagalum* (*śagalum*, סגל) « précieux, chéri, roi ».

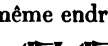
340.  *ki* (*kîtu*, כאה) « endroit bas, lieu, place, terre; dans le même endroit, près, avec ».

340 *a*.  *MON.* *atu* (אתה) « apparaître, arriver ? ».

340 *b*.  *MON.* *kan-lab* (n° 178 et 316) « force de cœur, grandeur, altesse », marque l'idée d'un pronom de politesse analogue à *ramanu* (רום) « même ».

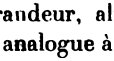
340 *c*.  *MON.* *sit-en* (n°s 227 et 100) « place de domination, dominer, gouverner ».

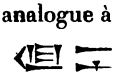
341.  *MON.* *durud* (דרד ?) « forteresse ».

342.  *MON.* ? (?) « le même, idem ».

343. *MON.* *kusi* (כסה ?) ?.

344. *MON.* *saqqat* (*siqqitu*, שקה) « couronné », surnom de Nébo.

345.  *lid* (*lidu*, *lidanu*, ילד=אלד) « nouvelle lune » (au propre « naissance »; comparez l'hébreu מוֹלֶד) « lune, mois »; *ab* (*abu*, אב) « père », épithète de Sin, le Lunus assyro-babylonien « lune, mois ».

346.  *kir* (*kîru*, כיר) « champs entourés d'une haie, intérieur; cœur, enfant (?); *ub* (*ubbu*, אפף) « terme, limite, région »; *sîm* (שום, שמם) « être agité, oppressé ».

347. MON. *meṣi* (מצא ?) ?.

348. , MON. ? (?) « chamois ? ».

349. MON. *alim* (אלם) « fort, puissant »; *tal*, אֲלִים; *sagira* (סגר ?, cf. n° 339 *a*), surnoms du roi et du couple divin Bel et Belat (Beltis).

350. *kis* (*kisatu*, כנש) « assemblée, multitude ».

351. *ner, ne* (*neru*, ניר) « endroit qu'on foule, base, pied; joug, soixante » (voyez au n° 452); *piṣim* (*piṣimmu*, פצם) « fracture, cassure ».

352. MON. *titnu* (תות) « derrière, occident ».

353. MON. *liliś* (*liliśu*, לסס) « barrière ? » (Sayce). Peut-être « salive, mucus »; héb. p. לְשָׁלֶשֶׁת.

354. MON. *zigaru* (זכר=זגר, cf. n° 429) « ciel ».

355. MON. *sakan* (*sakanu*, שכן) « poser, préposer, préposé, vicaire »; héb. סָגָן.

356. , MON. *dugu* (דגה, דוג) « abondance, multitude »; désigne toute espèce d'insectes et de vers. Il est souvent confondu avec le signe , dont il affecte les diverses significations. (Voir n° 414.)

357. MON. *gingir* (*giguru*, גרר) « très-belliqueuse », surnom de la déesse Istar.

358. *zur, ṣur* (צהר, זהר) « lumière, clarté »; *bur, pur* (*pûru*, בהר) « lumière, clarté »; *amar* (*amaru*, אמר) « lumière, clarté, voûte du ciel, sphère, cercle, cycle ».

359. . Variante graphique du n° 262 ayant en plus la valeur idéophonique de *śiś-se* (n°s 383 et 317) « protection propice », désignation métaphorique du « sacrifice ».

360. *nim, num, nu* (*nimmu*, נמה=נוה) « être élevé, élevé, pays élevé=Elam » (עֵילָם, rac. עלה), déterminatif

des insectes volants (*zumbi*, זבב), « loup »; (*zibu*, זאב); *enum* (= *num*, l'*e* est prosthétique) « hauteur, ciel ».

361. *zum*, *ṣum* (*zummu*, *ṣummu*, זמם, צמם) « arrêter, empêcher, priver, détruire ».

362. *tum* (תמם) « finir, détruire ».

363. *lam* (*lammu*, למה = לוה) « approcher, assiéger, siége, tablette, document ».

364. *nu* (*nuḥu*, נוח) « reposer, être couché ».

365. *na* (נוח) « être couché, se reposer, s'obscurcir (parlant d'un astre); *gud* (קדד, גדד) « être courbé, couché ».

366. *ul* (*ûllu*, הלל ?) « étoile étincelante ? »; héb. הֵלֵל.

367. *kir*, *qir* (קיר, קרה) « citadelle ».

368. *ban*, *bam*, *pan* (פנן, فَنّ) « pousser vivement, tirer l'arc; arc, fronde ».

369. *gim*, *kim* (*kimtu*, כמה) « enfanter, produire, famille » (comme *kima*, כְּמוֹ); *tum*, *tim* (תמם) « accomplir, produire, créer ».

370. MON. *sita* (شدّ) « lien, nœud ».

371. MON. *kir* (*kîru*, קיר) « mur, parois ».

372. MON. ? (?) ?.

373. *mi* (משה, d'où *musu* « nuit ») « nuit, obscurité, noir » (*ṣalamu*, צלם); *kug*, *gug*, *gig*, *ge* (*ġugu*, גוג) « triste, sombre, douloureux, difficile ».

374. *śun* (סון) « plain; poursuivre ? »; *gul*, *qul* (גל, קהל) « grand; multitude, famille, établissement ».

375. *kab* (*kabdu*, כבד) « lourd, pesant,

nombreux, honoré »; MON. *duḥud* (*dugudu* = *duḥudu*, דחד « chargé, lourd », aram. דחד.

376. *gig* (גוג) « peine, difficulté, maladie ».

377. *din, tin* (דנן, תנן) « vigueur, vie »; *gul, qal* (קהל) « multitude, famille, race ».

378. MON. *ugun* (כון) « celle qui dispose, possède (*aḫzêtu*, אחז) », surnom de la déesse Nana.

379. *muḫ* (*muḫḫu*, מחח) « haut, élevé, père, générateur, sur, au-dessus ».

380. MON. *qaqqul* (*qaqqulu*, קלל) « perdrix ».

381. *man* (מנה) « préposé, roi »; *nis* (*nisu*, אנש) « homme (supérieur) = roi »; *in* (*innu*, ענה) « maître, roi »; *śar* (*śarru*, שרר) « roi ».

382. MON. *kus* (*kusu*, כשה) « bétail ».

383. *es* (*isibu*, אשב) « monceau, nombreux, trente, mine, mois, lune, Sin ».

384. MON. *sanabi* (*sanabu*, שנב, סנב?) « $\frac{40}{60}$ ou $\frac{2}{3}$ de la mine, quarante ».

385. MON. *usu* (עשה, غشى?) « coucher du soleil ».

386. MON. *nigin* (n° 495).

387. *lagar* (*lagaru*, לגר), signification inconnue.

388. MON.

389. *tul* (תלל) « colline, montagne, mamelle; adolescent, jeune (טלה; aram. טַלְיָא); couvrir (טלל) ».

390. MON. *ku* (*kuru*, כור) « élevé, précieux, noble, métal précieux ».

390 *a*. MON. *babbar* (pour *bar-bar*, n° 66) « métal blanc, argent ».

390 *b*. MON. ? (?) « or ».

391. MON. *mun* (מנה) « distingué, noble ».

392. *dun* (*dunnu*, דנן) « fort, élevé, héros »; *sul* (*sulmu*, *sulummu*, שלם) « paix, amitié ».

393. MON. *eśa*, *śa* (?) « quinze, Istar, main droite ».

394. *pad*, *pat* (*patu*, פתה) « scélérat, pervers ».

395. *gam*, *gu* (גמא) « être courbe »; cf. héb. אֲגַמּוֹן, גֹּמֶא.

396. MON. ? (?), signe de séparation.

397. MON. ? (?) idem, de même, signe contracté du chiffre 9.

398. *mat* (*matu*, מתה) « pays », aram. מָתָא; *kur* (*kuru*, כור, כרר) « élévation de terrain, montagne; ennemi (גרה) »; *sad* (*sadu*, שדה) « montagne, orient (les Monts Gordyéens sont à l'est de la Mésopotamie) »; *nad* (*na'du*, נאד) « élevé »; *lad* (*ladnu*, ילד) « lieu de naissance, patrie, pays »; *śil* (*śilu*, סלע) « rocher, côté » (צלע).

399. MON. ? (?) « déraciner ».

400. *dul*, *dil*; *tul*, *til* (טול) « jeter »; *lis* (לסס?), signification inconnue.

401. *ud*, *ut* (*udu*, הוד) « lumière naissante, soleil (*samsu*, שמש) ». Comparez l'hébreu הוד « clarté, éclat »; *par*, *bar* (פאר, בהר) « clarté, lumière, jour, soleil, blanc »; *sam* (*samsu*, שמש) « soleil »; *babar* (*bibru*, ברר) « clarté, blancheur »; *bus*, *buṣ*, etc. (*buṣu*, בוץ) « blancheur »; *laḥ* (*laḥu*, לח, לאך) « messager, serviteur, commandeur (allusion à שמש, qui a aussi la signification de « servir ») ». Cf. l'hébreu מַלְאָךְ; *sal* (*sallu*, שלל) « esclave, serviteur »; *dam*, *tam* (*damu*, דמה) « jeune, serviteur »; *ṣab* (*ṣabu*, צבא) « jeune, guerrier, serviteur »; *erim* (*eru*, *erimu*, ארה) « jeune, enfant, serviteur ».

401 *a*. MON. ? (?) « sortir, pousse, élevé, sceptre? ».

401 *b*. 𒀭𒁹 *MON. uḫ* (n° 421) « bétail, puissance ? ».

402. 𒀭𒁹𒁹𒁹 𒁹𒁹 *ṣapar* (*śiparru*, ספר = צפר) « métal jaune; airain, cuivre ». Cf. ar. صفر « cuivre jaune ».

403. 𒀭𒁹 *ṣab* (*ṣabu*, צבא) « guerrier; jeune homme (צבי, صَبِيٌّ) »; *erim* (רום) « adolescent, serviteur »; *laḫ* (לח) « serviteur »; *bir* (*beru*, בהר) « lumière, jour ».

403 *a*. 𒀭𒁹 𒁹 *MON.* ? (?) « choisir? ».

403 *b*. 𒀭𒁹 𒁹 *MON.* ? (?) « secours, aide ».

404. 𒀭𒁹 𒁹 *uḫ* (אחה) « puissance ? ».

405. 𒀭𒁹 *pe* (פאה) « amphore, vase à deux anses, oreille (*uznu*, אזן) »; *me* (מי) « eau »; *tal* (טלל) « rosée, goutte d'eau ». *MON. giltan, kiltan* (*kiltanu*, כול) « amphore ».

406. 𒀭𒁹𒁹 *a* (lecture empruntée au signe 𒁹𒁹) « amphore ».

407. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *lib* (*libbu*, לבב) « cœur, milieu »; *sa* (*saa*, שאה = סאה) « mesure de longueur de deux cannes (*qani*, קנה), toise ».

408. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *pis* (*pissatum*, פשש) « enfant, jeune, serviteur ».

409. 𒀭𒁹𒁹𒁹 𒁹 *MON. śini* (סון) ?.

410. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *bir* (באר) « explication, prescription (*saraṭu*, شَرَطَ) ».

411. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *MON.* NA-NAM pour NAM-NAM (n° 80 redoublé) « fixe, ferme, stable ».

412. 𒀭𒁹𒁹𒁹 *MON. gudu* (גדע) « terminer, finir ? (Sayce) ».

413. 𒁹 *zib, śip*, etc. (*zibbu*, ספף) « jalon, seuil, architrave, quai ». Cf. סף, סִפִּים, ar. صَفّ.

414. 𒁹 *ḫi ḫig*, (חגג) « fléchir, ployer, genou (*birku*, ברך); bon, propice, prospère (ברך); être bien ensemble, se mêler »;

te (assimilé au signe); *ṣib* (assimilé au signe); *id* (*idu*, יד) « endroit, surnom du ciel ». Cf. מָקוֹם « endroit », surnom de Dieu chez les rabbins; SAR-RAB « grand roi », surnom du dieu Assour.

415. *zun* (*zunnu* « multitude de petites gouttes d'eau, pluie ». Cf. héb. רְבִיבִים, de רבב) « multitude ».

416. *im* (*immu*, יום) « clarté, jour; terreur, respect, gloire (אים); tempête, vent, souffle, personne (cf. héb. נֶפֶשׁ), frère, ami (עמה) »; *sar* (*sâru*, שער) « porte, région, ciel, terre; orage, pluie, vent (סער) »; *mir*, *mur*. Voy. n° 291.

417. MON. *lataḥ* (לתח) « véhémence du vent ? ».

418. *kam*, *ḥam* (*kamu*, כמה, קוה, جَمَعَ) « coordonner, associer », forme les nombres ordinaux.

419. MON. *esses* (אשש) ?.

420. , *'a* (le א sémitique) « insecte ». Voyez le numéro suivant

421. *aḥ*, *iḥ*, *uḥ* (*uḥu*, אחה) « vermine, insecte sans ailes, pou, puce, ver; autre, lointain (*aḥu*, אחה) ».

422. *bir* (בער) « détruire, ruiner ».

423. *ḥar* (*ḥaru*, חר, חרר) « objet perforé, cercle, bracelet, collier, viscères, corps ». Cf. héb. גוף « corps », et جَوف « creux »; *ḥam* (par assimilation avec le n° 418); *mur* (par assimilation avec le signe n° 416); *kin* (*kinu*, כון) « vrai ».

424. MON. *ur-us* (n°s 283 et 156) « maître vaillant », épithète du dieu Bel.

425. *rus* (*russu*, רשא) « espèce de gazelle ». Cf. رَشَأ (Delitzsch).

426. *śuḥar*, *śuḥ* (סחר) « famille ».

427. ?(?) « souveraine, dame ».

428. ? (?) « grand, puissant ».

429. MON. *zikara* (זכר, d'où *ziggurat* « tour ») « tour élevée, surnom du ciel ».

430. *dis* (*disu*, דש) « cheville, piquet ». Cf. aram. דעץ. MON. « un, unique, seul »; *ana* (*ana*, אנה) « à, vers ».

431. *lal* (*lalu*, לל) « remplir, plénitude, abondance, poids, mesure »; *nas* (*nasu*, נשא) « peser, payer, vendre, tenir, confirmer, prendre, imposer, joug »; *lu* (*lau*. לאה) « bétail ».

432. *lal* (voir le n° précédent) « peser, égaliser ».

433. MON. *usar* (אשר) « endroit plat, placer, poser ».

434. MON. *uku* (אכה) « brique ».

435. MON. *nanga* (*nagu*, נגו) « district »; aram. נַגְוָא, ar. نَجَاوَة.

436. MON. *lalu* (*lalu*, לל) « brique, mesure ».

437. *me* (*meatu*, מאה) « cent, multitude, assemblée, signe du pluriel, mêlée, combat, bruit »; *isib*, *sib* (אשב = ישב) « habitation, parc, troupeau ».

438. *mes* (*mesu*, משה) « jeune, guerrier »; MES (MEES), signe du pluriel, au propre : « multitude + tas ».

439. MON. *kas* (n° 193) « deux, répétition »; *ili* (*elu*, עלה) « le précédent, idem ».

440. *a* (*abubu*, אבב) « eau », au propre, « inondation, déluge; père (*abu*, אב); fils (rapproché de *ablu*, אבל) »; *e* (voyez n° 231) « maison, palais, temple »; *dur* (*duru*, דור) « demeure, habitation, construction ».

440 *a*. MON. *eba* (*ababu*, n° 440) « inondation, déluge ».

441. MON. *ara* (*aru*, הרה) « enfant ». ADV (*adu*, אדה) « fois ».

442. MON. *ir* (ערה) « larme, soupir, plainte ? ».

443. MON. A-RI (nos 440 et 86) « eau coulante, fleuve, rivière ».

444. . *aa* (n° 440 redoublé) « père », surnom de Sin, le Lunus assyrien ; « lune, mois ».

445. MON. *idda* (*iddu*) « bitume ».

446. MON. KUR-NUN (nos 330 et 68) « pureté prodigieuse », surnom de la déesse Tasmit, épouse de Nébo.

447. *za*, *ṣa* (*ṣaṣati*, צעצועים) « former, modeler ; figure, image, statue, similitude, semblable, toi ».

448. MON. *uknu* (*uknu*, קנה) « précieux, beau ? » (*ibbu*).

449. *ḥa* (*ḥalaqu*, חלק ?) « périr, passer vite ; poisson, prophétiser, proclamer (allusion à la légende du dieu-poisson Oannès, en sa qualité d'initiateur de la culture intellectuelle des Babyloniens), oracle ».

450. *gug*, *kuk* (*kukku*, כוך, גוג) « triste, sombre, bleu ».

451. *zaḥ*, *ṣaḥ* (צח) « clair (?) ».

452. MON. *ner* (*neru*, ניר) « nère, espace de 600 ans. »

453. ? (?) « 80 ».

454. MON. *essa* (*essu*, *esu*, יש) « somme, le nombre 3 ».

455. MON. *sa* (n° 457) « sorte de mesure » (*riba*).

456. MON. *gi* ? (קנה) « canne, mesure ».

457. MON. *sana* (formé de *sanabu* « $\frac{40}{60}$ », שנב, סנב) « le nombre 4 ».

458. *sa* (*sa*, שׁ), particule marquant la relation : « qui,

lequel, ce que »; *gar* (*garru*, גרר) « sorte de mesure, substance, provision »; (*sakanu*, סכן) « faire, action, agent (*sakanu*, סכן, סגן); demeurer, habiter (*sakanu*, שכן) ».

459. *ia* (voyez n° 181); *para* (פרר) « fraction, moitié de 10 = 5 ».

460. *as* (יש ?) « somme, le nombre 6 ».

461. MON. *sisna* (?) « le nombre 7 ».

462. MON. ? (?) « le nombre 9 ».

463. , variante graphique du précédent.

464. MON. *nin* (נין) « femme, dame ».

465. MON. ? (?) « gauche ».

466. MON. *es-seb* (nos 383 et 217) « gouverneur, roi ».

467. *tuk, duk, du* (*tuku*, תכה) « ranger, placer, réunir, faire lever, tenir, posséder, avoir ».

468. *ur* (*uru*, אור) « lumière, chaleur, échauffer, sphère céleste; maudire (ארר) ».

469. MON. *sussana* (*sussanu*, pour *sulsanu*, שלש) « un tiers ».

470. MON. GI-GIM (pour *kim-kim*, n° 369 redoublé) « sorte de démon (*ekimmu*, כמם) ».

471. MON. *sanabi* (*sinibu*, *sanabu*, שנב, שנף) « $\frac{40}{60}$ ou deux tiers ».

472. MON. *uluk*, *uduk* (*udukku*, אדך, אדק) « sorte de démon ».

473. MON. *parap* (*parapu*, פרף) « cinquante, les cinq sixièmes ».

474. MON. *maskim* (*maskimmu*, שכם) « sorte de démon ».

475. , *ku* (*kumu*, כום) « demeurer, rester, s'as-

seoir, établir (*subat*, אשב); servir, adorer (*sabu*, שבה); habit, s'habiller (*ṣubat*, צבה, צפה)»; *dur* (*duru*, דור) «habitation, résidence»; *seba*, *se* (שבה) «service, adoration».

476. *gil*, *kil*, *qil* (קהל) «réunir, rassembler; enclore (כלא), dans, vers»; *gir*, *kir* (*giru*, גרה) «être violent, ennemi, mauvais; bruit (גרר)»; *ḥab* (חבא) «cacher, effacer; dévaster (חבת)»; *rim* (?), signification idéographique inconnue; *zam* (זמם ?); *mik* (מכך ?); MON. *girim* (*girimmu*, גרם) «fruit, fœtus»; *lagab* (*lagabu*, לגב ?).

477. MON. *buda* (*gidda*, voir n° 318) «large, loin, long».

478. *zar*, *śar*, *ṣar* (*ṣarpu*, צרף) «métal purifié, argent». Cf. l'éthiopien ብሩር «argent», r. ברר.

479. MON. *umun* (*umunu*, מנה) «choses nombreuses, mille, réunion, assemblée».

480. MON. *ṣarip* (*ṣarpu*, צרף) «argent ?».

481. MON. *uḥ* (אחה) «réunion d'animaux, troupeau».

482. MON, ? (?) ?.

483. *suk*, *sug*, etc. (שקה, שגא) «plante aquatique, plante, forêt»; MON. *umun* (voir n° 479).

484. *pur*, *pu* (*puru*, פרה, פאר) «plante, bassin, étang; serviteur».

485. *bul* (בלל) «élever, nourrir des bestiaux, élevage, bétail».

486. MON. SA-GAR (n°s 407 et 458) «faim», au propre «désir + nourriture».

487. MON. ? (?) «champs ensemencés (?)».

488. MON. ? (?) ?.

489. MON. *su* (voir n° 325) « seau ».

490. MON. *gur* (*guru*, גור) « couler, eau coulante; limpide, clair (*ziku*, זכה, זכך), prunelle ».

491. MON. ? (?) « bitume ». (Voir n° 445.)

492. MON. ? (?) « harem (?) ».

493. MON. ? (?) « char ».

494. MON. ? (?) « cadavre ».

495. MON. *nigin* (*niginnu* ? נגנה) « entourer, environner, réunir (כנש); chasser (*ṣadu*, צוד, synonyme de כנש; ar. كنس); côté (écrit, droit) d'une tablette (*ṣadu*, צד); explication, sortilége »; *ilammi* (למה) « approcher, joindre ».

496. MON. *kilidagal* (כל + דגל ?) ?.

497. MON. ? (?) « un tel, qui que ce soit ».

498. *ib* (*ibbu*, אבב) « matrice, racine, origine; produire, engendrer; production, générateur, génération, race ». Cf. héb. אֵב, talm. איבא « racine », aram. אִבָּא « fruit, produit »; « creux (אבב = נבב), sorte de mesure (*ligittu* = log· לוג); appellation, nom (*nibit*, נבה) »; *dar* (*darum*, דור) « génération, durable, permanent »; MON. *uras* (*urasu*, ארש) « donateur, libéral, généreux », épithète du dieu Anou. Cf. ar. أَرِيٌّ « doux ».

499. *lu* (*luu*, לאא, לוה) « troupeau, bétail, mouton; tablette (*lamu*, למה = לוה); prendre, saisir, prendre chemin, passer (diverses significations de *dibbu*, synonyme de *lamu*) »; *guggal* (*guggallu* pour *gulgallu*, גלגל ou קלקל, rac. גלל ou קלל); signification inconnue.

500. *kin*, *qin*, *qi* (*qanu*, קנה) « calame, écrire, tablette, explication, enseignement; placer, poser, établir (כון, כין) ».

501. *sak, sik, śik*, etc. (סכך) « couverture, vêtement, chevelure, crinière, étoffe »; *uḫ* (אחה) « troupeau ».

502. ? (?) « planche ».

503. . Variante graphique du précédent.

504. . Autre variante graphique du même.

505. MON. *erin* (*erinu*, ארן) « cèdre ».

506. MON. *munsub* (נסב ?) « femme, épouse ».

507. MON. *gur, kur* (כור) « citadelle, forteresse, hauteur ».

508. *ur* (*uru*, ארה) « animal carnassier (conf. éth. ኦርዌ), chien (*kalbu*, כלב), lion (*nesu*, נאש); membre viril » (allusion à la lubricité du chien ? En hébreu כלב désigne le pédéraste); « homme (*nisu*, נש); jeune, enfant (cf. n° 156); destructeur, ennemi (ערה) »; *lik* (*liku*, לכא) « frère cadet (?) »; *tas, das* (*dassu*, דשה) « espèce de gazelle (?) ».

509. *ṭu* (*ṭunu*, טען) « charge, fardeau (שקל), sicle (שקל), mesure, poids, monnaie; dépense, aller, marcher (*alaku*, הלך assimilé à *du*, n° 207) ».

510. , *sal* (*sallatu*, *śalatu*, סלל, סלא, שלל) « esclave femelle, femme »; *rag, rak* (*raggatu*, רגג, רכך) « délicat, faible, femme »; *qal* (*qalu*, קהל) « lieu de rassemblement, communauté, commune, ville »; *mak, muk* (*maku*, *mukku*, מכה) « soutien, appui, femme, dame ».

510 *a*. MON. *murub* (רב) « enfant ? ».

510 *b*. MON. *murub*. Voyez le n° précédent.

511. , *gar* (?) ?.

512. , *nin, ni* (נין) « père de famille, mère de famille, seigneur, dame »; *mak* (מכה) « soutien, appui, femme, dame ».

513. , *dam, tam* (דמה, טעם) « époux, épouse ».

514. , *gu* (*guu*, נאה) « plante; pays bas (גוה); vallée, pays, surface, monde, dieu éponyme du monde ».

514 *a*. (précédé de) MON. *guza* (*kuśśu*, כסא), « trône ».

515. , . MON. ? (?) ?.

516. , *ṣum*, *ṣu* (?) ?; *ḥal*, *hil* (?) ?; *ri* (?) ?.

517. *nik*, *nig* (?) ?.

518. ? (?) ?.

519. , *el* (*ellu*, עלה) « élevé, exalté; brillant (הלל, هل); réciter des hymnes (הלל) ». MON. *śimik* (*śimikku*, סמך), signification douteuse.

520. , *lum* (*lumu*, לוה) « nouer, tresser (conf. héb. לוָיָה) »; *hum* (?) ?.

521. MON. *mun* (*munu*, מנה) « compter, mesurer, brique, comme unité de mesure, mois des briques, Sivan »; *uku* (אכה) « brique ».

522. ? (?) ?.

523. MON. ? (?) « fondation ».

524. . N'est peut-être qu'une simple variante graphique du précédent.

525. *su* (*suu*, שוה) « joindre, réunir, multitude, abondance, troupe, guerrier; monceau, ruine (שאה, שסם) »; MON. *essa* (*essu*, יש) « multitude, abondance ».

526. *śik*, *sik*, *sig* (*siktu*, סכך?) « favoriser, rendre heureux? (*segum*, שנא) ».

527. MON. *su-is* (? *sussu*, שש) « un sixième ».

528. ? (?) ?.

529. MON. *peś* (*peśu*, פיס, ביץ) « œuf, blanc ? »; *kis* (? *kiśśu*, קיס) « bois ».

530. MON. ? (?) « crainte, adoration ».

531. MON. *gibil* (גבל) « mettre fin, consommer (*kilutu*, כלה), consumer (קלה) »; *kibir* (*kibiru*, כבר = קבר) « enterrer ».

532. MON. *en* (*ennu*, ענה) « puissance, pouvoir, efficacité ».

533. MON. *śuhub* (סחף) « inondation, dévastation »; *suhal* (שחל) ?; *śulsa* (שלש) ?; *isi* (*isi*, יש) « multitude (?) ».

534. MON. *sudun* (n°s 320 et 233) « gouvernement, joug (*nera*, ניר) »; *sud-tul* (n°s 320 et 389) « gouvernement », au propre « extension élevée »; « joug (*niru*, ניר) ».

535. MON. ? (?) « feu ».

536. MON. *ḥul* (חלל, חול) « mauvais, profane, péché (*ḥidutu*, חטא); joie (*ḥidutu*, חדה) »; *bibra* (*bibru*, ברר) « joie, réjouissance, gaieté »; *ukus* (כנש) « réunion, réunir ».

537. MON. *ṭul*, *tul* (?) ?.

538. MON. *śik* (?) ?.

539. MON. *śikka* (סכך ou סגה) « bouc », au propre « le chevelu ». Cf. héb. שָׂעִיר « bouc », de שֵׂעָר « cheveu ».

540. MON. ? (?) ?.

541. MON. ? (?) ?.

B. — *Vérification et justification des valeurs* [1].

א

אב *abu* « père », mot commun à toutes les langues sémitiques. *MON*. AB « père, chef, ancien ». AB *aklu* (Monolithe, 5) « père puissant ? », épithète de Mardouk. AB GAL RID-QAQ-QAQ*a* (I R. 47, VI, 25) « mes grands chefs militaires ». — ABA « chef (religieux ?), officier »; ABA MAT ASSVR*aa* (II R. 31, 64) « chef des Assyriens »; ABA MAT *Armaa* (*ibid.* 65) « chef des Araméens ». — AB (114, 345), abrégé, A (440) ou AA (444) « père » (II R. 31, 28 *cd*, 32, 59 *c*, 60 *c*), surnom de Sin, dieu éponyme de la lune et invoqué très-souvent sous le titre de *abu-nannar* (IV R. 9. K. 2861) « père illuminateur », par métaphore « lune, mois » et par une nouvelle métaphore A (440, cf. 405-406) « eau », et EBA (modifié de AB, 440 *a*) « eau, inondation, déluge ». Le rapport de la lune avec l'eau repose probablement sur une légende mythologique dont on trouve des traces dans les inscriptions palmyréniennes. Voyez mes *Mélanges d'épigraphie*, etc. p. 100. La poésie hébraïque connaît également le

[1] Les monogrammes dont nous cherchons à démontrer ici l'origine assyrienne sont ceux qui figurent sur la première colonne des syllabaires d'Assourbanipal et que les assyriologues considèrent comme des mots pleins appartenant à l'idiome antésémitique supposé par eux sous le nom de sumérien ou accadien. Nos vérifications s'étendent déjà sur plusieurs centaines de racines faisant partie du syllabaire cunéiforme; il en reste encore un certain nombre à vérifier, lesquelles doivent par conséquent faire l'objet de recherches ultérieures. Nous citons souvent les racines faibles sous la forme bilitère, attendu que la distinction entre les diverses espèces de ces racines est beaucoup moins rigoureuse en assyrien que dans les autres langues sémitiques. Sous ce rapport l'idiome de Ninive et de Babel ressemble d'une manière étonnante aux plus récents dialectes de l'araméen, tels que le talmudique, le mandéen et le néo-syriaque.

réservoir de la lune (אֲגַן הַסַּהַר, *Cantique*, VII, 3). Ajoutons que le terme *abaya*, qui désigne un oiseau aquatique, dit autrement *ummi mî* (II R. 37, 6 *a*, 56 *a*) « mère des eaux », suppose un mot *abu* ayant la signification de « eau, nappe d'eau, inondation » ou quelque chose d'analogue. Cette supposition paraît se confirmer par l'existence d'une forme secondaire *abubu* « inondation, déluge », à laquelle on peut comparer l'arabe أُبَابٌ *fluxus ingens, fluctus, unda* (racine أَبَّ « remuer, agiter »). Le mot *abatu* (*abati*, Sm. Assurb. 192, 14) a peut-être un sens analogue.

אבב, אפף *abbu, aptu* (Syll. I, 187, 188) « trou, creux, fenêtre, endroit bas, vallée, plaine ». On lit IV R. 27, 5, 15 : *śâmmuti ina apatisina uparru* « ils (les démons) séparent les colombes de leurs trous (nids) ». Ailleurs : *bit appati tamsil BIT-GAL mat Ḥatti sa ina lisân Martu KI bit ḫilânni isâśśusu usepisa* (Botta, 152, 18) « j'ai fait construire un *bit appati* (maison de fenêtres), semblable aux palais de la Syrie, qu'en langue phénicienne on nomme *bit ḫilânni* (= בֵּית חַלּוֹנִים) ». La forme masculine *abbu* se trouve Sen. Gr., 48 : *ina ussisa abbu usabsu* « dans ses fondations, il s'était formé des creux ». Comparez le talmudique אפתא. — *MON.* AB, ABBA (165), comme, par exemple, A AB-BA « eaux des bas fonds = mer, abîme », PAŚ (PVŚ) A ABBA « bétail (du pays) de la mer ou de la Phénicie (*Martu*) = chameau », en opposition avec le cheval, qui est désigné par les monogrammes PAŚ (PVŚ) KVR-RA « bétail (du pays) des montagnes ou de l'Orient ».

Ibbu « sein, origine, milieu, terme; naturel, pur ». On lit dans une inscription de Sennachérib (Layard, pl. 38, 3) : *Bilit* AN-MĒS *bilit nabniti ina lib ibba agarînni alidtiya kinis SI BAR anni.* « La souveraine des dieux, maîtresse des productions, m'a formé avec soin dans le sein de la mère adorable qui m'a mis au monde. » I R. 47, VI, 8, offre : *Ziqqat* KV-PAR *ibbu-u* ṢA-PAR (VT-KA-BAR) *namri* « chaînes d'argent natif (pur) et de bronze luisant ». *MON.* IB (498).

Ubbu (Syll. I, 388, 556, 557, 607, 608, etc.) « terme, limite, région, ruine? ». *MON.* VB (243, 346).

אבל (יבל) *ablu* « fils », au propre « produit », dérive de la racine sémitique יבל « porter, produire, faire ressortir ». *MON.* IBILA (184).

אבן ou בן *ubanu* (II, R. 44, 5 *d*) « pic, sommet, pouce ». *Kirḥusu KIM ubân* (ou *su-śi*, 313 + 122) *sade sakin* (Sard. II, 105) « sa citadelle, placée à l'instar d'un pic de montagne ». *Ubanat sadi sinati lu alme* (I R. 32, 51). « je me suis approché de ces montagnes à pic. *MON.* » V (326). Cf. אֶבֶן et בהַן.

אבר (= חבר ?) *abru* « intime, ami, fidèle ? ». *Abir salummate* (Sard. I, 19, etc.) « ami fidèle des hommes paisibles ». *Iṣṣuru ina abrisu usêllû* (Len. 223, 17) « ils enlèvent l'oiseau à ses chers petits ». *Abaru* « amour, affection ? », AN NIN-IB EN *abari* « dieu NIN-IB (Adar ?), maître des amours ». *MON.* VBARA (270) « fidèle, serviteur ». — IBIRA (51) « affection, amitié » (*tamkaru* = *tamgaru*, מגר).

אג « face, façonner; travailler, construire, faire », cf. ar. وجه *MON.* AG, AK (90), VG, VK (434).

Iqu (Syll. I, 510, 511) « façade, montant de la porte, porte ». *MON.* IK (79).

אג *agu* (II R. 44, 31 *c*, etc.) « objet relevé, dressé, couronne, diadème, marée, onde, courant ». *Agû rabâ sa* QAQ *disa* (*Descente d'Istar*, rev. 45) « la grande couronne de sa tête ». *Ana agie Buratti uśarma amat AN AMAR-VD asurrâkku idallâḥ* (IV R. 26, 4, 10) « je me suis tourné vers le courant de l'Euphrate, la volonté de Mardouk en a troublé la transparence. » *Nadin* IZ-PA *u agî* (fig. 1, 2) « donateur de sceptres et de couronnes ». Racine sémitique חג, עג, موج; cf. talm. אגיא. *MON.* AGV ou EGA (147) « couronne, marée »; AN-AKV « dieu des marées », surnom de Sin, dieu de la lune. Voyez plus haut l'article אב; AK (90) « couronné, souverain, maître; courant ».

Igu, iku (Syll. III, 1, 41) « courant d'eau, rivière ». AN *su ina balisu iku upalgu la* . . . (IV R. 14, 3, 12) « dieu sans qui les rivières et les fleuves ne [couleraient pas] ». *MON. IK* (79); ENGI (fréquent), INGI (II R. 39, 1, 9 *c*).

Ugu. Ce mot n'est connu jusqu'à présent que par l'explication *ugu dili* (Syll. II, 33), répondant au mot non moins obscur *esgurru*, dans la troisième colonne. *MON*. VK (171).

אגן *aganatu* « cuvette, bassin »; héb. אַגָּן. *Sapli* VT-KA-BAR (*ṣapar*) *aganâte* VT-KA-BAR (Sard. II, 122) « des tasses en cuivre et des cuvettes en cuivre ». *MON*. AGAN (154). Le mot *ṣirtu* qui traduit ce monogramme (Syll. I, 382), s'il est exact, peut être comparé à l'hébreu סִיר « tasse, pot, marmite » ou bien à צִיר « gond en forme de tasse ».

אגר « *egirtu* ». *Egirtam annitu usri* (IV R. 54, n° 1, 60, 61). Le sens de ce passage est obscur, il en résulte néanmoins que le mot *egirtu* est assyrien. *MON*. EGIR (214).

אד *adu* « pacte, alliance, amitié ». Cf. héb. עָנֹד, עֲדוּת. *Ū sû N. aḫu la kînu sa la iṣṣuru adiya* (Sm. Assurb. 154, l. 27-28) « mais lui, N., mon frère infidèle qui n'observa pas mon alliance ». Cf. נִצְרֵי עֲדוּתָיו. *U nisi AL Amgarruna sa Padî sarrasunu bil adî u mamit sa mat Assur Kasritu parzilla iddunu ana Ḫazaqiyau yaudâa iddinusu* (I R. 37, col. II, 69-72) « les habitants d'Eqron qui avaient lié avec des chaînes de fer leur roi Padi, l'allié (cf. בַּעַל בְּרִית) fidèle de l'Assyrie, et l'avaient livré à Ézéchias le Judéen. » *Adi* AN-MES GAL-MES *ebâk* (Botta, 148, 7) « il transgressa l'alliance des grands dieux ». *MON*. ADU « concluant une alliance, surnom du dieu Iaou (II R. 32, n° 2, 23, 25); enfant ». Cette signification résulte de son synonyme *milku* (II R. 31, 24 *c*), lequel est interprété par *mâr*, en tête d'une liste de synonymes pour « fils, enfant » (II R. 30, n° 3, 29-48 *ab*). Abrégé : AD (179) « proche parent, notamment père, frère et fils ». La première acception est la plus usuelle, et il est superflu d'en donner des exemples. La seconde acception se trouve dans un hymne à Nébo (IV R. 9, rev. 12). On lit : *ina* AN-MES AD*ḫika maḫiri la tîsi* « parmi les dieux tes frères tu n'as pas de pareil ».

אד *idu* « main, part, puissance », hébreu יָד, éthiopien ኀድ. *Idka la tassâ* (IV R. 13 *a*, 9) « tu ne lèves pas ta main ».

NI-NI *baniya idâa liṣ[bat]* (IV R. 17, rev. 24) « que le dieu mon générateur me prenne (fortifie) les mains ». *MON.* ID (297).

אד (pour חד) *edu* « seul ». *Eninna ana 20 kaśbu eda unâssamma* (Dél. VI, 22) « puis je fis seul une marche de 20 kasbu ». *Edis ipparsidma* (As. 40, 21) « il s'enfuit seul ». *MON.* ID (297) « un, seul ».

אד *adu* « fois », au propre « pas ». Cf. עָדָה « passer, fouler ». L'hébreu פַּעַם « fois » signifie également « pas ». *Adu ana* SAR *beliya altaprassu* (As. 298, 21) « à présent (proprement : cette fois = הַפַּעַם) je l'envoie auprès du roi mon maître ». *Ada sina iqbisama* (IV R. 7, I, 21) « pour la seconde fois il lui a dit ». *Śibitti sunu, śibitti sunu, śibit adi sina sinu* (IV, R. 2, V, 59) « ils sont sept, ils sont sept, ils sont sept pour la seconde fois (c'est-à-dire sept dans le ciel, sept dans l'abîme souterrain[1]) ». *Kiṣir śibit adi sina kuṣurma* (IV R. 3, II, 7) « fais le nœud des (démons qui sont) sept pour la seconde fois ». *MON.* ADV (441).

אד *udu* « lumière naissante », hébreu הוֹד « éclat, majesté ». *MON.* VD (401).

אד *iddû* (Syll. III, 1), *iddît* « bitume ». *Sammu sû kima iddît ina [mu] sari* (Dél. V, 48) « ce récit (ne s'effacera pas) comme le bitume sur les tablettes écrites ». *MON.* IDDA (445).

אדך *udukku* « sorte de démons possesseurs »; cf. héb. p. הדק, אדק. *Udukku limnu sa ana kisad...* (IV R. 29, 2, 6) « le démon malfaiteur qui (s'attaque) au cou (de l'homme). *MON.* VDVK (472).

אח *aḥu* « côté, rivage; autre ». *Aḥi tamtim iddât subatśu*

[1] M. Schrader regarde *adisina* comme le titre accadien des génies dont il est question ici. (*Die Höllenfahrt*, p. 114.) Ceci est insoutenable, puisque la version idéophonique montre deux groupes ADV et][, dont le premier est le mot assyrien *adu*, signifiant « fois » et le second est certainement le chiffre 2, non pas la « abgekürzte Schreibart für den zweiten Theil des Wortes. » Dans les textes pseudo-bilingues l'abréviation n'est d'usage que dans la version interlinéaire assyrienne. *Śibit adi sina* signifie proprement « les sept des deux fois », c'est-à-dire « ceux qui sont sept à deux occasions différentes ».

aksûd (As. 281, 97) «j'ai pris les bords de la mer; les forteresses qu'il habitait». *Aḫenna* = *aḫu* + *anna* «de ce côté, en deçà»; *aḫulla* = *aḫu* + *ullu* «de ce côté-là, au delà». IZ-TIR-MES *sunu pâzrâti sa nin aḫû la uśarru ina libbi la ikibbaśu itaśu*. GVM-ṢAB-MES MIE *ya kiribsun erubu* (As. 231, 99-102) «leurs vergers particuliers où personne autre n'avait jamais pénétré ni même franchi leur enceinte, mes guerriers y sont entrés». *MON*. AḪ, AḪA (421).

אח *uḫu* «bête, vermine, insecte»; cf. héb. אֹחַ. *MON*. VḪ (421).

אך *aku* (Syll. I, 282). Voyez אנ.

אכר, אנר *ikkaru* (Syll. I, 287) «racine, fondation»; héb. aram. עִקָּר. *MON*. ENGAR (64).

אל *allu* (Syll. I, 358) «finir, détruire; enfin, puis». *Litti taḫazi allu ḫabbu mat nukurtim nasaku* (II R. 19, 2. Lenormant, *Études accad.* II, 1, 83, 66) «le glaive de la bataille dévastant, détruisant le pays de la rébellion, je le porte.» *Baḫulateya gabsâte atkima allu umsikkû usâspe* (Sarg. 46) «j'ai rassemblé mes nombreux vétérans, puis j'ai imposé obéissance (?)». *MON*. AL (226).

אל *alallu* (II R. 33, 1, obv. 4 *c* 44), *alalu* «plante, tige de roseau, kalem, page écrite». *Siśît alala ḪI-GA uṣâmmâ* (As. 234, 6) «j'ai dévasté les pousses des bonnes plantes»; cf. talm. עלל et אלל. *MON*. ALAL (227, 228).

אל *altu* «femme, dame». AN-NIN-KI-GAL *alti* AN-NIN A-SV-KIT (Len. 191, 40) «Allat épouse de Iaou». *MON*. ALAT (4 *c*).

אל *ellu* «haut, élevé, sublime, sacré, précieux; métal précieux; lever, enlever». *Mamit ana ṣîri asri elli littaṣi* (IV R. 14, verso 2) «l'esprit morbifique, vers le désert et les endroits élevés, qu'il sorte». *Malisu ina mê kima elli limśi* (Dél. v, 25) «que ses plaies soient lavées dans l'eau, à l'instar du métal précieux». *Attunu ilidti apśî elluti* TVR-MES AN-EA (Len. 275, 5) «vous, engendrés de l'Océan, enfants sacrés de Iaou». *Iṣṣuru ina abrisu usêllû* (Len. 223, 17) «ils en-

lèvent l'oiseau de ses chers petits (?) ». *MON.* EL (519), IL (206).

Ullu « pur, sublime, élevé, sacré ». *Dispa ḫisibtim sizbam ûlsa amnu* (Neb. Gr. II, 23), parallèle à *dispâm ḫusibtim sizbi dumûksa amnu* (*ibid.* I, 20), d'où il résulte que *ullu* est synonyme de *dumqu* « pureté, valeur, etc. ». *Murastam NV ullatam* (Len. 159, 27) « maladie impure ». *MON.* VL (366).

אל *ilu* « dieu », héb. אֵל. *MON.* IL (137 *a*).

אל *ellat* « force, armée », héb. חַיִל, אָיִל.[SI] SI *Tarqû śar mat kuśi iskunuma uparriru ellatśu* (As. 34, 5-6) « il accomplit la défaite de Tarqou, roi d'Éthiopie, et écrasa son armée ». *MON.* ELLAT (195 *a*).

אלף *alpu, albu* (II R. 25 recto 7 *b passim*) « taureau, bœuf », héb. phén. אֶלֶף. *MON.* ALAP (4 *c, d.* 426).

אם *amu* (Syll. I, 514, 515) *amat* « volonté, grâce », héb. אוה. *MON.* AM (235).

אם *immu* (Syll. IV, iv, 28) « jour », héb. יום. *MON.* IM (416).

אם *imatu* « peur, crainte », héb. אֵימָה. *Imât mâti aṣluḫu śittât* VN-MES (Botta, 151, 23) « j'ai inspiré la peur de la mort au reste des peuples ». *MON.* IM (416).

אם *emu* « vent, souffle, vie », phén. חוה (= ?), héb. חיה. *Eninnama* TAM-ZI *u* SAL*su lû emû kima* AN-MES *nasima* (Dél. iv, 28) « lorsque Ḫasis-adra (Xisuthrus) avec sa femme furent partis pour vivre à la façon des dieux ». *MON.* IM (416).

אם *ummu* (Syll. 117) « mère ». *Anaku umma ulluda nisûâma* (Dél. iii, 14) « je suis mère, j'ai enfanté mes peuples ». *MON.* VM (172. Voir II R. 29, obv. 65 *a*).

אם *umu* (Syll. III, 80) « coudée, mesure; manière, façon; de manière, ainsi, savoir ». AN-VD EN GAL*u* VD*mi umu la naparka'* (Norris, 289) « Samas, le grand maître des jours (qui se suivent) d'une manière ininterrompue ». *Sallat nakir i matti uma la naparkâ lu upqida kiribsa* (I R. 47, vi, 59) « j'y ai

gardé successivement les dépouilles des ennemis et des pays (conquis)». MON. V (223).

אמר *amaru* (II R. 25, 58, 61 *ef*) «lumière, éclat»; éth. አመረ. MON. AMAR (358).

אן *Anu, Anum* (II R. 7, 16, *passim*) «Anou, dieu suprême des Assyro-Babyloniens, dieu». *Enu, entu* (II R. 7, 18-19) «maître, seigneur; maîtresse, dame», racine sémitique ענה. MON. AN ou ANNA (4), EN (100), IN (189).

אן *annu, annitu, annatu,* pl. *anni* (II R. 7, 13-15) «ce, cette». TAK-LAK *annû* TA *mat Assur ana mat Akkad garri iktadin* (Norris, 1053) «ce sceau a été apporté pendant la guerre, de l'Assyrie en Babylonie». *Ina anni ziggurrat suatu labarîs illik* (*ibid.*) «pendant ces (temps), cette tour-là est devenue vieille». MON. AN (4).

אן *unu, unatu* «habitation, demeure», héb. חנה et עון dans מָעוֹן, מְעוֹנָה. *Ina bit u unati utêl* [*lusu*] (III R. 10, 44, 45) «on la chassera de la maison où elle demeure». MON. VN (233).

אנך *anaku* (Norris, 40) «plomb», héb. אֲנָךְ, ar. انك. *Sa erî u anaki muballilsunu atta* (IV R. 14, 2, 17) «celui qui mêle le cuivre et le plomb, c'est toi». MON. ANNA (4).

אס. Voyez אץ.

אפס *apzû* (Syll. 127) *apśu* «abîme, océan», cf. héb. אֶפֶס «vide, manque». *Attunu ilidti Apśî elluti* (Len. 275, 5) «vous, enfants sacrés de l'océan». MON. avec inversion, ZV-AB (108 *a*).

אפן. Voyez פן.

אץ *aṣu* (= *aśu*. Syll. II, 82) «sortir», héb. יצא, éth. ወፅአ. MON. AN-VD *ina aṣisu taummatśu liśśuḫma ina bit â ikkali* (IV R. 14, 28) «que le soleil à son lever efface sa maladie (douleur), qu'elle ne reste plus dans la maison». MON. AṢ (170), VZV (236).

אץ *eṣu* «bois». Sur un fragment d'arboriculture inédit,

on trouve [illegible] remplacé par [illegible] *eṣi*[1]. *MON.* IṢ (219).

אץ *uṣu* (= *uśu*. Syll. 74) « flèche », héb. חֵץ. *Uṣṣi mulmulli* (Sen. V, 67) « flèches nombreuses ». *MON.* VṢ, VŚ, VZ (322).

אק Voyez אנ.

אק *uqu, uku* (Syll. 378) « peuple », au propre « presse, foule », cf. עוק. *Arki uqu libbi bîsu itlikkan* (Beh. 14) « ensuite, le peuple s'est adonné au mal ». *MON.* VK, VQ (171).

אקר *aqru* (= *aqar*, Syll. I, 134) « honoré, précieux; honneur, crainte », héb. יקר. *MON.* AQAR (71).

אר *aru, uru* (Syll. I, 199) « état des eaux, courant, flot »; cf. héb. יאר. *Ulâa aña supal sa aru itebir* (As. 198, 9, 10) « il traversa l'Oulaï pendant les basses eaux ». ṢAB-ZVN *ya Idide agû uru emuru iplaḥu ana nibarti* (As. 221, 20, 21) « mes soldats, voyant l'Idide agité par les hautes eaux, craignirent de le passer ». *MON.* VRV (250), VR (37).

אר *uru* (Syll. I, 277, 289, 393, 783) « fondation, nivellement; ville, place protégée »; cf. héb. אור, ערה, עיר; éth. ዐርየ. *MON.* VRV (30, 64, 205, 283).

אר *uru* (Syll. 759) « animal carnassier », éth. አርዊ, héb. אֲרִי. *MON.* VRV (508).

אר *uru* « lumière, chaleur, jour », héb. אור, ar. ارى. *Kima ṣuṣê musam u urri adammûm* (IV R. 19, 3, 16) « comme les fleurs je me flétris nuit et jour ». *Urrût têmu askunsunuti* (As. 38, 13) « je leur ai donné un ordre pressant (mot à mot : chaleur d'ordre je leur ai fait) ». *MON.* VR (468).

אר *uru, urru* « maudire », héb. ארר. *Arrata marûsta lirurusu* (I R. 16, 8, 76) « qu'ils le maudissent d'une grave malédiction ». *MON.* VR (468).

אר *erim* (Syll. 395) « embryon, fœtus, enfant », héb. הרה ? *MON.* IR (138), VR (128, 508).

ארן *erinu* (Syll. III, 21 *passim*) « cèdre »; cf. אֶרֶן. *MON.* ERIN (504).

[1] Communication bienveillante de M. Sayce obtenue par les bons offices de M. Adolphe Neubauer, sous-bibliothécaire à la Bodléienne.

אש *asu, usi* (II R. 8, 15 *d*), synonyme de *unninnu* (= מְעוֹנֵן) « sorcellerie, sortilége, imprécation ». *MON.* AS (267).

אש *isit* « fondation », héb. אֶשְׁיָה. *Mîḫrât mê isitsîn ina kûpri u agurri usarsîd* (Norris, 495) « du côté des eaux, j'ai posé des fondations en bitume et briques ». *Ina mê milum isitsa inîs* (*ibidem*) « ses fondations ont été endommagées par les eaux du courant ». *MON.* IS (198).

Usu (Syll. 170) « phallus ». *Usâ u KA AM-ŚI* (Norris, 299) « des phallus et des défenses de sangliers (?) ». *MON.* VS (156).

אשב *isibu, isibbu* « demeurant », héb. ישב. *Isibu ou isibbu na'du* (Norris, 495) « demeurant glorieusement ». *MON.* ISIB (437), ESSEB, ES (383).

אשר *Assour* « dieu Assour, bon, propice », héb. אַשּׁוּר, אָשֵׁר, אֹשֶׁר. *MON.* AS (1).

את *utu* « venir, trouver », héb. אתא, אתה. *Balaṭa sa tubau tûttâ atta* (Dél. IV, 32) « la vie que tu cherches, tu la trouveras. » *MON.* VTV (14, 340 *a*).

ב

בא *bau* « s'étendre, tendre vers, atteindre ». *Sa IM sumuraśśu iba'u AN-E* (Dél. II, 49) « l'inondation de Raman atteignit le ciel ». *Balaṭa sa tuba'u tûttâ atta* (*ibid.* IV, 32) « la vie que tu cherches (au propre : vers laquelle tu tends), tu la trouveras ». *Bu'anu* « endroit enflé, ulcère, ampoule », héb. בוּעָה, אַבַּעְבּוּעוֹת. Cf. פעה, פה, בוא. *MON.* BV (318).

בב *babbu, pappu* (Syll. 585) « prunelle, enfant », héb. בָּבָה. *MON.* BAB, PAP (13).

בל *belu* « maître, seigneur », héb. בַּעַל, aram. בַּעַל. *MON.* BE (7).

בל *bulu* « bétail ». *Ana kibiś umami u metiq bûli isâkkanu* (I R. 27, 62) « on en fera un endroit désert, foulé par les bêtes sauvages et parcouru par les bestiaux ». *MON.* BVL (485).

בלג, בלך, פלך « séparer, fendre »; héb. פלג. *Balagu* (Syll. I, 155). *Bulukku* (Syll. I, 168; cf. II R. 48, 16 *ef*) « planche ». *MON.* BALAG (310), BULUK (244).

בלד, signification incertaine; arabe بلد « autruche ». *Balludu* (II R. 37 B, 43 *b*) « sorte d'oiseau ». *Billudu* (Syll. I, 347). *MON.* BILLVDV (216 *c*).

בם. Voyez בן.

בנה *banu* « construire, faire, créer ». *Sa Daryawus śar ibnu* (Beh.) « celui qui a fait Darius roi ». *Binût qatisa* (Norris, 108 *passim*) « œuvre de ses mains ». Comparez la locution hébraïque מַעֲשֵׂה יְדֵי. *MON.* BA (107).

בן. Voyez פן.

בק. Voyez פק.

בר *baru* (Syll. 587) « pur, brillant », héb. בהר, ברר, פאר. *MON.* BAR (66).

Birru « clair, donnant du jour ». *Apti bîrri upattâ* (I R. 39, 25) « j'ai ouvert des fenêtres donnant un jour clair ». *MON.* BIR, PIR (403).

Buru (Syll. 156) « lumineux, éclatant, brillant ». *Buru iqdu sa qarni gabbaru* (IV R. 9, 20) « luminaire ardent, puissamment doué de rayons ». *MON.* BVR, PVR (293, 12).

Bibru (pour *barbaru*. Syll. I, 661) « pureté, joie », héb. בֹּר, בָּר. *MON.* BABAR (327) et BIBRA (536).

בר *buru* (Syll. 586) « hauteur, citadelle située sur une hauteur », héb. בִּירָה, בִּירָנִיָּה. *MON.* BVR (293).

ברה *birinnu* « alliance ». *Ilbût bûtnima izzâz ana birînni* (Dél. III, 26) « il fit un pacte et l'établit en alliance ». *MON.* BI (193).

ברך, פרך *barakku, parakku* (Syll. I, 255) « sanctuaire », syr. ܦܪܟܐ; cf. héb. פָּרֹכֶת. *Ina barakki sa kirib bit... apti bîrri upattâ* (I R. 39, 25) « dans les sanctuaires voisins de . . . j'ai fait pratiquer des fenêtres donnant un jour clair ». *MON.* BARA (292). *Zakkâr* BARA *maḫḫi aṭmân* AN-MES GAL-MES (Botta, 37, 44) « les hautes tours du sanctuaire et les enceintes consacrées (?) aux grands dieux ».

בת *bitu* (Syll. I, 364) « maison », héb. בַּיִת, éth. ቤት. *MON.* BIT (229), BAT (272).

ג

גא. La racine sémitique גאה renferme l'idée de « croître, grandir, pousser à la manière des plantes ». Un nom *ga'u* se trouve (II R. 3, 1, 73) comme synonyme de *nusû* « s'élever, se multiplier » (héb. נשא, arabe نشأ). *MON.* GA (224), GI (84).

Guu (Syll. 555, 606) « plante ». *Guu sa ina muśari mê la istû* (IV R. 27, n° 1, 13) « plante qui dans la forêt ne boit pas d'eau ». *MON.* GV (514).

גב *gabbu* « côté », héb. p. targ. גַּב, arabe جَنْب, mand. גאמב. *MON.* GAB (245).

גג. Cette racine donne l'idée de « maladie, douleur, tristesse, difficulté ». *Guggu, kukku* (Syll. III, 7). MVḤ *ipsêti annâti libbi igûgma izzaruḫ kabiti* (As. 17, 64, 65 *passim*) « à cause de ces événements, mon cœur fut extrêmement affligé et agité ». *Ana* AN *su riminî kima lidti inagâg* (IV R. 28, n° 8, 61) « vers son dieu miséricordieux, semblable à une femme en labeur d'enfantement, il pousse des cris de douleur ». *MON.* GVG (240), GIG (376).

גד. Voyez קת.

גד « complet, abondant », héb. גדד. *Susubu* SAR AN-RA-KI *gadu kimtisu baltuśûn kirib matya ubilsu* (Norris, 171) « Susubu, roi de Babylone (et) sa nombreuse famille, je les ai transportés vivants dans mon pays ». MAL *abusu gadu ullu libûr* (*ibid.*) « que la demeure que je viens de construire brille en abondance (et en) magnificence ». *MON.* GID, GAD (20).

גד *gud.* Voyez קד.

גו « creux, intérieur, basse terre, vallée »; héb. גַּיָא, גֵּיא, aram. גוֹ. *MON.* GV (514).

גז « couper, détruire, tuer », cf. héb. גזז, קצץ, aram. גזא. *MON.* GAZ (262).

גל *gallu, gulu* « grand, prodigieux ». AN AMAR-VD *raim palsu bêl nâqbi igallusu lisaklilsu* (II R. 38, n° 2, rev. 53-56)

« puisse Mardouk, maître de fécondité, en exaltant son gouvernement, établir fermement sa grandeur! ». KAR *gulû* (II R. 13, B, 22) « citadelle grande, vaste ». *MON.* GAL (288), GVL (374).

Guggallu (pour *gulgallu*, Syll. III, 12), signification douteuse; cf. héb. גֻּלְגֹּלֶת, גֻּלְגֹּל. *MON.* GVGGAL (499).

גם. Voyez כם.

גמל *gamalu* « bienfaisant, fauteur, reconnaissant », héb. גמל. IZ-SAPA *isârti usâtmiḫu qatûssu ana ediri nisi gamalu mâti* (Nérig. 1, 12) « il fait soutenir sa main avec le sceptre de la justice, pour l'affermissement des hommes et le bien-être des pays ». *Ana* AN GVLA *edirât gamilât nabîstiya* MAL *ubnâ* (Norris, 179) « à Roubat, qui fortifie et favorise ma personne, j'ai construit une demeure ». *MON.* GAM (17).

גן. Voyez כן.

גס. Voyez קס.

גף. Voyez כף.

גק. Voyez קק.

גר *garru* (Syll. 574), *gurru* (Syll. 573) « sorte de mesure », héb. כֹּר. *MON.* GAR (458), GVR (224).

גר « traiter en ennemi, combattre »; héb. גרה. *MON.* GVR (13). *Giguru* (Syll. I, 591) « très-belliqueux, se » *MON.*. GIN-GIR (357).

גר *giru* (Syll. IV, 6) « épée, poignard », aram. גִּירָא. *MON.* GIR (11).

גרש *gurusu* (Syll. I, 554) « fort, ferme, vaillant », cf. héb. קֶרֶשׁ et קרש « être dur, ferme, devenir solide, cicatriser », etc. *MON.* GVRVS (234).

גשמר *gisimmaru* (Syll. III, 23), signification inconnue. *MON.* GISIMMAR (315).

גשר *gusuru* « poutre, dalle », talm. כשורא; cf. héb. גשר, arabe جسر. *MON.* GVSVR (140).

ד

דב. Voyez דף et טב.

דגל *udaggillu*, *udaggallu* (Syll. I, 124) « sorte d'ogre ».

Kakku sa kima udaggalli salamta ikkalu nasaka (II R. 19, 2, 62) « l'arme qui, semblable à un ogre, dévore complétement, je la porte ». *Kakkaka udaggallu sa istu pisu imtam la inâttuku* (variante : *damu ul izarruru* (IV R. 20, n° 3, 15) « ton arme ressemble à l'ogre, de la bouche duquel la mort (ou le sang) ne se retire[1] jamais ». *MON.* VDAGGAL (288 *a*).

דגר « aider, secourir ». *Sulummû ina birînni lissakînma nîndaggara* (variante : *ninidgara*) AḤA-MES (As. 25, 10, 11) « que la paix soit faite en forme d'alliance et nous nous aiderons réciproquement ». *MON.* DINGIR (4) « le secourable, dieu ».

דח *daḫḫu, diḫḫu* « proximité, voisinage, toucher de près »; cf. héb דחה « pousser, repousser ». *Bel-ibus* TVR *nisi mamukut ina daḫḫi Suanna* (Nabuchod. Grotef. 14) « Belibus, fils d'un sage (?), près de Suanna ». (NIS) *mat Dûḫa asibât ḫarsani sa diḫi mat Tabal* (I R. 45, 11, 11-12) « les hommes de Duḫa, habitant les forêts, au voisinage du pays de Tabal ». IZ-MAQ *uddîḫâ ana kipri* (Dél. v, 42) « l'arche toucha au rivage ». *Sa kima asakku ana NIS idîḫḫu* (Len. 241, 4) « celui qui, comme la fièvre (?), s'attaque à l'homme ». *MON.* DAḪ (245), DIḪ (172, 324).

דך. Voyez דק et תך.

דל *dilu* (Syll. I, 429), *dillu* (*ibid.* 282) « annoncer, commander », ar. دَلَّ, talm. דיילא. *Istu erya* AN A*sur dalil* AN-MES GAL-MES*ti ana dalali ana napisti umaśśarsu* (Tig. V, 27, 28) « de la ville d'Assour, commandeur des dieux grands, pour annoncer (mes hauts faits), je l'ai laissé partir sauf et sain » (héb. אל נפשו)[2]. *Ana dalal tanidti* (נאר) AN-ḪI ANXV *u* AN-MES GAL-MES EN-MES *ya rêmu arsisuma uballiṭ napsat śu* (As. 281, 94, 95) « pour annoncer les œuvres éclatantes d'Assour, d'Istar et des dieux grands, je lui ai fait grâce et je l'ai laissé en vie ». *MON.* DIL (1).

[1] Non pas « dont la bouche ne répand pas la mort » ou « ne vomit pas le sang » (Lenormant).

[2] Norris traduit inexactement : *From my city of Assur, I submissive to the great gods, to humiliation and to life sent him away.*

דמה « ressembler, imaginer »; héb. דמה. *Adamatu* (Syll. I, 357) « songe, rêve ? ». *MON.* ADAMA (9).

דן *dinu* (Syll. I, 184) « jugement, loi », héb. דִּין. *MON.* DI (339).

דן *danana* « fortifier », *dannu* « fort », *dunnu* « fort, puissant », *dannutu* « force, puissance », *lidnuni* (Istar, rev. 19) « qu'il se fortifie », *udanninusu* « ils l'ont fortifié »; héb. תַּנִּין « monstre fort, puissant ». En araméen la racine תנן donne l'idée de force corrosive produisant des picotements, de là תְּנָנָא « fumée » et à son tour le nom hébreu désignant la fumée, עָשָׁן, dérive d'une racine עשן qui, en araméen, signifie « être fort ». *MON.* DAN (234), DIN (377), DVN (392).

דף *dippu, dibbu, duppu, dubbu* (Syll. I, 542, IV, 1, 35) « tablette ». *Ina duppani aṣṭur* (II R. 57 *c*) « j'ai écrit sur des tablettes », héb. דַּף « page ». *MON.* DVP, DVB, DIP, DIB (172).

דק « s'amincir, s'étendre », de là *daqqu* « pavé (*rapadu*, רפד, רבד) »; cf. héb. דק. *MON.* DAQ, TAK (158, 168).

דר *duru* « demeure », héb. דור, aram. דּוּרָא, מְדוֹרָא. *MON.* DVR (475).

ו

ו *u* « et, aussi », particule conjonctive commune à toutes les langues sémitiques. *MON.* V (336).

ז

זב. Voyez סב.

זג. Voyez זק.

זגר, זכר *zigurrat* « (fréquent), tour ». *MON.* ZIKVRA (19), ZIGARV (354), ZIKARV (429).

זך. Voyez זק.

זל. Voyez צל.

זם. Voyez צם.

זן *zunnu* « pluie, au propre : multitude (de gouttes, cf. héb. רְבִיבִים) ». De la même racine dérive aussi *zunzunu*

« fourmi » (Delitzsch); héb. זֵן « espèce, c'est-à-dire assemblage d'un grand nombre d'individus qui se ressemblent ». *MON.* ZVN (315) « multitude ».

זק, זך « être pur, clair, sincère; couler, souffler », racine sémitique זכך, זקק. *MON.* ZAK (285), ZIK (249), ZI (83).

זק *zaqu, zaggu, ziqqu* (Syll. III, 67, I, 198) « briser, mettre en morceaux », héb. p. זִיק (= שביב), cf. شَقَّ, AN-MES*su* AN-XV-MES*su amnâ ana zakiki* (As. 230, 98) « ses dieux et ses déesses, je les ai destinés à être brisés ». *Sa ina ṣirim kima zakiki ittanarabbitu* (K. 1284, 6) « ceux qui se répandent dans le désert comme des débris de pierre ». *MON.* ZAK (285), ZIK (249).

זר *ziru* « semence, postérité, race », héb. זֶרַע. *MON.* ZIR (26).

זר, צר *zirritu* « luminaire »; cf. héb. זהר, צהר. *Zirrit* AN-E *rapsuti libbitasu* (II R. 38, v, 16-18) « que le luminaire des vastes cieux l'éclaire ». *MON.* ZIR ou ṢIR (27).

ח

חבת « dévaster, dépouiller »; cf. héb. חבט. *Nis* AN-MES GAL-MES *la iplaḥma iḥtanabbata ḥubût miṣir matya* (As. 264, 46, 47) « il ne craignit pas la majesté (?) des grands dieux et commit des déprédations sur les frontières de mon pays ». *MON.* ḤAB (476), ḤVB (88).

חד *ḥudu* « joie », héb. חֶדְוָה, aram. חדו. *Ḥûd libbi* (III R. 66, 6) « joie du cœur ». *Limurkama ina panika liḥdû* (Istar, revers, 15) « qu'elle te voie et se réjouisse de ta présence ». *MON.* ḤVD (216).

חט *ḥaṭṭu* « burin », arabe خَطٌّ, héb. עֵט. *Nâs ḥaṭṭi ṣirti* (IV R. 14, 3, 6) « porteur du burin sublime ». *MON.* ḤAT (216).

חל *ḥallu* (Syll. I, 576) « crainte, agitation », héb. חוּל, חלחל. *MON.* ḤAL (2. 516), ḤIL (516).

חל *ḥullu, ḥultu* « mal »; cf. héb. חל, חֹלֶל « profane ». KI *ḥullû usabsi* VN-MES *asib libbisa emeda śipiṭtu u ṣirḥa* (Sargon,

Fastes, 78) « j'ai maltraité la ville et (au milieu) de ses habitants j'ai multiplié les châtiments et les lamentations ». *Assu ḥultum ebusu* MVḤ VN-MES *limetisu bilutśu unakkar* (*ibid.* 92, 93) « par suite de la mauvaise action qu'il a faite, j'ai mis fin à sa royauté sur les gens de sa province ». *MON.* ḤVL (329).

חלב « couvrir, protéger ». *Ḥallubti* PAŚ-KVRRA-MES *ḥallubti* ṢAB-MES (Norris, 423) « couvertures de chevaux, couvertures d'hommes ». *Istu ussisu adi taḥlubisu* (Tig. VI, 29) « depuis ses fondations jusqu'à sa couverture ». *Ḥalib naḥarrâti* (ou *namurrâti*) (Norris, 421) « protecteur des timides (?) ». *MON.* ḤILIB (307).

חץ « briser, couper en morceaux », héb. חצה, חצץ. *La palîḫ* AN*su kima qanê iḥtâṣṣima* (IV R. 3, col. 1, 6) « celui qui ne craint pas son dieu sera brisé comme le roseau ». *MON.* ḤAṢ (2).

חר *ḥarru* (Syll. I, 183) « objet perforé, creux », héb. חר. *Pagrisunu ḥarru nadabaku sa sade umalli* (Sard. II, 114) « avec leurs cadavres, j'ai rempli les creux (et) les côtés des montagnes ». BAT-MES *quradisunu ḥarri u bamâte sa* SAD*i lusardi* (Tig. III, 55) « les cadavres de leurs guerriers, je les ai jetés dans les creux et sur les crêtes des montagnes ». *Âumma. . .susubsu ul ilmadu u ḥirê A-AKsu zaqap ṣippatisu ul izkur* (Botta, 37, 43) « jamais personne. . . ne s'est informé de son état et n'a pensé à creuser son canal et à élever ses quais ». *MON.* ḤAR (423).

חר *ḥiritu* « jetée, digue ». *Kâri ḥiritisu ina kûpri u agurri sadanis abni* (Neb. Bab. II, 5) « les tours de ses digues en ciment et en briques, je les ai construites comme des montagnes ». *MON.* ḤIR (269).

חר *ḥarranu* (II R. 22*b*-26*b*) « chemin, marche »; éth. ሐረ. *MON.* ḤARRAN (193 *a*).

חרב, חרף « détruire, dévaster; cueillir, arracher », racines communes aux langues sémitiques. *MON.* ḤARVB, ḤARUP (153).

חש *ḥasu* (II R. 7, 10 *d*) « crainte, peur », cf. héb. p. חש, talm. חשש, חוש, חס. *MON.* ḤAS (2).

ט

טם « commander, ordonner »; aram. טעם. *Ṭamu* (Syll. 355) « maître, maîtresse ». *MON.* ṬAM, DAM (513).

טמן *temennu* (Syll. 358) « pierre de fondation »; cf. héb. טמן. *MON.* TEMENNA, abrégé TE (324).

טן *ṭunu, dunnu* (II R. 23, 64 *b*) « charge, fardeau », aram. טוּנָא. Racine טען. *MON.* ṬV (509).

טף, טב *ṭabbu* (Syll. I, 547) « procréation, émanation »; cf. héb. טַף et טִפָּה. *Sa* AN-NIN-KA-ŚI *ṭabbusu atta* (IV R. 14, 2, 21) « tu es l'émanation de la déesse N.[1] ». *MON.* ṬAB, ṬAP (135).

טר. Cette racine semble désigner l'idée de fraîcheur comme le sémitique טרי, de là *ṭarru* (II R. 37, B. 32) « oiseau de couleur éclatante ». *MON.* ṬAR (118).

טר « hauteur, pic, montagne », aram. טוּרָא. *MON.* ṬVR (161).

כ

כא *kiu, kitu* (Syll. 366) « endroit bas, vallée, terre »; adv. « sous, dessous »; cf. héb. כאה, נוה, sam. כת « dessous ». *Ana* AN-AK *dapeni sa kie* (I R. 35 2, 1) « à Nébo, protecteur (?) de la terre ». *MON.* KI (340), KIT (222).

כב. Voyez כף.

כבד *kabdu, kubdu* (Syll. 150) « lourd, précieux », héb. כבד. *MON.* KAB (87, 375), KVB (87).

כבר *kabru* « grand, haut », héb. כַּבִּיר, arabe كَبِير. *Misêḫti* DVR*su askunma eli* SAD*i kabri usarsida têmmênsu* (Botta, 39, 73) « j'ai fixé la mesure de son mur et j'ai jeté ses fondations sur de hauts rochers ». *MON.* KABAR (200).

כג *kagu* (Syll. I, 476-481) « dent molaire, mâchoire », aram. כּכָא. *MON.* KA (40).

כך *kakku, qaqqu* (Syll. 611) « instrument, massue, arme »;

[1] Ainsi exactement M. Lenormant. La traduction « c'est toi qui livres le dieu N. » (Oppert) est tout à fait erronée.

cf. aram. כרך « casser, briser, couper ». *Kakku sa buluḥti melammesu matum* [*umalli?*] (II R. 19, n° 2, 26) « l'arme qui [remplit] la terre de ses terreurs immenses ». *Kakkaka udaggallu sa istu pisu imtam la inâttuku* (IV R. 20, n° 3, 15) « ton arme ressemble à l'ogre, de la bouche de qui le poison ne se retire point ». *MON.* KAK (136).

כל *kallu* « héros, vaillant, puissant », aram. כהל, héb. יכל, éth. ከለለ. AN BIL-GI AB *kallum sa ina mâti saqû* (IV R. 14, 2, 7) « feu, seigneur vaillant[1], s'élevant haut dans le pays ». *MON.* KAL (234).

כל *kullatu* « ensemble, totalité », héb. כל. *Kullat* GVR-MES *mupariru* (Sard. I, 15) « brisant la totalité des ennemis ». *MON.* KVL (26).

כל « renfermer, contenir », héb. כול, cf. קהל. *MON.* GIL, KIL (476), GVL, KVL (374).

כל *kiltanu, giltanu* (Syll. 560-564) « sorte de mesure, amphore à deux anses ». *MON.* KILTAN, GILTAN (405).

כל *kalamu* « le tout, pays, univers ». *Śiḥîp* MAT *kalamu ina śiḥirtisu umda*[*n*]*âllû* (Norris, 563) « j'ai accompli l'invasion du pays entier d'un bout à l'autre ». *MON.* KALAMA (233).

כם « amonceler, accumuler, réunir, coordonner, associer », cf. héb. קוה, arabe جمع. TVR-MES VD-KIP-RAT-KI .. *sa* ..... *ina kirbisu kamû ṣibittasunu abûdma* (Botta, 152, 3) « aux gens de Sippara... qui... s'étaient assemblés dans son voisinage, j'ai détruit les biens ». *MON.* KAM (178, 418).

Kimu, kimtu (II R. 29, 72 c) « réunion d'individus semblables, famille ». *MON.* KIM (369).

Egimmu (Syll. III, 96) « sorte de démon ». *MON.* GI-GIM (pour GIM-GIM, 470).

Kummu (Syll. I, 82) « membre de famille, homme ». *MON.* KVM (282).

כם *kumu, kimu* « étoffe, vêtement », cf. arabe كَمَّ، كَمَى « cacher, couvrir », كِمّ « vêtement » (Delitzsch). *MON.* KVM (94), abrégé KV (475).

[1] Non pas « rassembleur » (Len.) ou « purificateur » (Oppert).

כם *kummu* « corps de bâtiment, édifice ». *Libitta kummisa* (Norris, 572) « les briques de leurs édifices ». *MON.* KV (475).

כם « brûler, consumer », héb. כוה. *Ina isati akmu* (Sarg. 35 *passim*) « je l'ai brûlé par le feu ». *MON.* KVM (237).

כן « être droit, ferme, vrai », racine sémitique כון. *MON.* KAN (133, 178), KIN (423), KVN (73), GVN (160).

גן, כן *gana* « ceci, ainsi ». *Gana etâtbe VI urra u VII musâti* (Dél. IV, 33) « ceci soit fait (?) six jours et sept nuits ». *Gana epî* (*ibid.* 45) « ceci fais (?) »; cf. héb. כֵּן « ainsi », aram. כָּאן « ici ». *MON.* GAN, KAN (178).

כנש « rassembler, réunir, soumettre ». ŚAR *musâknis lâ kansutesu sa napḫar kissat* DAN-MES *ipelu* (I R. 17, 115) « roi qui a soumis ceux qui n'étaient pas soumis à lui, gouvernant l'ensemble des puissantes multitudes ». *Kasu* (pour *kansu*, Syll. I, 684) « soumission, alliance ». *MON.* KAS (193).

Kisu (pour *kinsu*, *kissu*, Syll. I, 659) « assemblée, peuple, région ». *MON.* KIS (350).

כסא *kuśśu* (II R. 46, 50 *b*) « siége, chaise, trône », héb. כִּסֵּא, arabe كُرْسِيٌّ. *MON.* GVZA (précédé du déterminatif IZ) (514 *a*), KVS (277).

כסב « mesurer, voyager, marcher ». *Ana* X *kaśbu ikśabu kuśabu* (Dél. VI, 11) « ils firent un chemin de dix kasbu ». *Kîśpe* NAQ-A-MES *uṣamme sunuti* (As. 232, 110) « j'ai obstrué les réservoirs des sources d'eau ». *MON.* KIŚIB (227).

כסל *kiśallum* (Syll. I, 363) « autel »; cf. aram. כִּסְלָא. *MON.* KIŚAL (141).

כסם *kiśimmu* (Syll. I, 385) « espèce de sauterelle », héb. גֹּזָם. *MON.* KIŚIM, abrégé KIŚI (153).

כף *kappu*, *kabbu* (Syll. III, 69), *gubu* (Syll. I, 271) « main (gauche) ». *MON.* KAP, KAB; KVP, KVB, etc. (87).

כף *kibbu* (Syll. III, 70) « district, cercle; région », héb. p. כִּפָּה. EN EN-MES *sa kippât* AN-E KI-*tim* (Norris, 522) « seigneurs des seigneurs des régions célestes et terrestres ». *Sa* KIM AN-SAMAS *talime sa kippât* AN-E KI*tim* (*ibid.*) « ceux

qui, semblables au dieu Soleil, sont les commandeurs des régions célestes et terrestres ». *MON.* KIB, KIP (192).

כר *karru, karu* (II R. 13, 20 *b passim*) « digue, jetée, mur, forteresse, ville », héb. כָּר et קָרֶת. *Sikkat karri* (Norris, 608) « couvertures des murs ». *Belu kabtu mustappeki kari* (IV R. 14, 3, 14) « seigneur honoré démolissant les digues ». *MON.* KAR (325), KIR (346).

Kiru (Syll. 389), héb. קיר « mur ». III... *kûpri attabaq ana kîri* (Dél. II, 10) « j'ai versé trois (mesures) de bitume sur les parois ». *MON.* KIR (371).

Kuru (Syll. 518-522) « terrain rehaussé, montagne », héb. כֻּר. *MON.* KVR (398).

כר *kuru* « creuset pour purifier les métaux; pur, précieux, propice »; héb. כּוּר. *Aqal* (?) AN-E *ellu kuru* ... (IV R. 19, n° 2, 61) « l'horizon (?) du ciel sacré, propice... ». *MON.* KVRV, QVRV (330, cf. 224), KV (390).

ל

לא « être élevé, honoré »; *lau, li'u* (II R. 36, obv. 54, 25, 72) « seigneur puissant ». *Lî* AN-E [*u* KI *tim*], transcription idéophonique: ID-IK AN KIA (II R. 19, n° 2, 18) « seigneur puissant du ciel et de la terre ». *MON.* LA (61), LI (63).

לא *luu* (Syll. II, 13) « bétail ». Ce mot se trouve enregistré dans une petite liste de noms de bestiaux ainsi conçue (II R. 25, 1, 6-8) :

zîrqu-immeru	agneau [1]-mouton.
luu-albu	bétail-gros bétail.
sûru-albu	bœuf-taureau.

[1] Le mot *zirqu* désigne peut-être la chèvre. Cela semble résulter de ce que le « seau » s'écrit en assyrien IZ *ziriqu* signifiant visiblement « outre en bois »; or, les outres à eau se font d'habitude en peau de chèvre. En aucun cas les mots *zirqu-immeru* ne sont à traduire ici par « insignes royaux » comme le prétend M. Delitzsch (*As. St.* p. 94, note 1).

L'idéogramme LV (499) désigne particulièrement le menu bétail *ṣînû* = héb. צאן.

לב *labbu* (Syll. 387. II R. 36, 51 *c*), *libbu* « cœur, enfant », racine sémitique לבב. *MON.* LIB, LAB (407).

לגב *lagabu* (Syll. 543-546). Signification inconnue. *MON.* LAGAB (476).

לגר *lagaru* (Syll. III, 32). Signification inconnue. *MON.* LAGAR (387), LVGVR (282).

לד *lidu, lidanu* (II R. 36, 47-57 *c d*) « nouveau-né, enfant, oiseau, etc. ». *Ladnu* (Syll. I, 186), rac. אלד, ילד. *MON.* LID (345), LAD (398).

לח « être frais, jeune, brave, guerrier », cf. héb. לַח, לֵחַ. *Laḥu* (II R. 23, 1 *c*) « jeune homme » (*pîrḥu* = héb. פִּרְחָה, aram. פרחא). *Liḥu* « jeune, guerrier ». *Lîḥ* KAK *malki sa* MVḤ AL ḤARRANA AN-RA *palâsu itruṣu* (Botta, 167, 8) « le plus vaillant de tous les rois dont les dieux ont établi le gouvernement sur la ville d'Assour (?) ». *MON.* LAḤ, LIḤ, LVḤ (225).

לך. Cette racine se rencontre dans un fragment publié par M. Lenormant (*Choix de textes*, etc., I, p. 13). On y lit : (3) *likusu* (4) TVR-MES *serît* (5) *l'îrsi* (6) *likusuma* (7) *aḫu* ...GALu (8) *zît telatu* (9) *aḫu* GALu *ilakki*. Le sens de ce passage n'est pas clair, *liku* paraît toutefois signifier « le plus jeune des enfants, cadet » en opposition avec *aḫu rabu* « frère aîné ». *Liku* semble ainsi être synonyme de *uru* « jeune, enfant » et partager avec lui la faculté de produire l'idéogramme du chien (508).

לל *lulu* (Syll. I, 148) « suspendre, peser, accumuler; abondance, durée ». *Dulati uratta* (*ta*) IZ-*ziriqa ilalma* A-MES *idâllu* (II R. 14, 17-19) « il dispose une longue branche (דְּלִית), y suspend un seau et puise de l'eau ». [*Pagrisu*]*nu ilulu ina gasisi* (As. 27, 29) « ils ont jeté leurs cadavres aux ordures (mot à mot : ils ont accumulé leurs cadavres dans les ordures) ». *Kuśbu lalâ malû* (IV R. 9, 21) « splendeur remplissant d'abondance ». *Sa ina napluśi aśmu lalasu la essebû*

(IV R. 23) « celui qui pour le bonheur (des hommes) ne retient pas les greniers de son abondance ». *Lalî balaṭu lu usbi* (Norris, 669) « que la durée de la vie soit septuplée ». *MON.* LALV (436), LAL (431), LIL (263).

Lulu « abondance ». *Lulî*[1] *malâ ina* KĀ-MES*sin ulziz* (Norris, 670) « en grande abondance, près de leurs portes, j'ai érigé ». *Lulî umallusi* (*ibid.*) « je l'ai rempli abondamment ». *MON.* LVL (316).

לל *lillu* (Syll. I, 262), *lilu* « spectre de nuit, incube », héb. לילית. *Lu lilâ lu lilitu* (Len. 283, 20 *b*). *MON.* LIL (302).

לם *lammu* (Syll. I, 559), *lamu* (*ibid.* 114. II R. 24, 43 *c*) « tablette, registre, document », לוח. La racine לם signifie « joindre, enlacer, rétrécir, approcher »; cf. לוה, לף. *Petîqti itatisu ilammi* (II R. 14, III, 30 et 39) « il rétrécit les interstices de son mur ». *Almi aksud* (formule fréquente) « je l'ai attaqué et pris ». *Ilamma* AN-BE *ana libbi* IZ-MAK (Dél. III, 23) « Bel apparut au milieu de l'arche ». *MON.* LAM (363), LVM (520).

Limmu, limu (Norris, 686, 687) « éponyme ». *MON.* LIM (328).

למס *lamaśśu* (Syll. I, 175) « esprits gardiens à forme de taureau, colosse »; cf. arabe لمس, éth. ለምሠ. AN-ALAP KVRV (ou *dumki*) *lamaśśi* KVRV (ou *dûn*) *naṣir kibśi SARtiya* (Norris, 689) « images de bœufs propices et de taureaux propices gardant les trésors de ma majesté ». *Lamaśtum*[2] (Len. 283, 18) « fantôme ? ». *MON.* LAMMA (4 *d*).

לן *lannu* « image, idole »; cf. لون. TVR-MES VD-KIP-RAT-KI. . . *sa ina lânnisunu ina kirbisu kamû ṣibittasuna abûdma ukallimsunuti* (Botta, 152, 3) « aux hommes de Sippara qui . . . s'y étaient assemblés avec leurs idoles, j'ai détruit les biens et je les ai rendus honteux ». *MON.* LAN (305).

לס. Cette racine qui a produit l'idéogramme LIŠ (400)

[1] La signification de « twisted or wreathed ornamental work » supposée par Norris n'est pas admissible.

[2] Non *labartum* (Len.).

n'est pas encore constatée dans les textes épigraphiques; son existence n'en est pas moins prouvée par le terme *liliśu* (Syll. I, 392) pour *liśliśu*, forme redoublée de לסס[1]; ce terme a fourni, à son tour, l'idéogramme LILIŚ (353).

לקט *luquṭu* (II R. 35, 64), *liqiṭu* « détachement, chute »; cf. héb. לקט « arracher, cueillir ». *Liqiṭ ṣupri* (Len. 169, 63) « la chute de l'ongle ». *MON.* LVGVṬ (8).

מ

מא, racine signifiant probablement « combattre, vaincre »; cf. éth. ፍአ. *Urra u musa lima'i dâdmisu* (Norris, 869) « jour et nuit qu'elle combatte ses gens ». *MON.* ME (41, 437).

מא *me'* « cent, grand nombre », héb. מֵאָה. *MON.* ME (437).

מג. Voyez מך.

מם *mamu* (Syll. IV, 11, 10) « demeure, campagne, pays »; arabe مأوى, racine אמה=אוה, اوى. *MON.* MA (286).

מד. Voyez מת.

מח « être grand, honoré, précieux »; cf. héb. מֵחַ, מח; arabe مُخّ, مخ « précieux ». *Meḫu* (Syll. IV, 1, 20) « prodigieux, énorme ». VI *arra umusâti illak sâru abubu meḫû iṣappanu* (Dél. III, 19, 20) « six jours et nuits dura la tempête, sévit le grand déluge ». *Maḫḫu* (II R. 32, 3, 19 *passim*) « grand, honoré ». *MON.* MAḪ (65).

Muḫḫu (Syll. III, 40) « monceau, élévation; élevé, précieux ». MVḪ IZ-IK *u* SAK-KVL*sa mûḫ ipru* (Istar, recto, l. 11) « sur la porte et ses verrous, monceau de poussière ». *MON.* MVḪ (379).

מך *makutu* (II R. 2, 333) « tronc, barre, barrière »; cf. héb. מוך, aram. מכך. *Makâti IZ maḫḫi* (I R. 42, 39) « des grosses barres de bois ». *Makât agurri abarti Burâtti urâkkiśu* (Norris, 782) « il a construit des barrières (des quais) de briques le long de l'Euphrate ». *MON.* MAK (124).

Mukku (Syll. 161) « tronc, barre ». *MON.* MVK (111).

[1] Cf. héb. לְשִׁלְשֶׁת « crachat » de לשש = לסס, לעס « mâcher ».

מלא « remplir, occuper une place, demeurer », racine commune à toutes les langues sémitiques. *Malu* (Syll. I, 140). *MON.* MAL (139), MVL (282).

Milu (II R. 39, 7 *d*), *melu* « plénitude, inondation, débordement ». A-AK *Arat ina milisa ebir* (Norris, 789) « j'ai passé l'Euphrate pendant son débordement ». *MON.* MIL (198).

Mulu (II R. 29, 66 *a*), *mulmullu* « plein, élevé, nombreux ». ṢAB-ZVN *nakiri ina uṣṣi mulmulli usaḥa* (I R. 41, V, 67, 68) « j'ai écrasé l'armée ennemie avec de nombreuses flèches ». *MON.* MVL (167).

מן *manu* « compter, établir, préposer »; cf. hébreu מנה « compter » מְמֻנֶה « préposé ». *MON.* MAN (381), *manu* (Syll. I, 165) « présent, cadeau, bien », héb. מָנָה. *MON.* MVN (98).

מס. Voyez מש.

מץ. Voyez מש.

מרא *marru* (Syll. 541), *maru* « jeune homme, commandeur, seigneur », aram. מרא. *MON.* MAR (221), MIR (291).

Muru « jeune animal ». L-*murani* VR-MAḤ-MES *la assâ ina ir Kalḥi* (Norris, 859) « j'ai transporté 50 jeunes lions dans la ville de Kalḥou (כָּלַח). *MON.* MVR (423).

מש *masu, maṣṣu, miśu* (II R. 25, 5 *a*. Syll. I, 391, 593) « vaillant, guerrier, héros ». *Mâsi mûntaḥṣi sa umâsi* (Len. 271, 34) « héros combattant qui agit héroïquement ». *MON.* MAS (66), MIS (227).

מש *musu* « nuit, obscurité »; arabe مُسْىٌ, héb. אֶמֶשׁ; espèce de serpent, appelé *ṣir musi* ou *ṣalamtum* (Delitzsch, *Assyr. St.* 88). *MON.* MVS (321).

Musennu (Syll. I, 677.680) « oiseau de nuit, hibou ? ». *MON.* MVSEN (76).

מת *matu* (Syll. II, 117. II R. 39, 4 *b*) « pays, campagne », aram. מָתָא, r. מתא = מתח. *MON.* MAT (398).

Mutu « homme, mari, époux », phén. מת « plèbe, vulgaire », héb. מְתוּ־ dans les noms propres, éth. ሙት « fiancé, époux ». *Mutam ana assatisu ul assati atta iktabi* (II R. 10, 9-

11) « si le mari dit à sa femme : tu n'es pas ma femme ». *MON.* MVT (82).

מת *mitutu, mutu* « mort », racine sémitique מות. *Arki Kambuziya mitutu ramannisu mîtu* (Bissoutoun, 17) « après cela mourut Cambyse de mort volontaire (se suicida) ». *Mûtu sinu* (ou *limnu*) *asarrak sunuti* (Norris, 897) « je les ai condamnés à une mort douloureuse ». *MON.* MIT (7), MVT (82).

נ

נבא « annoncer, déclarer, ordonner », racine sémitique נבא. *Nabu* (II R. 36 *d*-41 *d*) « annonçant, prophète, Nébo, dieu ». *Sikri* (ou *zikri*) *peya kênûm kî ulâni* MVḤ *nabi* MAḤ-MES EN-MES*ya madis iṭibma epis* IR *ḥirê* A-AK *ikbâni* (Sarg. 45) « les paroles de ma bouche sincère ayant monté (au ciel), les grands dieux mes seigneurs ont été très-satisfaits (cf. héb. טוב על) et m'ont ordonné de construire la ville et de creuser la rivière ». *Nubu* (II R. 44 *d*) « annonçant, dieu ». *MON.* NA (28), NI (137), NV (25).

נבב *nabbu* (Syll. III, 79) « brillant, pur ; étoile, dieu ». *Saameli* TVR AN*su mesritisu litabbiba* (IV R. 14, 2, rev. 25) « puisses-tu rendre éclatantes de pureté les œuvres de l'homme, fils de son dieu ». *Kima* KI *tim libîb* (*ibid.* 27) « comme la terre qu'il soit éclatant de pureté ». *MON.* NAB (166).

נגה *nagu* (fréquent) « district, contrée », נגוא, نجاوة. *MON.* NANGA (435).

נח « se reposer, se calmer ». *Ultu libbasa inâḫḫu* (Descente d'Istar, revers, 16) « le soulèvement de son cœur se calmera ». *MON.* NAḪ, NIḪ (106, 221), NA (365), NV (364).

נכד « être haut, élevé, dressé » ; arabe نجد. *Nakadu* (synonyme de *nâdu*, II R. 25, n° 6, 73) « dressé, levé ». *Akkadu* (fréquent) « pays haut, haute Chaldée, Akkad » (héb. אַכַּד, égypt. [illegible]) ; cf. arabe نجد. *MON.* AKKADA (312).

נם « placer, fixer, élever », héb. נוה. *Nammu* (Syll, IV, 2, 57) « sort fixé, destinée ». *MON.* NAM (80), NIM, NVM, NV (360).

נן « être prodigieux, puissant, dominer », cf. héb. נון, נין. *Ina kibit ilutisunu sa la inninnû* (As. 300, 116) « d'après l'ordre de leur divinité invincible ». *Uzzisu sa la inninu* (As. 118, 10) « ses flèches indomptables ». *MON.* NIN (512), NVN (68).

נסך « oindre, verser »; héb. נסך. *Nuśku* (Syll. I) « oint, roi, prince », héb. נָסִיךְ. *MON.* NVŚKV (216 *f*).

נקה « couler, verser, rincer, nettoyer »; cf. héb. נקה. *MON.* NAK (59).

נר *naru* (Syll. 571) « garçon, esclave »; cf. héb. נַעַר. *MON.* NAR (316).

נר fouler, serrer; pas, pied; joug, gouvernement, domination », héb. נִיר, נָאַר, arabe نِيرٌ. *Inaru garriya* (As. 7, 39) « mes guerriers foulèrent ou détruisirent ». *Nîr belutiya ukin elisûn* (Sargon, Fastes, l. 117) « je leur ai imposé le joug de ma souveraineté ». *Pân niriya utirma ana mat Bit-Yakin aṣṣabat ḫarranu* (I R. 39, 49-50) « je retournai sur mes pas et je pris le chemin de Bit-Yakin ». *MON.* NIR (241), NER (351, 452).

נש *nisu* (Syll. I, 378) « homme, puissant », aram. נָשׁ, אֱנָשׁ, héb. אִישׁ. *MON.* NIS (381).

נתח *nitaḫu* (Syll. IV, 1, 32) « morceau, phallus, mâle, jeune, serviteur ». *MON.* NITA, NIT (156).

ס

סבר « être élevé, étendu », aram. סבר. *Śuburu* (Syll. I, 380) « élévation, extension ». *Kâtam amatka ina baṣu u śuburu u uru siknat napisti urapâs* (IV R. 9 verso, 4) « ta volonté, en splendeur, élévation et éclat, agrandit le repos de l'âme »[1]. *Iksudumma ana libbi Uruki śuburi* (Dél. VI, 26) « ils entrèrent au milieu d'Ourouk l'élevée ». *MON.* ŚVBVRA (155).

סגה « croître, pousser, se multiplier », héb. שִׂגֶה, שִׂגֶא; aram. סגא. *Śigu* « pousse, chevelure ». *Lû uddus par śigu* (ou *śigi*) *sa qaqqadisu* (Dél. V, 26) « que se renouvelle l'éclat de la chevelure de sa tête ». *MON.* ŚI (122).

[1] Non « le progrès de la vie » (Lenormant).

Śugu « plante, bois, forêt ». *Kima arme ana śugti saqati ṣirûssûn eli* (Len. I, III, 77) « semblable aux rêms (qui montent) vers les hautes forêts, je montai vers eux ». *MON.* ŚUG (483).

סחב, סחף, סאף « inonder, traîner, ravager »; héb. סחב, סחף. *Śuuppatum* (Syll. I, 657) « inondation, ravage ». *MON.* ŚVḤVP (533).

סך « couvrir », héb. סכך. *Śiktu* « couverture ». *MON.* ŚIK (526).

סל *śilu* (Syll. I, 523) « rocher, côte », héb. סלע, צלע. *MON.* ŚIL (398).

סמך « appuyer », racine commune aux langues sémitiques. *Śimikku* (Syll. II, 102) « appui ». *MON.* ŚIMIK (519), ŚVMVK (173), ŚAMAK (174).

סן *śunu* (II R. 25, 19 *a*, 5 *b*) « endroit égal, plain; désert ». *Ina śunisu irkûś* (II R. 10, verso, 2) « il sera lié (?) dans son désert ». *Uśunu* (Syll. 273) « égaliser, aplanir ». *MON.* ŚUN (374), ŚIN, ZIN (246).

סס « diriger, garder, protéger »; cf. سَاس، سَايِس. *MON.* ŚIŚ (283).

סף, זף, צף, שף *zibbu, ṣibbu* (Syll. I, 517) « seuil, architrave, quai »; héb. סַף; cf. arabe صَفّ. *Zaqap ṣippati* (Botta, 37, 43) « élever les quais ». *Ina sibbi* KA (Len. 271, 35) « au seuil de la porte ». *MON.* ZIB, ṢIB, ŚIB, etc. (413).

סר « aligner, écrire »; cf. héb. שׂוֹרָה; arabe سار، سُورَةٌ. *MON.* ŚAR (269).

סר « se révolter, s'éloigner », héb. סור, סרר. *Śeru* (Syll. 689) « loin, long ». *Dabab śurrâti* (As. 257, 105) « tenir des propos séditieux ». *MON.* ŚVR (103), ŚER (318).

פ

פח *paḥatu* « gouverneur, satrape », héb. פֶּחָה. *MON.* PA (216).

פח « fermer ». *Erûb ana libbi* IZ-MAK *ma apteḥi bâbi* (Dél. II, 37) « je suis entré au milieu de l'arche et j'ai fermé la

porte ». *Erâb ana libbi* IZ-MAK *ma piḥi* KA*ka* (*ibid.* 32) « entre au milieu de l'arche et ferme ta porte ». *MON.* PIḤI (338).

פן *bepanu* (pour *pinpanu*) « projectile, fronde »; cf. héb. פנה, arabe فَنَّ. *Kîspatê bepanate u uṣṣi ninsumsu unutu taḥazi* (Norris, 369) « des caisses de projectiles et de flèches, toute sorte d'instruments de guerre ». *Bepana u kaba*[*ba* (Len. 85) « fronde et bouclier ». *MON.* PAN, BAN (368).

פן *epennu* (Syll. 288) « pierre de fondation », héb. פִּנָּה. *MON.* APEN, PIN (64).

פס, בס *buśu* « âne, mulet ». *Um buśu* (II R. 29, obv. 65 *b*) « mère-mulet, mule ». *MON.* BAŚ, PAŚ ou BVŚ, PVŚ (215).

פס *peśu* (Syll. III, 15), signification obscure. *MON.* PEŚ, PIS (529).

Peśannu (Syll. 374), signification douteuse. *MON.* PEŚAN (227).

פצם *piṣimmu* (Syll. IV, 3, 17), signification inconnue, héb. פצם. *MON.* PIṢIM (351).

פרר « casser, briser, fractionner, disperser ». SI]-SI *Tarqû* SAR *mat Kûśi iskunuma uparriru ellatsu* (As. 34, 5, 6) « il accomplit la défaite de Tarqou, roi d'Éthiopie, et brisa son armée ». *MON.* PAR, BAR (66).

פשר *passuru* (Syll. III, 15) « plat, table », aram. פְּהוֹרָא. *Ina pâssuri* KV *akalu* KV *akul* (IV R. 13, n° 2, 57) « dans des plats sacrés mange un aliment sacré ». *MON.* BISVR (193 *b*).

פתה « ouvrir », héb. פתח. *MON.* PAT, BAT (7).

פתה *patu* « rebelle, pervers », cf. héb. פתי. NIS *patû sinu la adir zikri AN-MES* (Sarg. Fastes, 112, cf. 33) « homme pervers, méchant, qui n'honore pas la mémoire des dieux ». *MON.* PAT, BAT (7).

צ

צא *ṣaṣati* « images, figures, statues », héb. צעצועים. *Sallat ṣaṣati* DAK-IZ-ṢIR-GAL (Norris, 333) « capture (?) de statues de marbre ». *MON.* ṢA, ZA (447).

צבא *ṣabu* (Syll. 430, 431, 293) « jeune, guerrier, homme », cf. héb. צבא, arabe صبى. *Ṣâb* ṢER *ittiya uspalkit* (Botta, 151, 15) « il a soulevé contre moi les hommes du désert ». *MON.* ṢAB (403).

צל « prier, solliciter », aram. צלא, arabe صلى. *Ina supê u temeqi uṣallânni* (Sarg. Fastes, 122) « il m'a prié en se prosternant humblement ». *MON.* ṢAL (137).

צלם *ṣalamu* (Syll. II, 52) « image », héb. צֶלֶם. *Ṣalam* SAR-*tiya ina libbi usemid* (Obél. 31) « j'y ai érigé l'image de ma majesté ». *MON.* ṢALAM (305).

צפר *śiparru* (Syll. I, 112) « cuivre »; arabe صِفْرٌ. *MON.* ṢAPAR (402).

צר *ṣeru, śeru* (II R. 17, 2 *a-b*) « désert », arabe صَحْرَاءُ. *MON.* ṢIR (246).

צר *ṣiru* « reptile qui pique, serpent »; cf. héb. צִרְעָה « guêpe », racine sémitique צער, צרע. *Sîr musi, ṣîr ṣal[mi]* (II R. 24, 12) « serpent de nuit, serpent d'obscurité, sorte de serpent noir ». *MON.* ṢIR (321).

צרף *ṣarpu* « métal pur, argent »; cf. éth. ፀሪፍ de ברר « être pur ». *Sa ṣarpi ḥuraṣi mudammiqsunu attu* (IV R. 14, 2, 19) « celui qui purifie l'argent et l'or, c'est toi ». *Kima ṣarpi ṣurrutam rûssusu littanbiṭ*, idéophoniquement : KV-PAR KVRV (SI-ṢAB) KIM MV-BV*bi ḥu-um-ta* BIR (IV R. 4, col. III, 40, 41) « comme l'argent pur, qu'il fasse briller sa mémoire (?) ». *MON.* ṢARIP (480), ṢAR (478).

צר *ṣurru* « pur, éclatant », héb. צהר, זהר. *Kima ṣarpi ṣurrutam* (IV R. 4, col. III, 41) « comme l'argent pur ou éclatant ». *MON.* ṢUR (358).

ק

קד *gududu* « l'action de baisser, incliner », héb. קדד. *Gudud appâsu* (Istar, revers, 1) « l'action de baisser sa face ». *MON.* GVD (230, 365).

קט, קת « couper, briser »; racine sémitique קוט, קטט, קטע, etc. *Moskû uktâttû dumuk* AM-BAT-MES*su* (Dél. v, 22)

« la maladie a meurtri la santé de ses chairs ». *MON.* GVṬV (219 *a*).

קל *qallu, qalu* (Syll. I, 136) « multitude, assemblée », héb. קהל. *MON.* QAL (510). Voyez כל.

קם *qumu* « hauteur »; racine sémitique קום. *MON.* QVM, QV (204).

קנה *qanu* « roseau, canne », héb. קָנֶה. *MON.* QA (22).

קס *qiśśu, giśśu* (Syll. II, 90, 91) « bois », aram. קִיסָא. *MON.* QIŚ, GIŚ (219).

קקל *qaqqulu* (Syll. I, 166) « perdrix »; arabe قَرْقَلٌ (r. קל). *MON.* QAQQVL (380).

קת *qatu* « main », aram. קַתָּא « manche », racine קָנָה (cf. Job, xxx, 22). *MON.* QAT (313).

ר

רא « conduire, commander, ordonner »; racine sémitique רעי « conduire les troupeaux, paître ». *Ammuladin*. . .SVII *u* NIRII *biritu* AN-BAR *addisuma uraa ana mat Assur* KI (As. 291 *g-h*) « Ammouladin. . .je l'ai chargé de chaînes de fer et transporté en Assyrie ». *Ri'u* « souverain, pasteur », *rutu* (Syll. III, 85) « souveraineté, puissance ». *MON.* RI (86), RV (23), RVTV (195 *b*).

רג, רך, רק *raggatu* « faiblesse, douleur, pitié, compassion », racine sémitique רגג, רכך, רקק. *Raggât ameluttu iragîkki* (Dél. IV, 44) « la douleur de l'homme te fait pitié ». *MON.* RAG, RAK (510).

רד *ridtu* (Syll. I, 120) « descente, marche »; racine רדה = ירד; *ridu* (Syll. I, 360) « descendant, enfant, jeune, serviteur ». *MON.* RID, RIT (227).

רחץ *raḥaṣu* (Syll. I, 179) « inondation, action de couler »; cf. héb. רחץ « laver ». *MON.* RA (278).

רט *raṭu* (Syll. I, 279) « canal, auge », héb. רַהַט. *MON.* RAT (67).

רם « élever, exalter »; racine sémitique רום. *Ramu* (Syll. I, 336) « haut, élevé ». *Rumu* « seigneur, prince ». *Râm* ME *â*

ibbatik sudutu (Dél. IV, 16, cf. 15) « seigneur puissant, permets que l'univers ne soit plus détruit ». *MON.* RAM (255), RIM (200, 210, 476), RVM (1, 11, 273).

רפא *rappu, rabbu* (Syll. III, 102) « géant, spectre », héb. רָפָאִים; cf. רבב, ריב. *MON.* RAP, RAB (191), RIP, RIB (234).

רפש « étendre, élever des enfants »; cf. héb. רפש, aram. רפס. *MON.* RAPAS (143).

רק *ruqu, ruku* « éloigné, loin », héb. רחק. *MON.* RVQ, RVK (316).

רש *risu* « tête, commencement », héb. ראש, aram. רֵישָׁא. *MON.* RIS (127), RAS (195).

ש

ש, particule de relation « celui que, ce que », héb. ש, phén. ש, אש. *MON.* SA (311, 458).

שא *seum, seam* (II R. 39, n° 6, 73 *b, passim*) « grain, céréale », héb. שעועית, *MON.* SE (317).

שב « retourner », héb. שוב. *Sa ina naplusi aśmu lalasu la essebu* (IV R. 9, 23) « qui, pour le bien-être (des créatures), ne retient pas (cf. הֵשִׁיב) les greniers de son abondance ». *MON.* SVB (23).

שבא, שפא « louer, célébrer, adorer »; racine sémitique שבח. *Attaid* AN*uśśun usapâ dannuśśûn* (As. 303, 15, 16) « j'ai exalté leur divinité, célébré leur puissance ». *MON.* SEBA (331, 475), ŚIBA, ŚIB, SIB (217).

שבב *sabbu* (Syll. I, 350) « morceau, fragment », héb. שְׁבָבִים. *MON.* SAB (218).

שבר, ספר « casser, briser, couper, moissonner, trancher », héb. שבר « casser »; héb. p. ספר « couper, raser », מִסְפָּרַיִם « ciseaux ». *Śaparru, śaparu* « arme, épée en forme de serpe que portent les grands dieux assyriens ». *Amatka śaparra ṣîru sa ana AN-E u* KI*tim tarṣât* (IV R. 26, 4, 4) « ta volonté ressemble à l'épée divine qui s'oppose au ciel et à la terre ». *Śaparu sa AN Nîrba likśusu* (Lenorm. 285, 30) « que l'épée

de Niba le coupe en morceaux ». *Śaparu la aṣê sa anu sini* (*limni*) *tarṣu* (*ibid.* 283, 14) « l'épée inévitable[1] qui lutte contre le méchant ». *MON.* ŚAPIR (120 *a*), SIBIR (116), SABRA (216 *e*).

שגר *asagaru* (Syll. I, 130), signification inconnue. Cf. éth. ፈጋሪ « chasseur, pêcheur ». *MON.* ASAGARA (69).

שד *sadu* « projection, montagne », aram. שדא « jeter, amonceler ». *MON.* SAD (398).

שד *siddu* « bord, coin », aram. שִׁידָא ; cf. צַד, شَطّ, etc. *Siddi elippi* (II R. 62, 57) « bords d'un vaisseau ». *Sidi tamti* (fréquemment) « bords de la mer ». *MON.* SID, SIT (67, 227).

שד « s'étendre, s'éloigner, étendue, univers ». AN-IZ-ṬV-BAR *tallika tannaḫa tasudu* (Dél. v, 44, cf. 39) « Dieu . . . tu t'en vas, tu es satisfait, tu t'éloignes ». *Akalu sa* ŚV *mussudu* (Lenorm. 171, 66) « l'aliment qui fait étendre (c'est-à-dire roidir ou paralyser) le corps ». *Râm* ME *â ibbatîk sudutu* (Dél. IV, 16) « seigneur puissant, daigne que l'univers ne soit plus détruit ». *MON.* SVD, SV (320).

שח « déchirer, défaire, broyer », héb. שחה « faire fondre ». ṢAB-ZVN *nakiri ina uṣṣi mulmulli usaḫa* (I R. 41, V, 67, 68) « j'ai broyé (ou défait) les soldats ennemis avec des flèches innombrables ». *Ikal isâḫḫi itarri ul iśiḫra* (Dél. III, 44) « il (le corbeau) mangea, déchira (les corps morts en les dévorant), s'éloigna et ne revint plus ». *Sa* AN *Istar pakida la isû* AM-BAT-MES*su usaḫḫâḫ* (IV R. 3, col. 1, 10) « celui qui n'a pas de déesse protectrice[2], ses chairs tombent en décomposition ». *Saḫu* (II R. VI, col. *b*, 21), *saḫitu* (*ibid.* col. *d*, 44) « animal carnassier; tigre, tigresse ». *MON.* SAḪ, SVḪ (115).

שכל *sukkallu* (Syll. I, 550, III, 82) « messager, intelligent », héb. שֵׂכֶל, מַשְׂכִּיל. *Ana* AN-NABIVM *sukkalli ṣîri* (IV, 14, 3, 2) « à Nébo le messager divin ». *MON.* SVKKAL (225).

של, סל « capturer, emmener en captivité, esclavage », héb. שלל. *Sallatu, śalatu* « esclave femelle ». PVR (*kina*) *tiya u*

[1] Non pas « le décret sans passer » (Lenormant).

[2] Non pas « wer die Istar nicht verehrt (Schrader).

śalatiya (Dél. II. 28) « mes domestiques et mes esclaves femelles ». *MON.* SAL, ŚAL (510), SIL (5).

שלך « ranger, aligner, diriger en ligne droite, lancer, jeter »; arabe سِلْكٌ *ordo, series*, héb. הִשְׁלִיךְ. *MON.* SILIK (38).

Aslaku (Syll. III, 98), signification douteuse. *MON.* AZALAK (282 *a*).

שלם, סלם « être parfait, paisible, bien portant, accompli, fini, etc. »; racine commune à toutes les langues sémitiques.

Sulmu (Syll. I, 185) « paix, santé, fin, etc. ». *MON.* SILAM (71), ŚILIM (339), ŚIL (29), SVL (392).

שלש *sussanu* (= *sulsanu*, Syll. II, 1) « un tiers »; arabe ثُلُثٌ, sab. [illegible]. *MON.* SVSSANA (469).

שם *samu* (Syll. III, 77), *samame* « ciel »; sémitique שמי, סמי. *Kima kakkab samame izarrûr kima* A-MES *musi illak* (IV R. 3, col. 1, 12) « il s'évanouira comme l'étoile du ciel, il disparaîtra comme les eaux pendant la nuit »[1]. *MON.* SA (4).

שם, סם « mettre, placer, destiner, finir », héb. שום, שים, éth. [illegible]. *Nin sa suma nabû simta tasama* (IV R. 14, 2, 15) « tu fixes la destinée de tout ce qui porte un nom (= qui existe) ». *MON.* SIM (80), SEM, SE (267), SVM (168).

שם « estimer, évaluer, fixer le prix », héb. p. שָׂם. *Simu* (Syll. I, 335; II R. 13, B. 46-55) « prix ». *Ana iptirisu* KV-PAR *ismu simatu* (*ibid.* 13, A, 19, 20) « pour sa rançon, il fixe le prix en argent ». *MON.* SAM (223, 248). SIM (201).

שמש *samsu*, (Syll. I, 432) « soleil »; racine sémitique שמש, שמס. *MON.* SAM (401).

שן « être pointu, aigu », héb. שנן. *MON.* SVN (110).

שנב *šanabu*, *sinibu* (Syll. II, 3) « $\frac{1}{60}$ ou deux tiers de l'unité, espèce de mesure »; aram. סנב ?, cf. talm. סניף. *Il]liku sini-*

[1] M. Schrader sépare à tort le mot *izarrûr* en *izarru ur* « ziehet er em den Glanz ». M. Talbot a bien lu. Voyez le passage cité sous la racine דגל. Dans le second hémistiche, M. Schrader traduit à tort « Gleich Wassern der Nacht ». Le mot A-MES = *mê* est ici à l'état absolu, et *musi* doit être pris dans un sens adverbial, « nuitamment ». Cela résulte de la version idéophonique portant A GIM MI*a al*DV-DV. La forme *izarrûr* correspond à *adammûm* (IV R. 19, 3, 59).

batsu (Dél. II, 24) « ils occupèrent les deux tiers de son espace ». *MON.* SANABI (384), SANA, SÂN (164).

שקה *saqu, saqummatu* (Syll. I, 395) « sommet, hauteur, haut, élevé ». *Mâlki qabal tamti u* SAR-MES *asib sadê saqûti danân ipsetiya annâti emurumu ipluḫu beluti* (As. 69, 61-63) « les monarques du milieu de la mer et les rois habitant les hautes montagnes ayant vu mes puissants exploits que voilà, ont craint ma majesté ». *Nagû suatu aksûd malak X VDme V VDme usaḫribma saqûmmatu adbûk* (As. 86, 58-60) « je conquis ce district que je dévastai dans une étendue de quinze journées de marche, en ayant atteint les parties les plus élevées ». *MON.* SAQ (127, 228), SIQ (33).

Sangu (Syll. I, 375, 482) signification douteuse. *Sugasunu unatisunu adi sangê bâḫlalê aslula* (As. 229, 85) « j'ai emporté leurs biens (?), leurs ustensiles, jusqu'aux... ». *MON.* SANGV (227).

שר *saru* (Syll. I, 256 *passim*) « éclat »; cf. זהר, צהר, סהר, שהר, ar. سَرَى. *MON.* SARA (292). Voici un exemple de son emploi : SARA AN-BAR EN*a ina kiribsa lu usarri* (Sard. II, 135) « j'y ai fait briller l'éclat de Adar (?) mon seigneur ».

שר *surru* (Syll. I, 288) « objet faisant partie d'un vaisseau »; cf. héb. שרר, סיר; aram. שרא. *MON.* SVRRV (124 *d*).

ת

תבן « botte de paille », héb. תבן. *MON.* TABIN (96 *c*).

תך *tiku* « front, face ». *Ina râdi tîk* AN-E (Layard, 33, 15) « par suite des orages de la voûte du ciel ». *MON.* TIK (159).

תכה *tuku* (Syll. III, 72) « tenir, posséder, réunir, ranger ». *Umanisu ana madis itkâ* (III R. 5, n° 61, 43-44) « il a réuni son armée en grand nombre ». *Ana ebisisa Bil rabu Marduk usâtkânni libba* (I R. 51, col. II, 5-6) « pour la reconstruire, le grand seigneur Mardouk m'a inspiré (mot à mot: fait posséder) la volonté ». *Usallima urûḫ bit itkiti* (Botta, 152, 9) « je parcourus le chemin de la chambre des dépouilles ». *MON.* TVK (467).

תכל *tikullu* (Syll. I, 281) « objet peu certain », aram. תכל. *MON.* TIKVL (124 *c*).

תל « être haut, élevé »; racine sémitique תלל. *Tallu* (Syll. I, 681), *tilu, tulu* « colline, monceau, ruine, éminence, sein », héb. תֵּל, ar. تَلّ. *Libbîtti kûmmisa issapîk tilanis* (I R. 51, col. II, 4) « les briques formant son corps d'édifice sont tombées en ruine ». *Toul-Assur* « colline d'Assour, nom d'une ville », héb. תֵּלְשַׁר. *Museniqtam sa tulusu dâbu* (Len. 161, 36) « la nourrice dont la mamelle est flétrie ». *MON.* TAL (86), TIL (7), TVL (389).

תם *tiamti, tamti* « cours d'eau, rivière, mer », hébreu תְּהוֹם. *MON.* TIM (97).

תם « accomplir, achever, finir »; racine sémitique תמם. *MON.* TIM (339), TVM (362, 369).

תם « réunir, lier, attacher »; racine sémitique תאם, תמם. *Timmu sa elippi* (II R. 62; 68) « le cordage d'un vaisseau ». *MON.* TIM (97).

תר « prendre une forme, avoir de l'existence, revenir sous une autre forme, retourner, etc. », héb. תור, תאר. *Ana naṣir tur* SARtiya (As. 8, 20) « pour assister à l'inauguration (mot à mot : à la formation) de ma royauté ». *Taritam sa kirimma sa ussaru* (Len. 163, 40; cf. 41, 42) « la femme enceinte (mot à mot : celle qui forme) qui avorte son fruit ». *MON.* TVR (182).

תר « joindre, réunir, assembler, entrer »; cf. héb. תֵּר. *Tirru* (II R. 23, 56 *d*) « assemblée, multitude ». *MON.* TIR (323), TVRA, TVRI, TV (62).

תרר « séparer, décider ». *Ikal isâḫḫi itarri ul iśiḫra* (Dél. III, 44) « il (le corbeau) mangea, déchira, se sépara (= s'éloigna) et ne revint plus »; cf. ar. نَرَّ, *resecutus fuit, abiit, recessit.* *MON.* TAR (5).

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 7. Les assyriologues qui ont pris la peine de me réfuter ne sont pas d'accord sur l'importance de l'harmonie des voyelles. D'après M. Oppert (*Journal asiatique*, mai-juin 1875, p. 467, note 1), ce phénomène est un fait général (?) et physiologique, et se trouve même dans la *déflexion des langues germaniques* (!!). M. Lenormant (*Revue de philologie*, t. II, n° 1, p. 79 et 83) reconnaît, au contraire, dans l'harmonie des voyelles un trait caractéristique des idiomes de Touran, trait qu'il assure exister également dans les thèmes accadiens. Nous lui opposons les thèmes *eba*, *ega*, *enu*, *seba*, *śeśna*, *bate*, *zae*, et tant d'autres où l'*e* est précédé ou suivi de voyelles dures. M. Lenormant semble considérer les formes qui ne renferment pas l'*e* comme résultant du besoin d'harmoniser les voyelles; s'il en était ainsi, l'arabe présenterait alors un phonétisme parfaitement touranien.

P. 13. L'emploi des pronoms dans les autres parties du discours est loin d'être fortuit comme le pensent MM. Lenormant et Schrader (ZDMG, 1875, p. 51-52). Voir mon opuscule *La prétendue langue d'Accad est-elle touranienne?* p. 16.

P. 14. M. Oppert nous apprend (*l. c.* p. 468 *note*) qu'il a employé *vingt années de recherches assidues* pour prouver le *défaut* d'analogie entre le verbe sumérien et celui des autres langues. Nous regrettons sincèrement que ce labeur si long et si pénible n'ait pas permis au sagace fondateur du touranisme babylonien de s'enquérir sur la manière correcte de dire « la maison du roi », en turc. J'ai dit que cette idée s'exprimait par *sulṭanyṅ evi*, ou bien, en employant une inversion permise dans la diction poétique, *evi sulṭanyṅ*. M. Oppert trouve occasion de se récrier : « Quand on est si sévère pour

autrui, on ne commet pas des lapsus (quel euphémisme!) aussi graves que celui d'*evi sulṭanyṅ;* l'*isafet* n'est pas turc. En turc « la maison du sultan » se dit *ev sulṭanyṅ* (!!) ». Nous prenons acte de cette remarque imprudente de M. Oppert qui donne la mesure de ses connaissances touraniennes. Nous pensons cependant qu'un Champollion *seythicus* de cette force devait accentuer moins souvent le *manque absolu de préparation* de son adversaire.

P. 17. La signification attribuée aux mots *ai* (*aa*) et *dingir* par les assyriologues est exacte, l'origine en est toutefois l'assyrien *abu* « père » et *dagir* « secourable » (*La prétendue langue d'Accad est-elle touranienne?* p. 26). La leçon *dingir* que j'ai révoquée en doute sur la foi de M. Oppert se trouve en effet sur les tablettes. Voir l'article suivant, *Syl.* III, 78.

P. 20. L'unité de l'art babylonien, répond M. Schrader (*l. c.* p. 42), provient précisément du manque d'originalité artistique des Sémites. Il oublie qu'une imitation ne peut jamais égaler l'œuvre originale et que, par conséquent, l'art des Babyloniens sémitiques devait porter en lui un caractère d'infériorité, absolument comme le travail phénico-égyptien comparé aux œuvres vraiment égyptiennes, ce qui n'est aucunement le cas des productions artistiques de la Babylonie, où il n'y a aucun dualisme. Au reste, M. Schrader se contredit lui-même en reconnaissant que les Assyriens ont perfectionné l'art qu'ils avaient reçu des Babyloniens. Comment se fait-il donc que les Sémites babyloniens sont toujours restés au même niveau artistique que leurs maîtres accadiens, disparus depuis de longs siècles? Pour ce qui est de la réponse de M. Lenormant (*La langue primitive*, p. 386-394), nous répliquerons par le dicton latin qu'il a employé contre nous : *sunt verba et voces, prætereaque nihil.* La même valeur doit être attribuée aux conclusions anthropologiques que M. Lenormant prétend tirer de deux statuettes babyloniennes dans lesquelles il veut absolument trouver des physionomies finnoises, et cela malgré l'autorité de M. Hamy qui renvoie la question

de la prétendue dualité des types ethniques en Babylonie au moment où l'on aura « quelques vieux crânes » de ce pays. Nous comprenons d'ailleurs l'impatience de l'auteur de la *Magie chez les Chaldéens;* il y va de son système de mythologie comparée accado-touranienne.

P. 21. M. Schrader trouve « unfassbar » mon affirmation relative à l'absence de noms accadiens dans la nomenclature géographique de Babylonie. Pour lui, אור, malgré son sémitisme évident (אורים, *Isaïe*, XXIV, 14), est certainement (sicher) accadien, et aussi probablement *śipar* et אָרֶך (Arku), bien que l'origine sémitique de ces mots saute aux yeux. Comparez, par exemple, סָפָר et طَوِيلَة, villes de l'Arabie méridionale. Nous ne voulons pas contrarier le goût étymologique de notre adversaire, nous sommes même prêt à lui fournir la preuve du sémitisme des noms de ville *Akkad et Kalné*. Le premier nom, écrit souvent avec l'idéogramme BVR-BVR, a le sens de « pays haut ». Ceci nous amène à une racine sémitique נגד=נכד qui trouve son équivalent dans le نَجْد des Arabes. Pour le nom de *Kalné*, dont l'étymologie est difficile à deviner, nous le rencontrons à la fois dans la province assyrienne *Chalannitis* et dans la ville syrienne de כַּלְנוֹ ou כַּלְנֵה, écrit une fois כַּנֵּה (Ezéchiel, XXVII, 23). De telle sorte, la provenance sémitique de ce terme est également certaine.

M. Lenormant croit qu'on ne peut pas trouver d'étymologies sémitiques pour les noms des deux grands fleuves de la Mésopotamie, le Tigre et l'Euphrate. Il me semble pourtant qu'on doit fermer les yeux pour ne pas voir dans *Burat*, פְּרָת, l'équivalent de פֹּרָת (r. פאר) « branche, rameau », et dans *Diglat*, חִדֶּקֶל le mot דקל (le ח paragogique revient dans les mots חֲנָמֶל, חֲבַצֶּלֶת, etc.) « dattier ». En Palestine, on connaît plusieurs noms de rivières formés d'une manière analogue, comme נַחַל שֹׂרֵק « rivière du rameau », נַחַל עֲרָבִים « rivière des saules », נַחַל אֶשְׁכֹּל « rivière des grappes de raisin », etc. L'étymologie que cet auteur applique au nom de Borsippa

(כרסף = *buru* + *śibbu* « citadelle du souverain ») est purement assyrienne. Le plus curieux est que M. Lenormant identifie la ville de Kutha (כוּתָה, כוּת) avec la *Digba* (Διγούα, *Digubis*) de Pline, se fondant sur ce que le nom de cette ville s'écrit en monogramme *Tiggab*. Il perd de vue deux faits concluants. La ville de Kutha était située au nord de Babylone, tandis que *Digba*, d'après le renseignement explicite de l'auteur latin (*Hist. nat.* VI, 27, 31), se trouvait au confluent du Tigre et de l'Euphrate, environ un degré et demi au sud-est de la capitale chaldéenne. Quant à la forme *Digba*, Διγούα, *Digoubis*, elle se ramène à l'araméen דינובא « (ville) de la fosse », nom qui revient dans la géographie talmudique de la Babylonie sous la forme de גוביא (*Qiddouschin*, p. 72 *a*). Enfin *Larśa*, la Λάραγχα de Bérose, paraît contracté de *al-arśa*, אַל־אַרְסַ « ville du trône? (עֶרֶשׂ, עַרְשׂ) ».

J'ai supposé ailleurs que תַּמּוּז est composé de תַּם־אֹז (pour תַּם־עֹז) correspondant à l'assyrien *du-uzu* « maître de la force ». L'étymologie de מְרוֹדַךְ ou מְרֹדַךְ est claire : *mar-udukki* « maître des génies (ou mânes ?) ». Sont également assyriens les noms אֲמַרְפָּל (*amar-pal* « splendeur du fils »), כְּדָרְלָעֹמֶר (*Kudur-Lagamari* « puissance de Lagamar, dieu assyro-élamite »), אֲרִיוֹךְ (*éri-Aku* « enfant du dieu Lune »), תִּדְעַל (ou תִּרְעָל, racine דעל = דגל ou bien רעל, רגל). L'identification de ces deux formes hébraïques et accadiennes que M. Lenormant croit donner le premier, a été faite depuis longtemps par M. G. Smith (*Notes of the early history*, etc. p. 23). Le titre תִּרְתָּן transcrit l'assyrien *tirdinnu* (r. ארד); l'orthographe *tur-dan* est artificielle. La racine de תַּרְתַּק est certainement רתק, non pas *tur* + *daq*. M. Oppert cite, en outre, l'expression prétendue accadienne *tur-guman* « interprète », laquelle aurait donné naissance au verbe hébréo-araméen תִּרְגֵּם. Je ne saurais dire si la lecture du mot accadien est exacte, M. Oppert ayant oublié de noter le passage où ce mot se trouve; mais ce qui me paraît assez vraisemblable,

c'est que le mot תִּרְגּוּם est formé du grec τριγμός et signifie au propre « petit cri aigu et désagréable », correspondant au latin *stridor,* mot par lequel on désignait les sons des langues barbares. On connaît le *stridor linguæ punicæ*. L'expression hébraïque לַעַז qui désigne les langues étrangères, indique également l'idée d un cri aigu, sifflement, persiflage, comme par exemple dans la locution לעזה עליהם כל המדינה, etc. Pour les sémitistes, il ya sans dire que le mot הֵיכָל « palais » a pour racine יכל = כול « contenir, renfermer » et ne se décompose pas en deux éléments soi-disant accadiens *e-gal* « maison-grande ». L'amour de l'extraordinaire fait découvrir à M. Oppert la racine assyrienne לבר « vieillir » dans le *labarum* de Constantin ! Ailleurs, il explique le nom du lac d'*Aral* par le mot assyrien *aralla* « pays des morts, Hadès ! »

P. 22. L'opinion qui identifie les Chaldéens avec la population non sémitique est propre à M. Lenormant, les autres assyriologues la repoussent aussi décidément que l'auteur de la critique.

P. 23. En disant que les Chaldéens parlaient araméen, j'ai naturellement pensé à l'idiome des inscriptions qu'on appelle ordinairement assyrien et qui est le plus ancien représentant des dialectes araméens, tels que le syriaque, le palmyrénien, le samaritain, etc. Les exemples des noms de divinités à *physionomie araméenne* que j'ai cités en faveur de l'origine sémitique de la mythologie babylonienne, עֲנוּ, תַּהֲוֹת et בֵּל, sont tous des termes assyriens bien connus. Il est donc très-étrange de voir M. Lenormant m'attribuer l'idée que l'idiome que parlaient les Chaldéens au temps de Nabuchodonosor était le syriaque proprement dit. Il est vrai que certains passages des livres de Daniel (II, 4) et d'Esdras (IV, 7) appliquent à ce dernier idiome l'appellation אֲרָמִית, mais les écrivains juifs se contentent souvent d'indiquer la division générale, sans entrer dans les distinctions minutieuses. L'hébreu est ainsi appelé tout simplement « langue

phénicienne » (Isaïe, XIX, 18), et le roi Ezéchias semble déjà désigner sous la dénomination אֲרָמִית la langue assyrienne parlée par les généraux de Sennachérib (*Ibid.* XXXVI, 11). Ajoutons que M. Lenormant (*La divination*, p. 169-227) a complétement échoué dans sa tentative d'assigner aux quatre premiers chapitres de Daniel une date antérieure aux conquêtes d'Alexandre. Sa manière de corriger ou de scinder le texte n'atteste pas une grande familiarité avec les langues de l'original. Bien plus, en voulant éliminer le mot אֲרָמִית du verset Daniel, chap. II, 4, l'auteur a méconnu la différence élémentaire des verbes דבר et אמר. J'ai dit plus haut que le verbe תַּרְגֵּם semble formé du grec *τριγμός*, et cette origine est aussi visible pour les mots פַּרְתֵּם, סֶלְוַצַר et פַּתְבֵּג, qui figurent dans le premier chapitre de ce livre; leurs modèles grecs sont probablement *πρότιμος*, *μυλωθρός*[1] et *ποτιφάγιον*[2], forme dorienne de *προσφάγιον*. La présence de ces mots grecs dans les premiers versets de Daniel est décisive pour placer la rédaction du livre entier au temps d'Antiochus Épiphane.

P. 27. La forme araméenne correspondant à *Δαύκη* doit être דו־כינא « maîtresse ferme ou de fermeté ». En assyrien, *dam* (r. טעם), souvent contracté en *du* (= aram. דו), s'emploie pour les deux genres, la même chose a lieu relativement au mot *nin* (r. נון) « prodigieux, puissant, maître ». Le nom *Δελέφατ* est simplement דלהבת avec le ד relatif, tout comme dans *Διάλ*, c'est-à-dire דאיל. Dans ces deux mots, il faut sous-entendre כוכבא. De la manière dont MM. Lenormant et Schrader critiquent mon explication de *Σεχές*, on voit clairement qu'ils ne connaissent pas le passage talmudique auquel

[1] Pour le changement de *θ* en צ comparez le mandéen קפיצא = *Καπίθη*.

[2] Le mot פִּתְגָם, פִּתְגַם « commandement, ordre », paraît aussi répondre plutôt à *ποτιταγμα* (= *προσταγμα*) qu'à *φθέγμα*, mot avec lequel on l'identifie ordinairement.

j'ai fait allusion ; il est donc nécessaire de leur apprendre que le Talmud rend le mot nabatéen שכוא par « prophète » נביא, c'est-à-dire par le terme même qui constitue le nom du dieu Nébo. Ajoutons que l'étymologie *accadienne* que M. Lenormant a récemment donnée du mot babylonien *σακχούρας*[1] « ventriloque » (*l. c.* p. 166), surprendra beaucoup les personnes initiées à la philologie sémitique; *σακχούρας* est la transcription correcte du mot araméen זכורו qui, chez Onkelos et les talmudistes, répond tantôt à אוֹב, tantôt à יִדְּעוֹנִי, mots hébreux qui désignent certaines espèces de ventriloquie ou de nécromancie. Pour plus de détails, voyez Payne Smith, *Thes. syr.* col. 1122.

Remarquons, en passant, que, parmi les assyriologues, M. Fr. Delitzsch est le seul qui a su tirer profit du lexique talmudique. Malheureusement l'auteur des « Assyrische Studien » reste au-dessous de sa tâche aussitôt qu'il s'agit de comprendre un passage qui sort de l'ordinaire. Dans le passage Schabbat, I, 3, qu'il cite, p. 85, note 1, il traduit les mots מומיתא דרישא נעשה עקרב דמניא נעשה שממי[ת] par « die Mumîtha des Kopfes wird zum Skorpion, die *Damanja* zur Sterneidechse ». Il faut traduire ainsi qu'il suit : « la vermine de la tête devient un scorpion, *celle des vêtements* devient un stellion. » La légende repose sur un jeu de mots visible : שממית = שְׁמוּמִיתָא. M. Delitzsch, méconnaissant le caractère relatif du ד de דמניא, fait de ce mot un nom d'animal *damanja !*

P. 30. M. Oppert a déjà fait justice de l'étrange assertion de MM. Schrader et Delitzsch, que le mot *gabri* est accadien et signifie « parallèles = bilingues ». Le singulier *gabru* se trouve *W. A. I.* 1, 191.

[1] Le mot SAKBA que M. Lenormant rapproche de *σακχούρας* est en réalité identique à la racine assyro-sémitique סגף, סקף « frapper, tourmenter, détruire ». En voici deux exemples : *Belum arduka la tasagip* « seigneur, ne détruis pas ton serviteur » ; *lu arrat sagbite sa* GVM NV ZVu « soit la malédiction funeste d'un homme inconnu ».

P. 31, l. 13. Cette opinion, admise par M. Lenormant, est unanimement rejetée par les autres assyriologues.

P. 32. La forme KI-EN-ZI que j'ai crue possible sur la foi de la copie autographiée par M. Lenormant, est inexacte. En général, les textes autographiés de cet auteur laissent beaucoup à désirer, et on ne peut pas assez s'entourer de précautions quand on est obligé d'y recourir.

P. 34. M. Schrader assure que le nom du plus ancien roi connu d'Our, *Ur-babi*, malgré la transparence du premier élément אור « lumière » ou « ville », n'a point de type sémitique. Il s'appuie sur ce que le second élément ne peut pas être traduit avec une entière certitude. C'est un sentiment que nous ne partageons pas, d'autant moins que l'auteur se contredit lui-même quelques lignes plus loin (*ibid.* p. 48), en reconnaissant avec moi le sémitisme du nom royal *Sin-Gasid*, nom dont le second composant est obscur, et le premier consiste dans le monogramme AKV. Remarquons que le père de ce roi porte un nom NIN-SVN, qui est purement accadien. M. Schrader ne voit-il donc pas qu'il vient d'émettre un contre-sens manifeste en attribuant au père une nationalité différente de celle du fils ? Il est grandement temps que les accadistes soient plus prudents dans leurs affirmations. Le même arbitraire domine les nouvelles vues de M. Schrader relativement à la distribution ethnique des populations babyloniennes. D'un côté, il accepte tacitement, il est vrai, et sous une forme un peu hypothétique, mon opinion que les dénominations Soumir et Accad ont seulement une portée géographique; d'un autre côté, il admet, contrairement aux autres assyriologues, que les deux races, loin d'occuper des districts séparés, demeuraient toujours ensemble et que le gouvernement central appartenait tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces peuples. Sans parler de l'impossibilité historique dont l'auteur ne semble pas se douter, car un état de choses pareil devrait provoquer des guerres perpétuelles entre les races rivales, on peut se demander pourquoi on persiste

néanmoins à parler d'une *langue* sumérienne ou accadienne, si Soumir et Accad ne sont pas des désignations ethniques. Tout cela, comme on voit, n'est pas de nature à inspirer une très-grande confiance dans les résultats de l'accadisme. Reste encore à savoir par quel moyen on pourrait distinguer un roi accadien d'un roi sémite. Là-dessus M. Schrader avoue l'impuissance de l'assyriologie. Je prends acte de cette déclaration qui est la meilleure justification de ma critique.

P. 39. J'ai trouvé depuis un témoignage formel de la croyance assyrienne relative à l'invention de l'écriture par le dieu Nébo. Voyez mon prochain article sur le syllabaire cunéiforme.

P. 41-50. La question relative à l'origine du syllabaire assyrien formera le sujet d'une étude particulière que je compte publier prochainement dans le *Journal asiatique*. Cette nouvelle étude aura pour but de corriger et d'amplifier la liste des comparaisons avancée ici à titre d'essai et puisée presque entièrement dans les ouvrages des assyriologues. A part un petit nombre de points erronés, les comparaisons proposées résistent à toutes les attaques. Les accadistes les plus prévenus sont bien obligés de reconnaître la réalité de la correspondance entre les valeurs phonétiques d'un grand nombre de signes et les termes assyriens qui les expliquent dans la troisième colonne des syllabaires d'Assourbanipal; ils prétendent seulement que ces valeurs ont été introduites par les Assyriens. Cette assertion a à peine besoin d'être réfutée, attendu que la plupart des idéogrammes en question, tels que MAT « pays », SE « blé », ZIR « semence, race », AP « creux, trou », SAQ « sommet », DAN « force », EL « élevé, pur, sacré, » etc., etc., qui répondent aux mots assyriens bien connus : *matu, seum, ziru, aptu, saqu, dannu, ellu,* représentent des syllabes fondamentales du syllabaire cunéiforme; celles qui consistent en syllabes ouvertes ne peuvent même pas être exprimées par aucun autre signe. Les accadistes semblent,

du reste, sentir eux-mêmes la faiblesse de cette échappatoire, puisqu'ils recourent en même temps à un autre subterfuge dont le moindre défaut consiste dans la prétention de tout savoir. Ils prétendent ainsi que les mots assyriens qui correspondent aux valeurs phonétiques sont, pour la plupart, empruntés aux Accads. L'histoire en main, on peut affirmer que les langues sémitiques, avant l'époque grecque, ont rarement accepté des mots étrangers, et encore ces mots sont-ils des substantifs, on n'y trouve ni adjectifs, ni verbes, ni particules, tandis que, d'après les savants précités, le lexique assyrien du troisième millénaire avant l'ère chrétienne aurait déjà été saturé d'expressions accadiennes dans toutes les parties du discours. Ajoutons que nous ne reconnaissons à qui que ce soit le droit de soutenir, sans preuve à l'appui, que tel ou tel mot n'est pas sémitique. Quand un mot se rencontre en assyrien, il y a mille chances contre une en faveur de son sémitisme, lors même qu'il ne se trouverait pas dans les langues sœurs. N'y a-t-il pas des centaines de racines arabes dont on n'aperçoit aucune trace dans les idiomes congénères ? et cependant personne n'ose affirmer par cela seul qu'elles proviennent d'une source non sémitique. Naturellement ces hypothèses gratuites donnent lieu à des divergences de vue entre les accadistes eux-mêmes, qui ne peuvent jamais s'accorder sur les détails. Voici un exemple bien curieux. L'idéogramme ⊢|, qui se prononce IṢ (IŚ, IZ) et QIŚ (KIŚ, GIŚ, etc.), signifie « arbre, bois ». D'après M. Sayce, la première valeur serait assyrienne et la seconde accadienne; d'après M. Oppert, le contraire serait vrai. De son côté, M. Lenormant déclare l'une et l'autre de ces valeurs d'origine accadienne. Or, par malheur les mots assyriens désignant l'idée de « arbre, bois » sont *eṣu* et *qiśśu*, mots dont les idéogrammes IṢ et QIŚ sont des abréviations manifestes. M. Schrader voit l'impasse dans laquelle ses collaborateurs se sont jetés et fait un effort héroïque pour trouver une issue. Suivant lui, c'est la valeur idéographique du signe qui serait d'une origine postérieure et assyrienne. Ce der-

nier auteur attribue la même origine au signe KAR « bourg, ville (*karru*) ». Mais M. Schrader ne peut pas ignorer que la valeur de ces idéogrammes est dûment constatée dans des textes accadiens d'une grande antiquité, et avec cela s'évanouit le dernier espoir d'échapper au dilemme qu'il s'est posé lui-même, car il est impossible de voir dans ces coïncidences un simple effet du hasard, elles sont trop nombreuses pour permettre le moindre doute à cet égard.

Passons maintenant à quelques objections de détail qui me sont faites par M. Oppert (*l. c.* p. 477-485).

« On oublie de dire *pourquoi les rois* ASSYRIENS *n'ont* JAMAIS *écrit* en DISSIMVLÉ ».

La question témoigne d'un oubli CAPITAL de la note qui accompagne le chapitre des lois publiées dans II R. 10, 25*a*. Ces antiques lois ASSYRIENNES ont été écrites en DISSIMVLÉ, n'en déplaise à mon savant interrogateur. M. Oppert reconnaîtra sans doute que ce sont principalement les rois qui décrètent les lois du pays.

« L'*umun* de M. Halévy n'existe pas. Le mot *umun* est un mot *sumérien* de la glose H, 47, 54, signifiant « sang », *damu*, en assyrien. »

Assertion imprudente. UMUN *se trouve encore ailleurs et le* DAMU *qui l'explique ne veut pas dire « sang » mais* « seigneur », *témoin la phrase suivante :* VMVN NIR-IK DIM-ME-IR-E-NE, *phon. Belum ebeli ilani* (IV R. 9, 2) « seigneur, *prince des dieux* ». Du reste, cette signification ressort du passage même que cite M. Oppert, puisque à côté de *damu* se trouve le synonyme *šaru* (=*šarru*) « roi. »

« BA ne veut jamais dire « faire »; imagination de M. Halévy. »

Cette assurance montre seulement que l'auteur est actuellement un peu arriéré en assyriologie. *L'idéogramme* BA *avec la signification de « faire, construire », se trouve dans l'inscription de Sin-gasid* (I R. 3, n° 8, 1, l. 4-5) *où on lit :* BA *us (= ibus) bit Anu « a fait la maison d'Anou ». La même phrase se rencontre aussi dans une inscription de Dungi*, publiée par

M. Lenormant dans la *Revue archéologique*, 1873. Voyez Schrader (*l. c.* p. 37-41). Comparez, en outre, II R. 39. Obv. 8 *ab*, où BA est rendu par *epis* « faire ».

« La valeur citée par lui, *za* (lisez *sa*) n'existe pas. »

Elle existe. Voyez II R. Syll. n° 756.

« Quant au *luu* de M. Halévy, *il n'existe pas.* »

Lapsus étonnant de M. Oppert. On lit (II R. 25 r°, 7 *ab*) *luu-albu* « menu bétail, gros bétail ».

Je crois que ces quelques exemples suffisent pour montrer le parti pris des accadistes; quant aux erreurs réelles qui se sont glissées dans ma liste comparative, elles seront soigneusement corrigées dans mon prochain travail.

P. 52, l. 25. Lisez « radical » au lieu de « signe ».

P. 53, l. 5. Ajoutez « radicaux » après « signes ».

P. 57. La traduction du groupe *sa-un* par « action-homme » est inéxacte, *un* étant ici un complément phonétique; le tout doit se lire *iskun*. M. Lenormant a eu raison de critiquer cette traduction. Cette erreur de détail ne change toutefois rien dans l'objet principal de ce paragraphe.

P. 60, 71. Ce chapitre doit être modifié dans un certain nombre de détails, surtout en ce qui concerne la partie flexionnelle de l'accadien, comme les pronoms et certaines prépositions. La terminaison adverbiale *s* précédée d'une voyelle est seulement calquée sur l'assyrien *is*, abrégé du suffixe démonstratif possessif – *su* « lui, son, sa ».

P. S. Ces additions et corrections concernent le premier mémoire seulement, le second mémoire auquel il y est fait allusion a été rédigé plus tard. Je me réserve pour une autre occasion d'introduire dans le dernier travail certaines améliorations auxquelles donnent lieu les nouveaux textes mis en lumière dans les récentes publications du Musée britannique.

3 2044 014 666 341

MAY 13 1884

JUN 9 1884
JUN 20 1885

MAY 31 1897

STACK/SHELF
JUN 18 1992